Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR



Massacre A Beverly Hills

PAR DON PENDLETON

PLON

CHAPITRE PREMIER

Mack Bolan arriva à Los Angeles dans la soirée du 20 septembre au volant de sa Corvette blanche. Venant de Las Vegas, il traversa l'incroyable nœud d'autoroutes urbaines pour prendre finalement Santa Monica freeway, vers le sud et la côte du Pacifique. Quelques minutes plus tard, il s'arrêta près d'une cabine téléphonique dans une station service, mit une pièce de dix cents dans l'appareil et composa le numéro d'un ami, George Zitka, un vétéran du Viêt-Nam. Une voix d'homme répondit aussitôt. Bolan sourit, puis dit d'une voix sèche :

— Early Bird, ici Fireman. Quelle est votre situation ?

Il y eut une exclamation surprise puis un silence. Enfin une voix calme, malgré son émotion contenue, lui répondit :

— Situation normale, Fireman. Vous suggère de dépasser et de vous rendre directement à Kwang-Tri.

— Négatif, fit Bolan d'une voix froide. C'est l'heure du R et R, je rentre.

— Suggère Kwang-Tri pour R et R, fit la voix.

— Négatif, je rentre, trancha Bolan.

Il raccrocha et fixa le cadran de l'appareil un instant puis, retourna vers sa voiture, conduisit jusqu'à l'arrière de la station service et en redescendit. Il ôta sa veste prit un 32 et sa gaine dans la boîte à gants, mit le holster en place sous sa veste, vérifia que l'arme coulissait bien, chargea le revolver et le remit en place.

— Kwang-Tri, mon cul ! marmonna-t-il en remettant sa veste.

Vingt minutes plus tard, sa Corvette blanche franchit un portail en arche et monta la rampe du parking d'un building d'appartements tape-à-l'œil et vint s'immobiliser en face d'une piscine ovale. Mack Bolan se glissa hors de la voiture et observa le spectacle au bord de la piscine, derrière ses lunettes noires, avant de traverser le patio. Il se faufila entre les corps à demi nus. Un éclairage violent tranchait sur l'obscurité. Une stéréo marchait à plein tube mais même la musique assourdissante ne parvenait pas à couvrir le bruit des cris surexcités des gens qui se démenaient autour de la piscine.

Une grande blonde en mini-bikini jerkait sur les épaules de deux adolescents au bord de l'eau; une fille hystérique lui tendait un verre plein de scotch. Bolan eut un petit sourire intérieur, secoua la tête, puis consulta la liste des locataires au bas d'un escalier extérieur. Une étonnante beauté, vêtue d'un bikini chair, descendit les marches, portant un plateau de boissons. Bolan s'écarta pour la laisser passer; elle poussa le plateau dans sa direction. Il eut un geste brusque vers l'échancrure de sa veste, puis s'arrêta lorsque la fille bredouilla :

— Qu'est-ce que vous prenez ?

Bolan sourit.

— Je ne suis pas de la fête, dit-il. Merci quand même.

— Ce n'est pas une fête, expliqua la fille. C'est une façon de vivre.

Sa voix était épaissie par l'alcool.

— Allez vous mettre quelque chose de plus drôle que cette veste et redescendez, dit-elle en gloussant.

Elle rit encore et poursuivit son chemin, balançant les hanches en sachant que sa mimique était observée avec intérêt.

Bolan monta les marches et s'arrêta au premier pour regarder le spectacle, puis il continua son ascension vers le second étage. Chaque appartement. donnait sur la cour; il n'y avait personne dans le couloir du second. Bolan dépassa des portes laissées ouvertes comme si les habitants faisaient tous partie d'une grande famille. Il était probable que la plupart des locataires se trouvaient au bord de la piscine. La cacophonie qui provenait d'en bas semblait augmenter en montant. Bolan se demanda comment on pouvait vivre dans un tel brouhaha.

La porte qu'il cherchait était la seule à être fermée. Il pressa sur la sonnette. Un regard le scruta à travers un œilleton.

— Ouais ? fit une voix sournoise.

— George Zitka ? demanda Bolan. Il habite ici ?

— C'est bien ce nom-là sur la porte, non ?

— Je ne crois pas tout ce que je lis.

Bolan retira ses lunettes noires et les mit dans sa poche, laissant flotter sa main près de l'échancrure de la veste.

— C'est toi, Zitter ?

— Ouais.

L'œilleton se referma et la porte s'entrouvrit. Bolan jeta rapidement un coup d'œil à droite puis à gauche, et lança ses deux cents livres contre la porte entrebâillée, se laissant rouler immédiatement sur le sol de la pièce sombre.

Plusieurs détonations claquèrent aussitôt, venant de trois endroits différents. Les flammes des départs allumaient de brèves lueurs dans la pénombre, le fracas était assourdissant.

La main de Bolan se referma sur la crosse de son revolver alors qu'il roulait encore et une nouvelle note s'ajouta à la symphonie meurtrière. Un grognement puis un bruit sourd près de la porte lui annonça qu'il avait touché son premier adversaire. Deux autres cris explosèrent dans la pièce sombre. Puis le silence retomba, rompu seulement par un soupir dans un coin de la pièce.

— Zitter ? appela doucement Bolan.

— Je suis là, fit une voix immédiatement. C'est toi Mack ?

— C'est moi, fit Bolan en roulant par terre. Ça va, Zit ?

— Ouais. Y en a trois. Tu les as eus tous les trois ?

— Affirmatif, fit Bolan.

Il soupira puis se mit debout, retourna à la porte, chercha l'interrupteur et alluma.

Les trois hommes étaient étendus dans la petite pièce comme des pantins disloqués. Zitka était assis dans un coin, pieds et poings liés. Bolan sortit un couteau de poche et trancha les liens.

— Tu aurais dû donner le mot de passe à tes petits copains, fit-il avec un rire léger.

— Petits copains, j't'en fouterai, marmonna Zitka. Qu'est-ce que t'as fait à tes cheveux ?

Il se frottait les pieds et les poignets pour activer la circulation.

— Je les ai teints, dit Bolan. Mignon, non ? J'ai également essayé la moustache, mais je ne l'ai pas supportée. Pourquoi t'es-tu laissé attacher ?

Zitka grogna une réponse inaudible et saisit un paquet de cigarettes sur une table. Brun, bâti en lutteur, il se déplaçait avec une légèreté inattendue. Il ne portait qu'un maillot de bains.

Bolan s'était accroupi près d'un des morts et lui faisait les poches, étalant le contenu pour l'inspecter.

— Comment t'as su que c'étaient pas des flics ? demanda-t-il d'une voix machinale.

— Les flics ne vous tabassent pas avant de vous ficeler comme une dinde, grogna Zitka.

— Ce sont des mafiosi, confirma Bolan.

— Merde ! Je t'avais dit de dépasser.

Bolan sourit puis alla vers le second corps.

— Merci du tuyau. Mais l'embuscade de Kwang-Tri était un peu plus dangereuse que celle-ci.

— Ces connards ne plaisantent pas, Mack.

Bolan souriait encore.

— Ils n'ont pas très bien tenu le coup contre des combattants de jungle comme nous. Pas vrai ? Très jolie ta manière de me prévenir, Zit. Quand on pense à tous les endroits où on peut aller pour le R et R. Kwang-Tri !

— Ouais, fit Zitka qui ne voyait toujours pas l'humour de la situation.

— Ça fait combien de temps qu'ils étaient là, Zit ?

— Le grand traîne dans le coin depuis quelques jours. Je savais qu'il était en reconnaissance. Je pensais qu'ils m'écoutaient au téléphone. La télé et les journaux ont fait des gorges chaudes avec ta petite guerre privée contre la Mafia à Pittsfield. Donc, j'avais compris ce qui se passait. Mon téléphone était sur une table d'écoute. Dès que tu as raccroché, ils ont débarqué. Moi, je ne m'étais pas fait de mouron jusqu'à ce que tu appelles, Mack. T'étais le dernier type au monde que j'attendais. Tu aurais dû m'éviter. Vraiment.

Le sourire de Bolan se transforma en grimace.

— Je ne le pouvais pas, Zit, répondit-il. Ces salauds ont fait une enquête sur ma vie entière. Partout où je suis allé, ils m'attendaient. On m'attendait à Omaha, à Denver, chez Gordon à Evergreen, à Vegas et maintenant ici. J'ai besoin…

Sa voix s'éteignit et il leva le visage et regarda son ami avec des yeux soudain perdus.

— Ce dont t'as besoin, mon pote, c'est un miracle, déclara Zitka en baissant les yeux. Et moi, j'ai besoin d'un éboueur pour enlever ces macchabées.

Bolan soupira.

— Appelle les flics, Zit. Dis-leur ce qui s'est passé. Et moi, je disparaîtrai.

— Tu cherches un bon coup en travers de la gueule ou quoi ? fulmina Zitka.

— Cette guerre ne te concerne pas, dit calmement Bolan. Il n'y a aucune raison pour que tu t'en mêles.

— Ta gueule, tu veux ! fit Zitka furieux. Je ne me trouverais même pas ici si tu ne m'avais pas tiré de Phung-Duc avec la peau trouée.

— Mais je ne veux pas…

— J'emmerde ce que tu ne veux pas. T'es venu, non ? Bon, t'es là et j'appelle pas les flics ! En revanche, on va se débarrasser des cadavres. Puis on décidera ce qu'il faut faire. Mais toi, mon pote, tu ne vas pas disparaître.

Il lui tendit la main et Bolan la prit. Puis, ils contemplèrent en silence le dernier carnage de l'Exécuteur. Bolan donna un petit coup de pied à la jambe d'un des morts.

— Je ne pense pas qu'on ait entendu le bruit, murmura-t-il. Pas avec le boucan qu'il y a en bas. Qu'est-ce que c'est que cette maison, Zit ? y a du raffut comme ça tout le temps ?

— A peu près, sourit Zitka. Ce genre d'endroit c'est la nouvelle société, Mack. Les résidences-clubs. Pour les célibataires dans le coup. Il a même fallu que je mente au sujet de mon âge. Je fais partie de la génération « amortie ». Tu te rends compte ?

Bolan rit. Sèchement.

— Bon… J'ai une Corvette. C'est trop petit pour prendre les poubelles. Qu'est-ce que t'as comme voiture, toi ?

— Ça servira toujours pour les ordures, fit Zitka. Seulement, y'a qu'un chemin pour sortir, à travers le patio. Il faudra passer à travers la noce.

— D'après ce que j'ai vu, ça ne sera pas incongru, fit Bolan sur un ton amusé. Eh bien, allons-y. Je te suis.

Zitka prit un trousseau de clefs sur une table dans le coin, disposa un corps par terre, puis le hissa sur son épaule. Bolan en prit un autre, en travers de l'épaule et suivit Zitka dans la galerie extérieure et dans l'escalier. Si peu de temps s'était écoulé depuis

qu'il avait grimpé ces marches ! Les activités au bord de la piscine ne semblaient pas avoir évolué, sauf que plusieurs autres filles s'étaient mises à danser près de la blonde. Quelqu'un hurla le nom de Zitka et un couple exubérant manqua envoyer Bolan et son cadavre à l'eau. Cela mis à part, on les ignora complètement. Bolan s'arrêta près d'une table pour mieux répartir le poids de sa charge. Il sourit à une fille à la poitrine somptueuse, but une gorgée de son verre, la remercia et repartit. Il trouva Zitka en train d'entasser un corps sur le siège arrière d'une Dodge récente et il ajouta son lot au tas.

Zitka soufflait de son effort et se plaignait de la dureté du macadam sur la plante de ses pieds nus.

— Plus qu'un, dit Bolan qui poussait un pied inerte et essayait de refermer la portière.

— J'vais le prendre, dit Zitka. Faut que je m'habille de toute façon. Je me dépêcherai.

Rapidement, il retourna vers le patio. Bolan alla jusqu'à sa Corvette, prit une poignée de cartouches dans la boîte à gants et les mit dans sa poche. Puis il revint vers la Dodge et rechargea son revolver, allumant une cigarette et attendant. La cigarette était à moitié finie lorsque Zitka revint, avec des blue jeans, une chemise en tricot et des tennis, le troisième mafioso sur l'épaule.

Une voiture monta le chemin à cet instant précis, illuminant Zitka dans le faisceau des phares. La voiture s'arrêta pile en tanguant, comme si le chauffeur s'était mis debout sur les freins; les portières furent ouvertes brutalement et une grappe humaine fit irruption hors du véhicule. L'instinct du combat de jungle reprit instantanément le dessus chez Bolan. Il plongea par dessus la Dodge à l'instant où une arme automatique se mit à cracher, ajoutant à la cacophonie de la soirée. Des projectiles piquetaient la Dodge d'un pare-chocs à l'autre. De son coin, Bolan remarqua que le corps qui s'était trouvé sur l'épaule de Zitka était, à présent, vautré sur le coffre d'une voiture garée. Zitka était invisible. Bolan avait son 32 à la main, mais en face d'une mitraillette, ce n'était pas d'un grand réconfort. Il roula et rampa près de la rangée de voitures jusqu'à ce qu'il se trouve en face du véhicule ennemi.

Une seconde mitraillette s'était jointe aux aboiements de la première, une de chaque côté de la voiture, leur feu dirigé vers la Dodge. Un pistolet fit feu de quelque part; les phares de la voiture ennemie éclatèrent et les lampes s'éteignirent. Un des tueurs cria d'une voix étouffée et une mitraillette commença à tirer sur la voiture où Zitka avait déposé un corps.

Bolan eut un sourire sinistre; Zit était entré en action - il avait anticipé le mouvement de Bolan et lui procurait une diversion. Le réservoir de la dernière cible explosa. Une voix inconnue s'écria :

— Merde ! Regardez-moi ça !

Bolan se leva au moment où un homme habillé d'un costume de dandy fit le tour des voitures en courant; le 32 explosa, l'homme s'écroula et glissa par terre, se mettant en boule.

Aussitôt, Mack Bolan se déchaîna. Plongeant, tirant, roulant par terre, tirant encore, les yeux toujours rivés sur ses adversaires. Une mitraillette se tut au troisième coup. L'autre tireur s'était réfugié derrière la voiture et essayait frénétiquement de ramener le sillon mortel sur Bolan qui avançait furieusement. Il n'en eut pas le temps. La cinquième balle de Bolan lui traversa le bras, la sixième pénétra un peu au-dessus de son nez avant même qu'il n'ait laissé tomber son arme pesante. Il s'effondra avec sa mitraillette.

Un autre individu fit le tour d'une voiture, tirant aveuglément avec son pistolet, les balles sifflant près des oreilles de Bolan. Son revolver étant vide, il se déplaça, plongeant derrière une carrosserie au moment où Zitka se leva, le bras tendu et mit deux balles dans la poitrine de l'attaquant. Le silence se fit. Même le patio était muet. La voiture en feu illuminait macabrement la scène. Finalement, un brouhaha effrayé s'éleva du patio.

Zitka s'était précipité vers la Dodge et en dégageait les cadavres, les déposant sur le macadam. Bolan courut vers la Corvette, la fit démarrer, se dirigea vers la Dodge, ralentissant pour que Zitka puisse y sauter en marche, puis il accéléra sur la rampe jusqu'à la rue. Zitka posa sa tête sur le dossier et souilla.

— Fallait dégager les poubelles de la Dodge, fit-il.

— Aux flics de se débrouiller, coupa Bolan.

Il se dirigea vers l'ouest puis tourna vers le sud lorsqu'ils parvinrent à la route N° 1, qui suivait la côte.

— Je me demande si l'assurance payera ? demanda Zitka.

— Hein ? fit Bolan qui conduisait tranquillement à présent, laissant un moment de répit à son système nerveux.

— Ma voiture. T'as vu. ? Pleine de trous. Démolie. J'parie que ces salauds ne m'la rembourseront pas.

— C'est de nouveau la bagarre, observa Bolan.

— Je savais pas que ça me manquerait tant.

— Tu es sérieux ?

— Oui, j'suis sérieux. Je me suis pas autant amusé depuis qu'on m'a démobilisé.

Ils roulèrent en silence. Zitka alluma une cigarette et la tendit à Bolan puis s'en alluma une autre. Finalement Bolan lui dit :

— Tu es un bon copain, Zit.

— Vaut mieux.

— Hein.

— J'ai dit, vaut mieux. Ta tête vaut cent mille dollars, Mack. Le grand là-bas il m'a offert un pourcentage.

— Ah ! Oui ?

— Ouais, fit Zitka au bout d'un silence. Cent mille. Ils doivent t'avoir à la bonne.

— Tu ne me dénoncerais pas à la Mafia, Zit, observa doucement Bolan. Pas pour du fric. Pour t'amuser peut-être, mais pas pour du fric.

— Ce serait un drôle de jeu, non ? fit Zitka.

— Quoi ?

— S'il me venait à l'esprit de toucher les cent mille. Je me demande lequel de nous deux en mourrait.

— Toi, constata Bolan sans émotion.

— Tu crois ?

— Ouais, j'en suis sûr. Ce serait quand même une belle partie.

— Je suppose.

— Le grand jeu ! rit Zitka. Ne me prends pas au sérieux

— Si tu cherches à t'amuser, les chances sont moins bonnes de mon côté. Ne nous occupons même pas des flics, considérons les vendeurs de drogue, les voyous, les gangsters, les tueurs, les amateurs et les professionnels et n'importe quel mec qui décide qu'un gros tas vert lui plairait. Avec eux tu alignes la Mafia, la plus

grosse organisation criminelle du monde, et tous les indépendants qui travaillent avec eux. Ce sont les chances, Zit. Alors si tu cherches de l'amusement…

— Je t'ai dit de ne pas me prendre au sérieux, protesta Zitka. J'ai eu la possibilité de leur donner un coup de main. J'ai refusé net !

— On travaille bien ensemble, Zit.

Zitka soupira, puis ajouta :

— Allons boire un verre.

— Désolé. Je ne peux pas, les bars sont dangereux. Un rien et je me retrouve en taule. Un café ?

— Non. Roulons et bavardons. Je crois qu'on a des trucs à se dire.

— O.K.

— T'as des projets ?

— Je pensais aller voir Jim Brantzen.

— Doc Brantzen ?

— Oui. Il est civil maintenant. Spécialiste en chirurgie esthétique. Tu te souviens du raid sur Dak-To ? Il a toujours dit qu'il me devait quelque chose. Je vais voir si ce sentiment tient toujours.

— Tu vas changer de visage, hein ?

Bolan sourit.

— J'aime pas le perdre mais c'est tout ce qui me reste à faire. Je ne peux pas continuer à sursauter à chaque fois que je vois une ombre :

— La Mafia te cavale après.

— Je ne fuis pas. J'ai besoin de camouflage. La guerre continue.

Zitka soupira de nouveau.

— Bon… alors tu cherches des recrues ?

Bolan lui jeta un rapide coup d'œil.

— Tu veux t'engager ?

— J'ai l'impression que c'est déjà fait.

— Un peu, oui. Tu seras sur leur liste maintenant. C'est sûr.

— Je pensais… annonça Zitka.

— A quoi ?

— Tu penses que je pourrais t'être utile ?

— *Whispering Death*, Zitka, rit Bolan. La Mort Chuchotante ? J'ai quelques souvenirs de toi, vieux. Quang-So, Hwa-Tring, Chak-Dong,

ouais, je pense que tu pourrais m'être utile.

— T'as besoin de renforts, Mack.

— C'est possible.

— Eh bien ! je pensais. Y a pas mal de types qui sont revenus du Viêt-Nam et qui n'arrivent pas à se réintégrer à la vie civile; comme moi, comme « Boom-Boom » Hoffower.

Bolan leva les sourcils et lança un regard de côté.

— T'as vu Boom-Boom ?

— Ouais, il a une baraque dans Laurel Canyon et il crève d'ennui. Sa femme s'est tirée avec un acteur. Il s'est même pas énervé. Le meilleur expert en explosifs d'ici à la mer de Chine et il reste sur le cul par ennui.

— Tu crois que je pourrais persuader des gars comme Boom-Boom de participer à ma petite guerre ? demanda calmement Bolan.

— Si c'était assez intéressant.

— Des mercenaires, fit Bolan.

— Pourquoi pas ? Tu te bats avec des mercenaires, non ? Combats le feu avec le feu. J'imagine que tu pourrais trouver un moyen de rendre cette guerre profitable. T'as payé cette voiture combien ?

— Ça peut être profitable, confirma Bolan. La mafia a beaucoup d'affaires où elle a besoin de liquide. Où elle se trouve, y a toujours du blé. J'en ai pris un peu.

— Et voilà ! soupira Zitka. Moi, je le ferais pour m'amuser mais comme n'importe quel jeu, c'est plus marrant lorsqu'il y a du fric sur la table. Et pense à ce qu'une équipe de vétérans de la jungle pourrait ajouter à tes forces, Mack. Je parie qu'on pourrait avoir…

— O.K., j'y réfléchis, coupa Bolan. Tais-toi, laisse-moi penser.

— Alors pense, grogna Zitka.

Bolan sourit et roula en silence. Ils dépassèrent Manhattan Beach et continuèrent paisiblement. Zitka soupira plusieurs fois et tapota le siège avec ses doigts. Bolan prenait sa décision importante. Finalement, il alluma une cigarette, souffla la fumée et dit :

— O.K.

— O.K. quoi ? susurra Zitka.

— Dix. C'est tout. Chaque type, un spécialiste. Deux éclaireurs aussi bons que toi. Boom-Boom ou son équivalent. Deux types pour armes lourdes. Un bon technicien. C'est tout.

— Dix, c'est pas beaucoup, se plaignit Zitka.

— C'est suffisant. Je ne veux pas une damnée armée. Un peloton, une équipe. L'équipe de la mort, voilà. Si elle est trop grande elle devient incontrôlable. Je donne les ordres. Si je dis merde ils s'accroupissent et demandent de quelle couleur. Je dis qui tuer, quand et comment.

— Ça doit être comme ça.

Bolan acquiesça sobrement.

— Le premier qui ne file pas droit ou qui se révolte se fait descendre sur place. Il faudra qu'ils le comprennent. Nous vivrons en temps de guerre à tous moments.

— Ça collera, dit Zitka. Ils accepteront.

— Il le faudra ou je ne marche pas, Zit. Et ils devront comprendre que leurs chances sont minces, très, très minces. Ce sera un jeu de mort, Zit.

— C'est le seul genre qui intéresse les types auxquels je pense.

Il sourit à Bolan.

— Je joue à ce petit jeu depuis mon enfance. Pas toi ?

Bolan acquiesça sèchement.

— Le jeu s'appellera sus à la Mafia. On les descendra si vite, si souvent et de tant de directions qu'ils se croiront en enfer. On les volera comme des enfants. Nous tuerons, nous terroriserons et nous leur prendrons tout ce qu'ils ont. Ensuite, on verra s'ils sont puissants et bien organisés.

Zitka jeta, un coup d'œil sur son compagnon. Un nerf dans sa joue tressaillit et un frisson parcourut son échine. C'était ridicule mais il en arrivait à plaindre la Mafia. Il avait souvent collaboré avec l'Exécuteur dans les jungles du Viêt-Nam. Maintenant la jungle venait à la Mafia.

— Alors, qu'en dis-tu ? fit rudement Bolan.

— Je dis : donne les cartes, répondit doucement Zitka. Fais demi-tour avec cette fusée. Je vais t'indiquer le chemin de Laurel Canyon.

Bolan sortit de la route sur une aire de parking et fit demi-tour, ensuite, son pied s'alourdit sur l'accélérateur.

— Les jeux sont faits, murmura-t-il.

CHAPITRE II

Bill (Boom-Boom) Hoffower, l'expert en démolitions, fut recruté en-deux minutes et remis d'aplomb en cinq jours. Un mètre quatre-vingt-cinq, blond, l'ex-quaker de Pennsylvanie fut immédiatement intrigué par la proposition. Il n'avait que très peu connu Bolan au Viêt-Nam et n'était aucunement au courant des exploits de l'Exécuteur à Pittsfield. Il avait toujours cru que la Mafia était une légende.

Un pur. Un vrai.

Sa décision de s'enrôler dans le *Death Squad* n'était pas prise par amitié ou idéalisme. Par le passé il avait été employé par une société pétrolière qui effectuait des forages maritimes. Il avait quitté sa place au moment où sa femme l'avait quitté, et n'avait rien fait depuis « quelque temps ».

Hoffower fit preuve de son art en « désamorçant » sa propre maison que les huissiers devaient saisir le mardi suivant.

— Je l'avais réglée pour qu'elle leur pète à la gueule, confia-t-il.

Bolan était impressionné par son savoir et, bien entendu, le connaissait de réputation. Non seulement il possédait un doigté légendaire avec les explosifs mais s'était aussi révélé un combattant tout à fait capable. Ils le laissèrent à jeun, plus riche d'un millier de dollars avec quarante heures pour mettre un peu d'ordre dans ses affaires.

Tom (Bloodbrother - Frère de Sang) Loudelk fut contacté par téléphone sur la Réserve des Indiens Blackfoot dans le Montana. Il avait collaboré aussi bien avec Bolan que Zitka dans diverses missions, et avait accepté sur un minimum de renseignements avant même d'entendre parler du bonus de mille dollars. Il promit de se rendre à Los Angeles :

— Le plus vite possible que je vendrai mes trois vaches et que j'aurai retiré le purin de mes ongles…

Loudelk s'était retrouvé depuis deux mois sur la Réserve et ne s'en portait pas très bien. Autant que Bolan s'en souvenait, il était le meilleur éclaireur avancé du Viêt-Nam, plus efficace encore que Zitka. Personnellement responsable de la mort de soixante-sept

personnes et n'avait jamais tiré un coup de feu. Il était expert au couteau et avait développé une technique superbe pour briser un cou.

Ils trouvèrent Angelo (Chopper) Fontanelli dans une pizzeria avec serveuses aux seins nus, où il travaillait comme portier, videur et maître d'hôtel. Né vingt-quatre ans auparavant au New Jersey, il inspirait un respect prudent bien que dépassant de peu 1 m 65. Bâti comme un taureau des pieds à la tête, avec un torse puissant, le petit Italien était tenu en estime par Bolan.

On l'appelait Chopper pour sa maîtrise des armes automatiques lourdes. Un an plus tôt, il avait couvert la retraite de Bolan, tout seul contre un bataillon ennemi pendant près d'une heure, jusqu'à ce qu'il soit renforcé par des hélicoptères armés. Il écouta attentivement la palabre de Bolan, s'humectant nerveusement les lèvres chaque fois qu'il entendait le mot Mafia, puis accepta les billets de vingt dollars avec le simple commentaire :

— Doux Jésus ! j'pensais pas que ça puisse arriver mais j'en ai tellement marre des nichons que j'pourrais en dégueuler !

Fontanelli apporta à l'Équipe de la Mort toute son armurerie : une mitrailleuse à refroidissement par eau, une des nouvelles mitraillettes récupérées d'un hélicoptère abattu, et un arsenal d'armes légères automatiques en provenance des deux armées ennemies au Viêt-Nam. Comment avait-il fait pour rassembler cet armement et le transporter aux Etats-Unis ? C'était un secret bien gardé. Il évitait toute discussion à ce sujet mais « louerait » son bien à la *Death Squad*.

Jean (Flower Child) Andromede fut tiré d'une secte pacifiste qui se trouvait dans les collines de North Hollywood. On l'y appelait Fra Juanito, et ce, onze mois après qu'il eut été surnommé « le boucher de Tahn-Vin » par la presse mondiale. Lui aussi était expert en armes lourdes. Andromede était un poète qui se servait d'un mortier de campagne comme d'autres d'un 45. Il était également doué pour les armes légères et on l'avait beaucoup admiré dans le delta à cause de son indépendance et ses possibilités d'opérer sans aide technique. Natif d'un ghetto new-yorkais, le doux Puerto-Ricain accepta l'offre des mille dollars de Bolan en disant :

— Seuls les morts peuvent espérer le Ciel. L'Enfer est pour les vivants. Mille dollars d'avance, hein ? O.K. va pour l'Enfer.

Andromede avait vingt-trois ans, était filiforme et semblait d'une constitution délicate. Il déclenchait les tendances maternelles des femmes et les hommes l'appelaient « fiston ». Il déplorait la violence, portait des emblèmes pacifistes jour et nuit et niait mordicus avoir tué qui que ce soit.

— Je ne les ai pas tués. Je les ai libérés. C'est la mort qui libère un être.

Au Viêt-Nam, il avait « libéré » plusieurs centaines de personnes.

On trouva Herman (Gadgets) Schwarz dans une école technique de Los Angeles où il suivait un cours qui lui permettrait éventuellement d'obtenir sa licence FCC dans l'électronique de radio. Schwarz était un de ces rares individus qui en connaissent plus par instinct que les professeurs par éducation. Il se révoltait contre l'attitude d'un monde qui préférait les exercices académiques aux résultats obtenus.

— Pas de licence. Pas de boulot, lui avait intimé sa boîte.

Donc, il s'était soumis aux indignités de la salle de classe. Après cinq mois de « bêtises ésotériques », cet électronicien génial était tout à fait prêt à accepter ce que Bolan lui proposait. Il avait été conseiller aux renseignements au Viêt-Nam et avait posé une « écoute » dans un bunker Viêt-Cong lors d'une mission avec Bolan et Zitka. Bolan avait été très impressionné par la technicité de Schwarz et se félicitait de le compter parmi les membres de la Death Squad. D'après un dossier officiel, Schwarz s'était caché une fois dans des herbes hautes pendant six jours, épiant de près un fortin Viêt-Cong, récoltant leurs paroles avec un micro directionnel et une mini-cassette. Bolan se disait qu'il serait une arme redoutable contre la Mafia.

Jim (Gunsmoke) Harrington se trouvait dans une foire de la banlieue de Los Angeles où il travaillait comme « cow-boy duelliste ». A la connaissance de Bolan, il avait été un des seuls hommes au Viêt-Nam qui avait eu le droit de porter ses propres armes au combat. Harrington avait donné au front une image de l'Ouest américain, en se servant de deux colts 45 portés bas sur la cuisse. Et cela n'avait pas été en vain - les colts étaient trafiqués, les

gâchettes super-légères. Ce jeune homme d'un ranch de l'Idaho pouvait dégainer les deux revolvers et toucher une cible rapide à plus de trente mètres en quelques dixièmes de seconde. Les munitions de colt 44 étant plutôt rares, Bolan s'était fait un ami de Harrington en lui installant une armurerie de fortune dans les zones de combat où ce dernier put fabriquer ses balles.

Harrington était aussi un tireur d'élite avec une carabine légère semi-automatique et s'était montré particulièrement efficace lors des combats rapprochés.

Depuis quatorze mois, il avait simulé seize « duels » par jour, six jours par semaine. Il était au courant des tribulations de l'Exécuteur à Pittsfield. Bolan n'eut guère le temps de lui faire son offre « d'emploi ». Harrington le reconnut immédiatement à travers le camouflage des lunettes et des cheveux blonds.

— Dieu merci ! déclara l'ex-berger avec bonheur. Je ne pensais pas que tu arriverais. T'as besoin de mon flingue, hein ? Dieu merci ! Allez ! Viens. Quittons cet asile de fous. Je tire à blanc depuis quatorze mois. Dieu merci ! - Dieu merci que tu sois venu.

Il n'y avait aucune preuve d'intégration chez Mark (Deadeye) Washington, à moins que cela n'ait été une fusion du sang des tribus les plus noires d'Afrique. C'était le Noir le plus noir que Bolan ait jamais connu - en tout cas le plus dangereux. La spécialité de Washington, comme Bolan, était la grosse carabine puissante avec une lunette de visée. Lui aussi était un « sniper », un tireur d'élite, un assassin. Bolan avait eu l'occasion d'admirer son art, Mark avait descendu trois cibles courantes de 400 mètres, ce qui éliminait le hasard ou la chance. Bolan savait qu'on ne touchait pas par chance trois hommes qui détalaient à un kilomètre de soi. Cet unique témoignage suffisait à Bolan.

Le grand Noir était venu au monde dans une cabane de trois pièces sur le Golf Coast du Mississippi - et il n'avait pas attendu l'appel pour servir sous le drapeau de son pays afin de quitter son triste environnement. Il s'était engagé le jour de ses dix-huit ans, quelques semaines avant d'avoir reçu son diplôme de High School. Il n'y était jamais retourné, même pour le diplôme. Il avait rempilé deux fois et fait un total de trente-trois mois de combat. Puis il était rentré pour savoir ce qu'était le Black Power. Cinq semaines plus tard,

Mark Bolan le trouvait dans un minable studio du Watts, le quartier noir pauvre de Los Angeles. Bolan lui fit tranquillement sa proposition et de nouveau il n'eut guère à attendre. Mark Washington avait toujours compris ce qu'était le Black Power. C'était du pouvoir. Et ça ressemblait à tous les pouvoirs; cela signifiait se conduire en homme. Mark ne s'était jamais senti aussi libre que lorsqu'il se trouvait derrière la lunette de sa grosse carabine.

Rosario Blancanales avait commencé au Viêt-Nam comme membre des Forces Spéciales. Il avait compris les Vietnamiens, sans doute Parce qu'il avait voulu les comprendre, aussi il avait appris leur langue et leurs coutumes. Il s'était révélé très efficace dans le programme de pacification et était connu dans le delta sous le surnom de « Politicien ». Il avait été irremplaçable lors d'une mission de pénétration avec Bolan. Bon toubib, il avait aussi des dons de mécanicien et il pouvait se défendre dans un combat.

Bolan avait voulu Blancanales premièrement à cause de cette aptitude de caméléon qui lui permettait de s'adapter à n'importe quel environnement. Puis il avait du respect pour ses qualités d'organisateur et d'administrateur, pensant qu'un jour on retrouverait le nom de Blancanales dans les rangs de la politique américaine. Mais il le dénicha dans un hôpital pour vétérans, travaillant comme infirmier.

— Tu m'as trouvé juste à temps, lui dit Blancanales. J'allais rempiler demain.

Le Politicien avait trouvé un environnement auquel il ne pouvait s'adapter. Il se précipita dans celui que Bolan offrait.

Blancanales prit en charge les quelques milliers de dollars que Bolan possédait encore et s'occupa des problèmes immédiats du soutien logistique. Il loua une grande maison sur une plage déserte de Santa Monica et la remplit de comestibles et d'autres produits utiles. La première rencontre de l'Équipe de la Mort eut lieu le 24 septembre dans l'après-midi, les membres se rendant à la maison sur la plage, devenue leur camp de base. Blancanales s'était déjà occupé de distribuer leurs chambres. Schwarz se mit immédiatement à installer un système de sécurité électronique. Hoffower fit le tour du terrain pour voir où il devait installer des mines et d'autres explosifs défensifs. Zitka et Loudelk firent des

reconnaissances de tout le territoire pour pouvoir établir des lieux de défense avancés. Harrington et Andromede se mirent à assembler une armurerie. Fontanelli et Washington se rendirent sur la plage pour installer une série de cibles à l'abri des falaises. Bolan et Blancanales allèrent à San Bernardino pour trouver une filière afin d'obtenir des armes et des munitions.

CHAPITRE III

A l'aube du 27 septembre, on coupa le câble principal qui contenait les lignes téléphoniques de la commune luxueuse de Bel-Air. Une dame signala que la coupure s'était produite à 6 h 10; elle parlait à l'aéroport d'Inglewood lorsque l'interruption eut lieu.

Un vieil homme, qui travaillait comme jardinier chez les Giordano et qui habitait un bungalow derrière la propriété, indiqua également 6 h 10 quand il raconta qu'un intrus avait pénétré chez lui au moment de son petit déjeuner. L'individu était mince, basané de peau, et « marchait comme un chat ». Il portait des blue-jeans délavés, une veste bleue, des mocassins d'Indien et un foulard noué sur le front. Une ceinture militaire avec des pochettes à munitions et un 45 automatique dans sa gaine lui serraient les hanches. Il avait une longue dague sur l'autre hanche. L'intrus ficela le jardinier avec une corde en nylon et lui mit une bande adhésive sur la bouche, puis il le porta jusqu'à sa chambre et le posa en douceur sur le lit.

Quelques moments après son départ, le jardinier, regardant par-dessus son épaule à travers la fenêtre, vit un homme en « combinaison noire » passer par-dessus la haie qui faisait le tour de la propriété et se déplacer rapidement vers la maison. Un second personnage le suivit, ce dernier portant une arme lourde sur les épaules.

Au même instant, un chauffeur qui vivait sur une propriété au nord vit un homme en treillis qui portait des colts sprinter à travers le jardin des Giordano. Le chauffeur tenta d'appeler la police mais sa ligne était coupée.

Aussi à 6 h 10 une femme de chambre promenait son chien sur le chemin qui passait devant la propriété. Elle fut surprise par l'apparition soudaine d'une jeep militaire contenant deux soldats et une grosse arme à l'arrière. Le véhicule s'immobilisa dans le chemin privé de la résidence Giordano, puis recula sur le trottoir pour placer la mitrailleuse devant la maison. La femme détala lorsqu'un des hommes lui conseilla :

— Allez promener votre chien dans une autre partie de l'Enfer, Madame…

A 6 h 13 Bel Air fut réveillé par une explosion sourde et une série de détonations rapides. Un petit groupe d'employés sortirent de la maison Giordano et, conduits par un homme en treillis, descendirent vers la rue. Certains étaient encore en vêtements de nuit. On les fit traverser la rue et patienter de l'autre côté, groupuscule silencieux et intimidé. Leur guide alla près de la jeep, parla aux occupants puis se dépêcha de rejoindre la maison. Un instant plus tard, la jeep fit demi-tour, cahotant dans la rue, puis pénétra dans la propriété Giordano, accélérant le long du chemin en laissant une épaisse traînée de fumée derrière elle, sortit enfin de l'autre côté du jardin et s'en fut le long de la rue, la bombe fumigène en pleine activité.

Les environs étaient noyés sous une couche de fumée mais les témoins pouvaient encore entendre des coups de feu venant de la maison et, de temps à autre, le crachotis d'une arme automatique.

Le silence se fit à 6 h 16; les témoins furent tous d'accord. Le vieil homme dans son bungalow vit réapparaître avec une certaine appréhension son visiteur indésirable en blue-jeans délavés. Ce dernier trancha ses liens, caressa la tête du jardinier puis s'en fut tranquillement par la porte.

La première voiture de police à arriver sur les lieux s'immobilisa à 6 h 22, peu avant les pompiers qui arrivèrent pour regarder se dissiper l'écran de fumée. Les spectateurs se groupèrent autour de la police pour rendre compte des événements. Le policier lança un appel pour avoir des renforts et empêcha les pompiers d'entrer sur les lieux. Deux voitures supplémentaires arrivèrent quelques instants après. La police fit une entrée prudente dans la propriété. Un cadavre en pyjama, mutilé par des balles, fut retrouvé dans l'entrée de la maison, un pistolet qui n'avait pas servi sous le corps déchiqueté. La salle à manger avait essuyé une rafale de mitrailleuse; les meubles étaient en charpie; les quatre murs étaient troués à la hauteur du torse d'un homme; la vaisselle et les autres objets fragiles étaient en miettes.

Le corps d'un autre homme; celui-ci vêtu et armé, fut retrouvé en haut dans une petite salle d'attente. Son crâne était réduit en bouillie, démoli par l'impact de plusieurs balles. Le mur d'une chambre mitoyenne avait été détruit par une explosion qui avait dispersé les restes d'un coffre.

A 6 h 30 la police trouva Emilio Giordano, le propriétaire. Jack Matsumara, le jardinier, était avec lui et le contemplait avec tristesse d'une distance prudente. Apparemment Giordano se portait bien. Pourtant, le détective, Harold Kalb, soupira en le regardant.

— Il est dans un drôle de pétrin !

Le milliardaire était étendu en croix sur le ventre, tout nu sur un tas de fumier dans le jardin, les poings et les pieds attachés à des pieux. Il était piégé. Un système complexe de petits fils tendus lui passait sur le corps, dessus et dessous, relié aux goupilles de deux grenades, l'une posée entre ses mains, l'autre entre ses genoux. Une grosse main noire avait été peinte sur son dos.

Kalb expédia un autre policier appeler les services de déminage, puis s'agenouilla près de la victime et tenta de la rassurer sur son sort. Giordano ne prit pas le risque de parler, cet effort musculaire étant sans doute suffisant pour faire exploser les grenades. L'attente bizarre dura vingt minutes, puis les experts prirent les choses en main.

Après un moment intense et énervant, les spécialistes découvrirent qu'il s'agissait de deux grenades d'exercice qui étaient désamorcées. Giordano explosa de rage, devint hystérique puis s'évanouit. Il était 8 heures passées lorsque la police put interroger le milliardaire quinquagénaire et, même à ce moment-là, il ne put leur fournir de plus amples explications sur ce crime.

D'après Giordano, il avait été réveillé par un grand type blond vêtu d'un « ensemble comme en portaient jadis les commandos ». L'homme avait appliqué un 45 militaire contre son nez, et lui avait intimé l'ordre de se lever. Giordano dormait toujours nu, il avait voulu s'habiller mais l'inconnu l'avait rudoyé jusqu'à l'entrée pour qu'il ne puisse faire un geste pour se couvrir.

Un second homme était sorti de la chambre sur leurs traces et une explosion avait suivi quelques secondes plus tard. Le premier avait accompagné Giordano dans les escaliers, jusqu'au jardin.

— Il y avait aussi des dingues qui tiraient partout.

Un autre type, on aurait dit un Indien… s'est alors approché.

— Ils m'ont jeté sur ce tas de fumier raconta Giordano. Et ils m'ont dit que je vivrais aussi longtemps - que je me tiendrais

parfaitement immobile. Comment pouvais-je savoir que les grenades étaient fausses ?

Giordano identifia les deux morts comme ses gardes du corps mais jura ignorer tout de l'identité de ses assaillants. La signification de la main noire ne fut pas perdue pour le détective qui l'interrogea mais Giordano lui-même ne pouvait donner aucune raison valable ou motivation au crime. Il dit qu'il n'y avait qu'un motif possible : le vol, mais il refusa de préciser la somme en question.

Une enquête dans la région mit au jour quelques indices supplémentaires. Un gardien qui se trouvait à deux cents mètres du lieu du crime témoigna qu'il avait vu passer quelques minutes après l'explosion, une jeep militaire dans laquelle il y avait deux hommes et une arme lourde. Deux pompistes dans une station-service à un croisement important dirent qu'ils avaient entendu l'explosion mais qu'ils n'avaient vu passer aucun véhicule. Pourtant ils avaient été aux aguets après la déflagration. Ils n'avaient pu signaler l'incident parce que leur téléphone avait été coupé quelques minutes auparavant.

L'enquête de la police dura la matinée entière. A 10 heures on demanda d'urgence un dossier que Pittsfield envoya immédiatement par telex à Los Angeles. A 11 h 30 il y eut une conférence policière au tribunal de la Justice à Los Angeles.

— Il semble évident que Mack Bolan, connu sous le pseudonyme de l'Exécuteur, soit à Los Angeles, conclut le *Police Commissioner*. Apparemment, il n'est pas venu tout seul. Il semble avoir amené avec lui une armée privée. Cette ville va devenir un chaos si nous ne faisons pas notre boulot rapidement et de manière efficace. L'effort doit être total. Prenez Bolan !

Au moment où ces paroles énergiques étaient prononcées, l'individu en question se trouvait dans une villa sur le bord de mer à quelques kilomètres au nord de Santa Monica. Lui aussi faisait une conférence. Les « Dix Destructeurs » se trouvaient dans le patio. L'atmosphère était calme et détendue. Il y avait des liasses de billets sur la table en verre. On n'entendait que le bruit des glaçons lorsque Mack Bolan alluma une cigarette. Il pencha sa chaise en arrière, la tint en équilibre et annonça tranquillement :

— Bon ! c'était un peu bâclé, ici et là, mais on s'améliorera. Il le faudra. Une première mission en douceur comme celle-ci ne nécessite pas un minutage à la seconde près, mais…

Il fixa Blancanales.

— Politicien, tu avais quarante secondes d'avance avec l'écran de fumée. Bloodbrother trafiquait encore les grenades lorsque la fumée nous a recouverts. Si ces grenades n'avaient pas été factices…

— J'étais inquiet, avoua Blancanales; Il y avait trop de spectateurs. J'avais peur que quelqu'un fasse une connerie.

Bolan acquiesça en acceptant cette excuse et regarda Fontanelli.

— Bravo pour le travail avec la jeep, Chopper. Très bien fait ! Je pense que les flics doivent encore la chercher à Bel-Air.

Fontanelli sourit à ces louanges et devint visiblement flatté.

— J'espère qu'ils en crèvent d'incertitude, dit-il.

— Tu t'es servi de combien de plastic, Boom ? demanda Bolan en regardant Hoffower.

— Tu m'as dit de faire sauter le coffre. Je l'ai fait sauter.

Bolan eut un petit rire.

— Ah ! ça oui. Tu l'as fait sauter jusqu'à l'autre bout de la pièce. Je me demandais si tu n'aurais pas pu te servir de moins de plastic. On a dû entendre l'explosion au City Hall, downtown ?

— Ouais, j'en ai peut-être un peu trop fait, dit légèrement Hoffower. C'est mon premier coffre. J'en ai ajouté un peu plus au cas où…

Bolan souffla un peu de fumée vers les liasses, en prit une et la lança à Hoffower.

— Voilà à quoi ça ressemble après un bon dosage, dit-il. Maintenant, imagine-toi du confetti vert si tu avais mal dosé. Souviens-t'en.

Hoffower sourit et remit la liasse sur la table.

— Je m'en souviendrai.

Zitka toussa et s'éclaircit la voix.

— D'accord ! Dis-moi comment j'avais trop de retard en faisant sortir les civils.

— Presque une minute, dit Bolan d'une voix égale. Le vieux Noir en bas a failli se faire prendre dans le tir de Gunsmoke. Et si

Gunsmoke ne l'avait pas poussé dans l'office, eh bien… Qu'est-ce qui t'a retardé, Zitter ?

— La femme de chambre en haut était aux chiottes, dit sobrement Zitka. J'lai pressée autant que j'ai pu.

Il y eut un rire amusé autour de la table. Et Zitka devint tout rouge.

— Nous apprenons une leçon, commenta Bolan lorsque les rires se turent. Il faudra compter avec l'élément humain lors des prochaines missions. Il faudra y penser.

— On ne peut pas tout prévoir, grommela Zitka.

— Donc le souci d'improvisation individuelle retombe sur tout le monde, lui répondit Bolan.

Il regarda Schwarz.

— T'as des problèmes, Gadgets ? demanda-t-il.

Schwarz secoua la tête.

— Non. Le minutage était parfait à mon point de vue. Je suis ressorti du trou d'accès aux PTT à 6 h 05 comme prévu. Il n'y avait que ce moyen pour couper un câble, fit-il en souriant à Hoffower : Boom, un de ces jours, il va falloir que tu me montres comment tu les fabriques tes trucs. En tout cas, le minutage était réglé pour 6 h 10. J'ai laissé Flower là et je suis allé à la maison. J'y suis arrivé à 6 h 12. Je suis entré tout de suite après l'explosion. J'y ai planté mes petits bijoux et je suis ressorti à 6 h 15. J'ai repris Flower Child à 6 h 19 et nous voici.

— Aucun problème pour le câble, dit Andromede. C'est parti à 6 h 10 comme prévu. Pssst - crac ! Simple comme bonjour mais mes pauvres nerfs…

Mark Washington se mit à rire doucement.

— Je pouvais te voir sortir de ton petit trou, dit-il à Andromede.

— Ouais ?

— Ouais. Tu étais en plein dans la lunette. T'en chies, hein, de toucher à ces petits explosifs ? Si t'avais été noir comme moi, t'en serais devenu blanc.

— Tu me voyais si bien que ça ? demanda Andromede d'une voix incrédule.

— Bien sûr. Quand t'es dans une lunette 20 X, les veines de tes yeux sont grosses comme les canaux de Mars.

— Comment voyais-tu la maison ? demanda Bolan.

— Pas mal au nord et derrière. Y'avait trop d'arbres devant, mais je me rendais compte de ce qui s'y passait. Derrière j'aurais pu toucher quiconque essayait de sortir. Je crois, ajouta-t-il avec un sourire. Y'avait une dame qui se baignait nue sur la pente est.

— Ah ! ouais ? fit Harrington intéressé.

Washington souriait toujours.

— Ouais. A deux cents mètres, dans une petite piscine ronde dans son jardin.

— C'est comment un gros nichon dans une lunette ? demanda Zitka.

— C'est comme un gros nichon, fit Washington sur un ton égal. Mais celui-là n'était pas gros. Ils étaient maigres et pointus.

— Moi, je t'ai vu, Deadeye, dit doucement Loudelk.

Washington tourna un œil rond vers l'Indien.

— Hein ?

— J'ai vu des reflets sur ta lunette, expliqua Loudelk. Faudrait que tu t'en souviennes. Quand tu vises vers le soleil levant ou couchant, il faut faire quelque chose à ton dépoli.

— Je me servirai des Polaroïds la prochaine fois, murmura humblement Washington. Merci.

Bolan se tortilla un peu sur sa chaise.

— Aurais-tu pu couvrir notre retraite, Deadeye, si on nous avait poursuivis ?

— Certains, oui. Pas la jeep. Comme j'l'ai dit, y'avait trop d'arbres de ce côté-là. J'arrivais seulement à voir ce qui s'y passait de temps en temps. Tu sais combien une lunette réduit le champ de vision. Mais j'ai vu arriver les flics. J'aurai pu les faire ralentir bien avant qu'ils se soient même approchés - s'il avait fallu. Mais y'avait pas besoin. Vous êtes tous partis trois minutes avant. Mais si ces autres étaient sortis de la maison en tirant… enfin, ils n'auraient été qu'à 400 mètres. Ceux-là, j'aurais pu m'en occuper, oui.

Il rit avec gaieté.

— Et j'aurais pu en loger une autre entre les fesses du gros tas quand vous l'avez ficelé dans le jardin. Il n'osait même pas respirer !

Bolan sourit.

— Ça lui fera du bien à l'âme, j'en suis certain.

— Ouais, fit Washington en tirant sur le bout de son nez. J'aimerais te dire une chose, Sergent.

— O.K.

— Vous maniez bien une mission. C'était beau, très beau d'où je me trouvais. Moi, je n'ai rien vu foirer avec les minutages. Ça s'est passé comme tu l'avais dit - même avec les flics.

Bolan reprit son sérieux.

— Et il faut que les choses soient toujours ainsi. Surtout en ce qui concerne les flics. Il faut les éviter à tout prix.

— A tout prix ? grogna Fontanelli.

— C'est ce que j'ai dit.

— J'comprends pas cet amour exagéré pour la flicaille, grommela Fontanelli.

— T'as envie de descendre un uniforme bleu, Chopper ? demanda calmement Bolan.

— Pas forcément. Mais s'il s'agit d'eux ou de moi… eh bien…

Fontanelli observa rapidement les visages autour de lui.

— Eh bien je ne suis pas sûr de tourner le dos et de cavaler.

— Tu tourneras le dos et tu cavaleras, dit Bolan froidement. Je veux que tu le comprennes. Si tu abats un policier, tu es fini. Compris ? Je ne suis même pas très content de ce qui était prévu aujourd'hui avec Deadeye si jamais il y avait eu des problèmes. Tirer dans la direction d'un flic, c'est presque la même chose que de lui tirer dessus. Du point de vue d'un flic. Vous tous, comprenez bien cela. Du moment que nous supprimons des pourritures, les gens sont pour nous. Secrètement peut-être mais quand même de notre côté. Vous tuez un flic, ou un gosse, ou un témoin innocent, c'est foutu. Les flics ne font plus la sourde oreille et la presse cesse de crier au miracle. Et tout d'un coup on devient aussi une pourriture. Si tu perds ton image de Robin des Bois, tu es foutu.

— D'accord, d'accord, fit doucement Fontanelli.

— Bon ! fit Bolan en observant le bout de ses doigts. Je n'ai pas envie d'insister lourdement mais ce que j'ai dit au début est toujours vrai. Je supprimerai tout homme qui enfreint les règles de cette équipe. Et si quelqu'un ne veut pas adhérer à ces lois, il est encore temps de partir.

Il y eut un silence gêné. Bolan ne dit mot, en profita pleinement avant de sourire, de s'éclaircir la voix et de reprendre son monologue.

— Très bien. Nous savons tous ce qu'il en est. Parlons des opérations. La mission d'aujourd'hui était un succès à tous les échelons. Giordano est le seul lien que je possède avec la Mafia en Californie. A présent il sait que nous sommes là. Il sait que nous le connaissons. Nous avons tué deux de ses hommes, nous avons démoli sa maison; nous lui avons pris son argent, nous l'avons humilié et lui avons montré qu'il vit au gré de notre bon plaisir.

Son sourire s'élargit.

— Ce sont des choses très lourdes à digérer pour un mafioso qui se respecte. Il se tiendra tranquille une heure ou deux jusqu'à ce que les flics soient partis de son quartier. Puis il se mettra à hurler comme le pantin qu'il est. Il fera une crise, bandera ses muscles et réclamera nos têtes sur un plateau mafioso. Et c'est exactement ce que nous voulons.

Bolan regarda son ami Zitka d'un air amusé.

— Te souviens-tu de cette opération à Vahn-Duc, Zitter ? demanda-t-il.

Zitka réagit avec un sourire épanoui.

— Très bien, fit-il en regardant le cercle de visages. Le 9e effectuait une avancée dans un territoire tenu depuis longtemps par le Viêt-Cong. Partout où ils allaient, pas de contact. Ils savaient parfaitement que les Nordistes étaient tout autour mais s'évadaient tout le temps. Tout ce que le 9e a pu trouver en dix jours, c'était une bande de villageois terrorisés. Alors on nous a appelés.

Il scruta Bolan un instant, rit, puis reprit son récit.

— Mack et moi, deux hommes de flanc et deux éclaireurs. On a marché trois jours et on savait où on allait. On a joué au même jeu que le VC. Frappez, disparaissez ! Quand on est arrivé à Vahn-Duc, les Viets gueulaient comme des porcs. On leur avait tué un général, une demi-douzaine d'officiers supérieurs et à peu près la même chose en politiciens de village. Ils s'en bouffaient les couilles ! Finalement il a fallu que les Nordistes sortent de leurs trous. Il perdaient la face, vous pensez ! contre six mecs. Alors ils nous ont tendu un piège à Vahn-Duc, et bien entendu c'est ce que nous

voulions. On s'est trouvé avec un bataillon ennemi nous cavalant au cul à travers les rizières, et c'est là où ils sont tombés sur l'aviation.

— J'me souviens de cette opération, ajouta Harrington. C'était quand l'infanterie héliportée a passé trois jours en l'air.

— Nous jouons à Vahn-Duc ici, expliqua Bolan en regardant sa montre. Seulement il n'y aura pas d'aviation ou de renforts une fois que nous les aurons fait sortir de leurs trous. Il faudra tout faire nous-mêmes. Nous allons frapper et frapper et frapper jusqu'à ce qu'ils essayent de se cacher les uns derrière les autres. Lorsque nous saurons qui ils sont et où ils sont - ensemble - nous les supprimerons. C'est le plan. Nous nous occuperons des détails au fur et à mesure. Gadget a planqué des micros plein la baraque de Giordano et il a mis le téléphone sur écoute magnétique. Dans environ deux heures, Zitter et Bloodbrother prendront leurs positions. Flower sera l'homme de flanc, de Zitter. Gunsmoke sur Bloodbrother. Vous connaissez la routine et jouez le jeu à la vie, à la mort, parce que ce sera vrai. Boom, tu alterneras un poste et surveillance électronique avec Gadgets. Politicien et Deadeye avec moi mais pas trop près, laissez-moi un peu d'espace pour bosser. Chopper s'occupera de la sécurité du camp. Ah ! Boom, ça te prendrait combien de temps pour confectionner une douzaine de ces petites grenades à impact ?

— Tu ne veux pas de fragmentation ? demanda sérieusement l'expert en explosifs.

— Non, un grand boum et de la lumière.

— Bof, vingt minutes, répondit Hoffower.

— Bien. Fais-les maintenant Tu les mettras dans une pochette pour moi.

Bolan sourit et se leva.

— Ça va être bien mieux qu'à Pittsfield. Je suis content que vous soyez avec moi.

Il commença à s'éloigner mais s'arrêta et se retourna pour ajouter :

— Ah oui ! Politicien a tout divisé en onze parts égales. Une part vaut quatre mille sept cent cinquante. La onzième est pour le fonds. Prenez votre argent et allez vous reposer. On ne dormira pas beaucoup cette nuit.

— Il fit brusquement demi-tour, quitta le patio et s'en alla vers la plage.

— Quel fonds ? fit Andromede en s'adressant à personne.

— Le fonds de guerre, expliqua Blancanales. Il m'a dit d'y mettre aussi sa part.

— Filez-moi trois cents dollars, quelqu'un, dit Fontanelli.

Il était le premier à arriver à la table et tripotait respectueusement une liasse.

— Je veux savoir ce que c'est que de tenir cinq mille dollars dans la main.

Hoffower, pensif, avait regardé Bolan s'éloigner.

— Où va-t-il ?

Zitka prit sa part du butin et dit doucement :

— Il part toujours un moment tout seul après une mission. Laissez-le.

— Mais s'il ne veut pas le fric, qu'est-ce qu'il veut ? insista Hoffower.

— Boom, enfin merde ! ils lui ont tué toute sa famille, dit Harrington.

— C'est une guerre sainte, murmura Andromede. Libération de l'Enfer pour rejoindre le Ciel, avec un retour possible en Enfer.

Hoffower comptait ses billets avec précision. Il tendit des billets à Blancanales.

— Voilà les mille qu'il m'a avancés, dit-il doucement. Mets-les dans le fonds.

— C'était pas une avance, protesta Blancanales. C'était un bonus.

— Mets-les quand même dans le fonds, insista Hoffower.

Blancanales prit l'argent et l'ajouta au tas sur la table. Andromede fixa le « fonds de guerre » un long et pénible moment, puis il compta rapidement mille dollars et les mit sur la table. Fontanelli eut un moment d'hésitation puis il en fit de même.

Washington observait le dos de Mack Bolan qui s'éloignait sur la plage.

— Le juge s'en va, soupira-t-il doucement.

Puis il s'approcha de la table et y laissa tomber une liasse.

Loudelk souriait un peu.

— Un acte de présence, fit-il, et il lança des billets qu'il n'avait même pas comptés sur la table. Pour les vainqueurs.

Tous faisaient confiance à Bolan.

Flower Child Andromede alla jusqu'au bord du patio, puis se retourna vers ses camarades avec une expression de saint :

— Si nous ne gagnons pas, c'est la malchance qui joue.

Washington éleva la voix et lança à Andromede :

— Dis ! curé, viens entendre ma confession.

— Occupe-toi de tes péchés, mon fils, et je m'occuperai des miens, répondit Andromede en souriant. Maintenant je vais contempler la pensée de la Mort et la mépriser. Viens avec moi. Nous méditerons près des eaux calmes.

Bolan marchait le long de la mer. Cindy, sa petite sœur morte, tuée par son père après avoir été corrompue par la Mafia flottait dans son esprit comme une noyée dans les vagues.

CHAPITRE IV

Le capitaine Tim Braddock était dans la police de Los Angeles depuis dix-huit ans. Marié, père de trois enfants, encore mince et musclé à l'âge de quarante-deux ans, il évoquait plutôt le cadre supérieur que le capitaine de détectives. Braddock « faisait son chemin », d'après les rumeurs du Police Department. Respecté, admiré, compétent, efficace. Voilà les termes les plus courants lorsqu'on parlait de lui. Depuis deux ans il avait été muté vers des postes administratifs où il avait un contact avec le public en faisant des travaux non policiers, ce qui laissait croire qu'il était éventuellement destiné à assumer un poste important dans la police de Los Angeles. Et à présent il avait été désigné comme directeur de l'opération la plus difficile depuis l'assassinat de Robert Kennedy - l'affaire Bolan.

Le projet avait été très à propos nommé *Hardcase* (Cas difficiles), et avait attiré l'attention de toutes les organisations de police de l'État. Des représentants de toutes ces organisations se trouvaient dans la salle de conférence pour entendre ce que Los Angeles comptait faire. Il y avait là un représentant du cabinet du procureur de Sacramento, la capitale de l'État, des hommes de liaison des troupes de l'État, des envoyés des forces fédérales, et un gros contingent des communes mitoyennes du comté de Los Angeles.

Braddock avait le trac; dans un instant on lui demanderait de s'avancer, de se tenir droit, de décliner son nom et sa fonction et de parler de sa voix naturelle. Il eut un frisson intérieur. Une partie de son esprit regrettait le temps béni où il y avait des flics et des voleurs, ces jours où être flic signifiait qu'on était un salaud qui courait derrière le malfrat, lui tirait dessus et le ramenait pour que la justice s'en occupe. Mais le côté réaliste de son esprit lui disait que ces jours étaient révolus. Maintenant un flic était mi-politicien, mi-diplomate, mi-grand frère, mi-père, mi-savant, mi-avocat constitutionnel - tout cela faisait beaucoup plus qu'un flic entier, un simple flic.

Le « simple flic » était un Américain en voie de disparition. Tim Braddock n'avait aucune envie de subir ce sort. Il avait fait beaucoup

de chemin en dix-huit ans; dix-huit ans de plus le retrouveraient peut-être derrière le large bureau de chef suprême. L'ambition vous mettait à rude épreuve dans ce monde compétitif du XXe siècle où la volonté de réussir ressemblait à l'instinct de survie.

Il fit taire les crampes qui lui nouaient l'estomac et écouta lorsqu'on présenta le commandant en second, puis laissa libre cours à ses pensées pendant que le numéro 2 de Los Angeles énumérait les aspects généraux de l'affaire. Braddock n'en ignorait aucun détail. Aussi, il était certain que la plupart des personnes présentes connaissaient le passé et les actes de l'Exécuteur. Néanmoins, le public se tenait respectueux et attentif.

Le second en chef en vint à Braddock :

— … et le capitaine sera le directeur de cette opération. Son bureau sera le point de ralliement des diverses forces locales et fédérales pour l'opération *Hardcase*. Messieurs, je vous présente le capitaine Tim Braddock de Los Angeles.

Quelqu'un applaudit vaguement lorsque Braddock se hissa sur le podium. Les applaudissements étaient déplacés en ce lieu. Le capitaine lança un sourire complice vers le fond de la salle en disant :

— En tout cas, il y a quelqu'un qui me connaît !

Il y eut des rires légers et l'estomac de Braddock se calma. La glace était rompue.

« Pour que tout le monde puisse me connaître, l'officier John Ward va passer parmi vous pour distribuer des cartes.

Il fit signe à un officier qui se tenait dans un coin sur le podium.

« Vous pouvez considérer ceci comme des cartes de visite, poursuivit Braddock sur le ton léger qu'il adoptait pour commencer.

« J'aimerais que vous gardiez confidentiel les renseignements que vous y trouverez. Ces numéros de téléphone sont réservés exclusivement à *Hardcase*. Les fréquences de radio sont pour les unités mobiles. A présent il y a dix véhicules qui travaillent uniquement sur cette opération vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Chaque voiture tourne dans un secteur limité de la ville. Nous allons demander aux forces de police des communes mitoyennes d'être à l'écoute sur ces fréquences pour suivre les derniers développements et être éventuellement prêtes à nous donner un coup de main.

L'officier Ward passait devant les rangées, distribuant des cartes et Braddock poursuivit :

« Des instructions spéciales ont été données à chaque unité mobile de ce département pour une réaction immédiate au cas où il se produirait une alerte *Hardcase*. Bolan est un tacticien militaire et, d'après ce que je sais, très efficace. On ne doit pas le considérer comme un psychopathe. Ce n'est ni un fanatique ni un tueur assoiffé de sang, et toute tentative de lui appliquer un traitement à cet effet serait vaine. D'après son *modus operandi*, il évite toute confrontation avec la police. Il prend toutes ses précautions pour ne pas blesser des témoins innocents. Il est tout de même un criminel dangereux. Il doit être appréhendé au plus tôt.

« Je voudrais vous rappeler ses activités du mois passé à Pittsfield.

Braddock étala son dossier, s'éclaircit délicatement la voix, leva un regard serein sur l'assemblée et commença à lire :

« Le 22 août, tirant d'un étage élevé d'un immeuble vide, il blessa mortellement cinq cadres supérieurs d'une société de financement appartenant à la Mafia, et ce, dans la rue devant leurs bureaux. A l'aide d'une carabine Marlin 444 avec lunette télescopique. Il n'y eut pas de blessés parmi les témoins oculaires. Puis apparemment il réussit à s'infiltrer dans la branche locale de la Mafia, travailla pour eux, se renseigna sur leurs activités à Pittsfield. D'après les tuyaux de la police, la Mafia fut prévenue très vite de son identité, on mit aussitôt un contrat sur sa tête. Le matin du 31 août, deux assassins de Murder Incorporated furent tués dans l'appartement de Bolan lors d'un échange de coups de feu. Puis commença le feu d'artifice… L'après-midi du 31 août, Bolan démolit un bordel de luxe…

Braddock leva les yeux et sourit. Il y eut des rires dans l'assemblée des policiers. Braddock attendit que la bonne humeur se soit calmée puis continua :

« Il a pillé ensuite une résidence dans une communauté avoisinante, puis s'installant sur une petite colline il creva les pneus d'une voiture de police ainsi que celle du chef des pompiers, ensuite il transforma en passoire un véhicule qui s'approchait, et qui était chargé de tueurs de la Mafia. Il blessa gravement l'un d'eux.

De nouveau des rires et des mouvements de jambes qui se décroisaient firent faire une pause à Braddock. Il s'épongea le front avec un mouchoir.

« Donc, ce n'est guère étonnant que ce garçon ait rallié l'opinion publique, poursuivit-il. Beaucoup de gens se sont identifiés à lui, même des policiers. Attitude qui a favorisé son travail. Inutile d'ajouter qu'elle nuit aux efforts de la justice. Bolan est un héros de guerre. L'image de Bolan est à peu près la suivante : un de nos garçons au Viêt-Nam, un garçon plusieurs fois décoré, est rappelé du front pour enterrer sa famille tuée par la Mafia. Le garçon héroïque devient un vengeur, et déclare à lui seul la guerre sur le front domestique de sa patrie. La guerre contre un autre ennemi du pays.

Braddock leva les yeux et observa froidement son public.

« Foutaise ! Je dis bien, foutaise ! Mack Bolan est une machine à tuer. C'est un tueur sans remords, un exécuteur au sens strict du mot, un tacticien brillant qui remplacerait l'ordre et la justice par des méthodes de champ de bataille. Il est juge et juré, procureur et défenseur, la loi et le verdict…

« Mais revenons à Pittsfield. Peu après son attaque sur la maison close, il se rend à la résidence luxueuse d'un chef mafioso. Il s'est vêtu d'un uniforme d'électricien. Il demande aux deux gardes du corps qui surveillent la propriété de lui donner un coup de main pour réparer les lignes téléphoniques et l'électricité qu'il a préalablement coupées. Puis avec un total sang-froid; il les poignarde. Il plonge leurs corps dans la piscine. Puis il entre dans la maison, éventre les matelas, et tire plusieurs coups dans le portrait du chef mafioso. Technique d'harassement, bien entendu. Il savait que le propriétaire ne se trouvait pas chez lui.

« Voici un autre trait significatif de ses méthodes. Il voulait les forcer à se découvrir. Et ce garçon se déplace vite. Écoutez bien. Le même après midi, il revient sur les lieux de son premier crime, la société financière, y entre et prend l'argent de la planque secrète, on parle d'un quart de million de dollars, puis il ordonne que les employés empilent par terre les dossiers de la société et il les brûle tous.

Braddock contempla l'assistance avec un large sourire.

« A votre avis, combien de bons citoyens sont tombés sous son charme à partir de cet acte ? L'Exécuteur avait brûlé les dossiers des prêts.

De nouveau, il attendit que les rires s'estompent puis il reprit :

« J'essaye de vous donner un aperçu du personnage, et d'expliquer pourquoi les journalistes ont tant contribué à son image de héros. Il est un « personnage » héroïque. Il est idéal pour ce rôle. Les gens adorent qu'un type puisse agir ainsi surtout s'il leur paraît moral.

« On doit également retenir que Bolan fait tout pour préserver cette image. Il choisit avec circonspection ses terrains de combat, les plaçant, généralement, sur une propriété mafioso. Il est poli et montre beaucoup d'égards pour la sécurité des témoins innocents, prenant souvent des risques personnels pour leur sauvegarde. Au lieu de faire irruption dans une maison en tirant comme un fou, il isole les gangsters, puis les fait sortir pour les supprimer proprement.

« Cette nuit - oui, toujours la même - il continue. Bolan a tourné le dos et s'est enfui lorsque la femme d'un mafioso s'est mise à lui tirer dessus avec un petit pistolet d'exercice. Il ne fit pas feu sur elle et cela lui coûta. Il avait été touché, mais je ne crois pas gravement. Il s'est éclipsé pendant quelques jours. Plus tôt dans la soirée, avant de se faire blesser, il avait suivi l'un des chefs jusqu'à un conseil de famille et interrompu le débat en les canardant de loin avec sa carabine à lunette. Ceci pour leur signaler qu'il connaissait leur quartier général.

« Suivez maintenant ses mouvements pendant son second blitzkrieg. D'abord, il téléphone à la police et la prévient qu'il attaque le soir même - et de se tenir au loin. Est-il naïf, inconscient ou vantard ?

Braddock secoua la tête.

« Apparemment son premier arrêt est près d'un dépôt privé où il y a des armes de surplus militaire ainsi que des munitions. Il entre par effraction dans le dépôt et choisit un arsenal personnel. Il laisse en évidence une liste des objets qu'il a pris - et bien plus d'argent qu'il n'en faut pour les payer.

« Maintenant, le blitz. Une série d'attaques-éclair dans diverses localités réussit à rassembler la famille locale en une session extraordinaire. Ils semblent se préparer à une confrontation décisive. Bolan devait savoir qu'il allait au-devant d'une embuscade tendue par la Mafia. Mais la famille de Pittsfield n'avait jamais saisi la mentalité de Bolan. Il les avait toujours combattus avec des armes conventionnelles. Un couteau, un pistolet, une carabine. C'était un homme seul. La Mafia fit venir une petite armée, installa des mitraillettes et pensa qu'elle pourrait l'écraser comme un insecte dès qu'il bougerait. Il leur prouva leur erreur de jugement, en illuminant le ciel avec des fusées éclairantes d'abord… Puis, installé à un demi-kilomètre d'eux, il les canarda avec des mortiers, des rockets, tout… Le plus surprenant dans cette histoire insensée c'est qu'il réussit ensuite à passer au travers d'un filet de police composé de plus de cent hommes.

Braddock s'éclaircit la voix puis baissa d'un ton pour observer :

« Il semble raisonnable de croire que tous les hommes de ce filet ne tenaient pas à appréhender l'Exécuteur. Pas par lâcheté - mais par admiration, peut-être même par affection. Quelqu'un a pu tourner la tête au moment où Bolan est passé.

Braddock s'épongea de nouveau le front et reprit de sa voix naturelle :

« Maintenant, le problème est chez nous. Bolan a apporté sa guerre au comté de Los Angeles. Il y a eu un combat armé la semaine dernière dans une résidence-club près de la plage. Lorsque la fumée se dissipa, six tueurs qui ont été identifiés comme contractuels de la Mafia étaient éparpillés dans le parking qui se trouve près du patio où une quarantaine de jeunes gens se détendaient en profitant des joies innocentes du repos. C'est déjà un miracle qu'aucun de ces innocents n'ait été atteint par une balle perdue. Depuis, nous avons appris qu'un des locataires s'appelle George K. Zitka et qu'il est un vétéran du Viêt-Nam ainsi qu'un ami de Mack Bolan. Dois-je ajouter qu'il a disparu ?

« Hier matin, une communauté luxueuse des environs a été chamboulée par une attaque à la Bolan qui fit deux morts et laissa un haut personnage de la Mafia vert de terreur. Il est prouvé qu'une demi-douzaine d'hommes accompagnaient Bolan.

« A Pittsfield, Bolan était seul. Il se trouve maintenant à Los Angeles - et il n'est plus seul. Il a une bande, et apparemment ces gens comptent effectuer des missions contre une certaine catégorie de nos citoyens.

Braddock fit une pause dramatique, sourit et reprit :

« Je ne suis pas venu pour vanter les mérites de la Mafia, ni même pour l'enterrer…

Le public se mit à rire.

« Mon cœur ne saigne pas pour Emilio Giordano, ni pour les deux truands qui ont été rayés de ses livres. Mais mon sang se glace lorsque je pense qu'une guerre organisée pourrait se déclencher chez nous. Vous connaissez tous les résultats de coups de feu dans la rue. Nous ne pouvons l'accepter. Nous ne l'accepterons pas.

La salle était devenue très silencieuse. Braddock prit le temps de boire une gorgée d'eau. Il fallait les convaincre.

« Il est établi qu'un contrat à six chiffres a été fait au nom de Bolan. Déjà, depuis la publicité de l'attaque d'hier, vingt-deux tueurs d'autres villes ont été reconnus et mis en préventive pour interrogatoire. Nous sommes envahis par les criminels les plus féroces de la nation. Oh ! nous les arrêterons. Mais pour chaque type que nous prenons, y en a dix qui nous filent à travers les doigts. Messieurs, le comté de Los Angeles a été envahi par tous les tueurs ambitieux de ce pays. Ils feront feu sur tout ce qui peut ressembler à Bolan. Et c'est cela qui constitue le danger réel. La mort peut surgir dans n'importe quelle rue, lieu public ou résidence privée de cette ville ou du comté. Il faut attraper Bolan. Et il faut faire vite !

Il les tenait sous son charme et sa conviction. Ils écoutaient et le croyaient.

« Nous avons des observateurs sur tous les personnages connus de la Mafia régionale. Ils ne sont pas nombreux - et nous pensons que nos renseignements sont aussi efficaces que ceux de Bolan. Pour nous en assurer, nous vérifions la ville entière, contre-vérifiant nos informations et vérifiant de nouveau. Le nom de Giordano se trouvait sur la liste de l'avocat général. Il est possible que Bolan se serve de cette liste. Nous ne voulons pas le serrer au point de le faire fuir, bien entendu; et nous ne voulons pas échanger des coups

de feu avec lui jusqu'à ce que nous ayons pu choisir notre terrain. Donc, voici notre stratégie pour Opération *Hardcase*.

Braddock s'approcha d'une carte épinglée sur le mur et prit une baguette.

« Nous vous demandons une coopération totale pour mener à bien cette campagne. Nous formerons un cercle large autour des points de contact et nous attendrons. A tous moments, lorsque le contact se fera nous resserrerons le cercle imperceptiblement, nous établirons une souricière et le poursuivrons si le terrain en question ne met pas en danger des citoyens innocents. Souvenez-vous - nous poursuivons ce qui semble être une petite armée efficace. Ils ont des armes lourdes. Ces personnes se battront sans doute au moment de se faire arrêter. Nous ne tenons pas à ce que cette bataille puisse toucher des innocents. Nous demandons à toutes les communes adjacentes de coopérer. Nous demandons le droit de « poursuite » sur les territoires qui sont sous la juridiction des autres forces de police. Nous demandons qu'une extrême prudence soit observée par tous les participants à *Hardcase* et…

Braddock ne demandait plus - il ordonnait. Son instinct lui disait qu'il était temps qu'il prenne en charge tous ces policiers de différentes forces. Il arrêterait ce Bolan ou il ne s'appellerait plus Tim Braddock. Son regard plana sur les visages des flics californiens qui l'observaient alors qu'il tapait sur la carte. Il n'y avait pas un homme dans cette assemblée qui doutât que Mack Bolan trouverait sa fin à Los Angeles.

« Big Tim » Braddock allait faire son chemin. Et une douzaine de Bolan ne l'arrêteraient pas.

Bolan, lui, remâchait sa haine.

Il ne savait même plus qui étaient au juste les hommes qu'il devait tuer ni ce qu'ils avaient fait.

Pour lui, ils appartenaient à la famille, cela suffisait. C'était comme s'ils avaient déshabillé et violé sa sœur et que chacun d'entre eux avait appuyé sur la détente qui avait massacré Cindy.

CHAPITRE V

Emilio Giordano ne serait la tête de turc de qui que ce soit. Une seule fois en trente années, un homme l'avait ridiculisé et il en était mort rapidement dans des conditions violentes. Pas une fois dans les quinze années passées, on lui avait parlé sur un ton irrespectueux, sauf cet imbécile de sénateur qui siégeait à une commission anti-crime et ce crétin à Sacramento qui se faisait appeler avocat général. Les deux le regrettaient amèrement, étant maintenant sujet à d'incessantes pressions politiques. Si un vaurien de sergent - un déserteur de surcroît - pensait qu'il pourrait ridiculiser Emilio Giordano, le faire rouler par terre et jouer au mort, alors, par le sang de saint Mathieu, ce connard de sergent allait en pâtir.

Il s'était écoulé quinze ans depuis qu'Emilio avait porté une arme. Mais il savait toujours s'en servir. On n'oublie jamais certaines choses. Il examina le P.38 brillant, appuya deux fois sur la détente pour s'habituer, puis le chargea et le mit dans une gaine qu'il portait à l'arrière de la hanche. Puis il prit sont portefeuille et examina une série de cartes jusqu'à ce qu'il ait retrouvé son port d'armes. Il en vérifia la date d'expiration puis remit la carte dans le portefeuille bien en évidence. Emilio ne faisait pas de stupidités, comme porter un feu sans permis.

— Tenez-vous tranquille, lui avait conseillé Varone lorsqu'il avait téléphoné à ce dernier dans l'après-midi.

Oui, bien sûr. Se tenir tranquille. Permettre à un misérable de vous ficeler sur un tas de fumier. Et vous voler. Et de vous piétiner comme si vous n'étiez pas Emilio Giordano, « Il Fortunato » qui avait le sang de quatre générations de Mafia dans les veines. Se tenir tranquille. Emilio Giordano ne se tiendrait jamais si tranquille que cela.

— Il veut que vous entriez dans son jeu, avait dit Varone. Ne voyez-vous pas ce qu'il fait ? Il veut vous flanquer la frousse pour que vous commettiez une erreur. Ne jouez pas son jeu. Ne le faites pas, Emilio.

Emilio jouerait quand même. Il jouerait un jeu. Mais pas le jeu de ce connard de sergent. Il lui montrerait un nouveau tour.

Giordano appuya sur le bouton de l'interphone. Une voix d'homme efféminé répondit immédiatement :

— Vous avez l'argent ? demanda Giordano.

— Oui, monsieur. Vingt-cinq mille. En billets de vingt et cinquante.

— Bon. Montez-le. Non, attendez-moi dehors, derrière.

Maintenant Giordano interrompit la communication et pressa un autre bouton.

— Hé ! aboya-t-il. Réveillez-vous en bas !

— Oui, monsieur, fit une voix sèche.

— Les voitures sont prêtes ?

— Oui, monsieur, tout est prêt.

— Bon, je descends. Et, nom de Dieu ! gardez l'œil ouvert !

— C'est ce que nous faisons, monsieur.

Giordano grogna, sortit de son bureau et traversa la maison vers l'arrière. Il entendit taper les menuisiers en haut dans sa chambre, ce qui l'enragea de nouveau.

— Ce connard !

Il ouvrit la porte d'un coup de pied et frappa la balustrade avec le plat de la main lorsqu'il descendit rapidement vers la cour.

Une longue Continental, noire et chromée, occupait la voie d'accès. Cinq de ses meilleurs hommes s'y tenaient, parlant à voix basse. Le conducteur fit un signe de la main lorsque Giordano arriva à leur hauteur et reçut en échange un clin d'œil.

« Il Fortunato » monta dans une Rolls blanche étincelante et s'installa à côté d'un jeune homme qui avait un attaché-case noir et carré posé sur les genoux. Les deux hommes à l'avant portaient des uniformes noirs de chauffeur et des casquettes blanches avec une tresse dorée. Giordano appuya sur le bouton de l'inter dans l'accoudoir et dit :

— Danny, allez derrière vous assurer que Bruno a bien compris les deux minutes.

L'homme en uniforme qui était assis près du conducteur agita la tête, sortit de la voiture, referma doucement la portière et s'éloigna vers le garage où se trouvait une seconde Continental contenant une arrière-garde de cinq hommes.

— Il veut s'assurer que vous avez compris qu'il faut attendre deux minutes avant de nous suivre, annonça Danny.

Un jeune homme à l'avant agita sèchement la tête.

— Oui, merde ! on a compris, répondit-il avec dégoût. Et au cas où il se poserait aussi la question, on connaît également le chemin. Le Santa Ana freeway jusqu'à la sortie de Riverside et à partir de là, bon sang ! y'a pas d'autre chemin.

Danny sourit et revint à la Rolls. Il commença à parler à travers la vitre épaisse, puis se rappela et mit un doigt sur l'inter.

— Ils sont prêts, monsieur Giordano, dit-il.

— Ils ont compris qu'il faut attendre deux minutes avant de partir ? coupa Giordano.

— Oui, monsieur, deux minutes, ils comprennent.

— Les connards ! ils ne connaissent probablement pas le chemin.

— Si, monsieur. Le Santa Ana freeway jusqu'à la sortie puis le macadam jusqu'à la grille, ils ont compris.

— Bien, grogna Giordano. Allons voir nos grape-fruits.

Le chauffeur tapota légèrement le klaxon. La Continental de devant glissa doucement vers la sortie et la Rolls suivit. Giordano se laissa aller en arrière, protégé par les flancs d'acier et les vitres pare-balles. Ne pas jouer, hein ? Nom de Dieu ! Emilio allait jouer. Et le connard allait payer !

*

**

Deadeye Washington se laissa rapidement glisser sur la pente verte, de grosses jumelles autour du cou, et appela :

— Ils viennent de partir. Deux véhicules. Une grosse noire devant, une Lincoln ou quelque chose comme ça et une grande limousine blanche, deux chauffeurs, vieux. Facile à filer.

Bolan sourit et se mit un béret multicolore sur la tête.

— Peut-être trop facile, dit-il.

Il se pencha à l'intérieur de la Corvette et en ressortit avec une radio compacte.

— Traqueurs, dit-il dans le micro. L'Aigle dit qu'ils sont partis.

Il regarda Washington qui forma silencieusement le mot *Bloodbrother*. Bolan acquiesça et continua son monologue.

— Une Domestique cossue noire, une Milliardaire blanche qui suit, sur la Piste 2.

La voix douce de Loudelk ronronna aussitôt.

— Affirmatif. Passent sur Piste 2… bien… maintenant ! Traqueur 2 sur la proie. Voici le décompte. Cinq dans la noire Domestique. Quatre dans grande Anglaise blanche qui est un tank, je répète, un tank. Traqueur 2 sur cible et s'éloignant rapidement.

La voix sèche de Zitka coupa :

— Entendu, entendu. Traqueur 1 rallie Point Delta pour rassemblement.

— Traqueur en mouvement, commanda Bolan. Ça sent mauvais, je répète, ça sent mauvais.

Un très faible « d'accord » vint de Loudelk, suivi par la voix claire de Zitka :

— Les bleus sont là ! s'écria-t-il. Ils foncent sur Traqueur 2, prudence, prudence !

— Affirmatif. Traqueur 2 est sur ses gardes, fit la voix calme de l'Indien.

— Ne fermez l'écoute que sur ordre ! commanda Bolan.

Il reposa la radio sur le siège et monta derrière le volant, faisant un signe à Washington, puis il fit demi-tour avec la voiture en dérapant, monta sur le macadam et fila vers le bas de la colline.

Washington sprintait vers une Mustang cachée dans un bosquet à quelques mètres de la rue. Le moteur tournait. Il monta du côté passager, tourna les yeux vers Blancanales et souffla :

— O.K. Garde-les en vue.

La Mustang surgit en avant. Washington se cala avec les pieds et plaça les jumelles sur la banquette arrière, souleva une couverture et mit un chargeur dans une longue Mauser, puis il s'installa avec un soupir.

— Bloodbrother dit qu'ils ont un tank, dit-il.

Blancanales poussait la Mustang dans les virages descendants. Il leva un sourcil et fit :

— Ouais ?

— Ouais. Sûrement une carrosserie spéciale anti-balles. A travers les jumelles on aurait simplement dit une grosse limousine blanche.

— Ça va être la fête.

— C'est pas tout. Le sergent dit que ça sent l'embuscade et Zitter dit que les flics font partie du défilé.

— Je présume que nous filons de loin alors, observa Blancanales.

Sa main droite se posa sur le siège et il tendit la radio à Washington.

— Faudra que tu passes l'antenne par la fenêtre, lui dit-il. Essaye d'entendre ce qu'on fait.

La radio se fit entendre dès qu'elle fut branchée, et ils perçurent la voix de Bolan :

— Les Flancs, parlez. Les Flancs.

— Flanc 2, ici, fit la voix traînante de Gunsmoke Harrington. Flanc 1 aussi. Nous suivons dans le Cheval.

Blancanales opina de la tête.

— Bien, chuchota-t-il.

— Vous n'êtes pas en vue, fit la voix de Bolan. Où courez-vous ?

— Nous sommes à tribord de la Piste. Vous rejoindrons dans la ligne droite.

Washington sourit.

— On dirait une course hippique à Dixie, grogna-t-il.

— Le Cheval est trop voyant ici, marmonna Blancanales. Sur le freeway il passera inaperçu.

— Et si on ne prend pas le freeway ? demanda Washington.

— Tout le monde prend le freeway.

Bolan répondait maintenant après un bref silence à la radio.

— Très bien, les Flancs. Bonne idée. Traqueur 1, quelle est votre position ?

— Traqueur 1 se trouve sur les fesses des flics, cracha Zitka.

— Sont-ils en voiture officielle ?

— Négatif, négatif. Incognitos en Pontiac marron. Mais y a pas de problème, ça sent la flicaille.

Il y eut un nouveau silence, puis :

— O.K., et au fait, toi, tu as un nouveau venu sur les fesses aussi. Qui est-ce ?

Ils entendirent le crachotement de l'émetteur de Zitka pendant plusieurs secondes avant d'entendre sa voix de nouveau.

— J'sais pas, mais c'est une grosse noire et y'en a cinq dedans.

— Oh ! parfait, dit Bolan. C'est logique - une arrière-garde avec un délai. O.K. Traqueur 1, rompez en douceur le contact et revenez sur moi.

— Entendu. Approche ligne droite. Romprai contact à ce moment-là.

— Traqueur 2 est en place et maintenant, fit la voix de Loudelk. Demande instructions.

— Maintenez ! cracha Bolan.

— Affirmatif.

Blancanales et Washington échangèrent un coup d'œil sérieux. Ils voyaient bien la Corvette rouge devant. Au loin, ils voyaient la rampe du freeway et la limousine blanche qui y montait. Washington se retourna et scruta la route derrière, puis appuya sur l'interrupteur de son émetteur :

— Arrière-garde. Tout est libre derrière, dit-il.

— Entendu, arrière-garde, répondit Bolan. Les Flancs, je crois que je vous vois. Pouvez-vous identifier les bleus.

— Pontiac marron ? Affirmatif. Un, deux, heu… trois places devant vous, Maestro. Mais le terrain devient serré.

— Ouais. Heu… vous pouvez les retarder un peu ?

— Pas à moins d'être retardé moi-même.

— Non ! bordel ! répondit Bolan. Prenez en charge, je répète, prenez en charge et retardez-les seulement.

— Compris, fit Harrington. Prendrons en charge dans la ligne droite. Est-ce qu'on peut m'aider à faire une boîte ?

La voix de Zitka claironna :

— C'est idéal pour moi ! Pendant que je romps le contact. D'accord, maestro ?

— Affirmatif, dit Bolan. En douceur : Ne faites rien de suspect.

— Entendu.

La Mustang s'élançait sur la rampe maintenant, Blancanales s'accrochant au volant pour s'infiltrer parmi les voitures sur le freeway. La Corvette traversa deux files, accélérant avec un double débrayage. Blancanales s'insinua quelques secondes après, plusieurs voitures en arrière et dans la file extérieure. Il regarda avec prudence son rétroviseur puis coupa jusqu'à la file intérieure,

accélérant et zigzaguant pour se rapprocher de Bolan. En entrant dans la longue courbe, Washington marmonna :

— Je crois voir le Cheval devant, à mi-courbe. Hein ? La file extérieure.

Blancanales était penché sur le volant et regardait à travers le pare-brise.

— On dirait, répondit-il. Comment est-ce qu'ils ont pris tant d'avarice ?

— Ils sont montés devant nous, supposa Washington.

A ce moment-là, la voix de Harrington vint confirmer cette tentative d'identification.

— Nous menons le défilé, annonça-t-il. Le gros bonnet est en vue, il arrive derrière nous, grosse Domestique noire, grande Anglaise blanche qui la suit. Je vais ralentir. Préparez-vous pour la boîte, Traqueur.

— J'arrive, annonça Bolan. Attendez pour la boîte que je sois passé. Arrière-garde, où êtes-vous ?

— A l'angle mort de ton rétroviseur, maestro, fit Washington.

— O.K. à toutes unités sauf Traqueur 2, nous allons tous faire la boîte et préparer un carambolage. Écoutez bien, il n'y a le temps de le dire qu'une fois alors comprenons-nous tout de suite. Numérotez les files : 1, 2, 3, et 4, de gauche à droite. La rampe de sortie est à trois ou quatre minutes de nous. La file 4 nous quitte au croisement et s'en va vers la mer. La proie se tient dans la file 2 et je pense qu'elle se dirige sur le Santa Ana freeway ou le San Bernardino freeway. Bon, vos positions… Arrière-garde, remontez et serrez vous sur ma…

Washington écoutait la voix calme de Bolan avec un sentiment d'irréalité. Tout cela semblait faux. Ils étaient là, fonçant sur le Hollywood freeway à plus de deux kilomètres à la minute, presque pare-chocs contre pare-chocs dans un flot de véhicules, quatre de front, des rampes d'accès et de sortie partout et dans tout ce mic-mac Bolan tendait un piège pour deux de ces machines en mouvement. Il secoua la tête et regarda Blancanales. Son compagnon écoutait attentivement les instructions, ses yeux se déplaçant de gauche à droite, de gauche à droite… Washington en avait la tête étourdie.

— Bon, le Cheval, disait Bolan. Commencez votre manœuvre. Descendez à soixante-dix. Bien… bien… une minute avant l'embranchement.

Washington observa la Corvette qui gicla à travers deux files et se cala dans leur alignement plusieurs places devant. Une énorme semi-remorque, le véhicule surnommé le Cheval, avançait juste devant dans la file extrême droite. Trois voitures qui suivaient le Cheval réagirent au moment où celui-ci ralentit, en passant dans la file à leur gauche et en le dépassant. Washington eut un aperçu de la voiture qui maintenait le « trou » entre les deux files - il s'agissait de la Corvette de Bolan. Il sourit. Les deux voitures qui se trouvaient à présent entre Bolan et Blancanales étaient, d'abord, la voiture de la police et ensuite le second véhicule de la Mafia. Le conducteur de la Continental commençait à jeter des regards anxieux de gauche à droite. Washington imagina ce qui allait suivre et son sourire s'élargit.

— Arrière-garde, en place ! commanda Bolan;

Blancanales appuya sur l'accélérateur, poussa la Mustang dans la file 3, monta jusqu'à Bolan et y resta.

— O.K. Zitter !

Le break Mercury que pilotait Zitka vint occuper la file intérieure. Maintenant les quatre - Zitka, Blancanales, Bolan et le cheval diésel - maintenaient la progression de toutes les files à soixante-dix kilomètres à l'heure.

Les secondes suivantes furent tendues et l'auraient moins été si une cinquième voiture avait pu maintenir un « trou » derrière le Cheval. Mais leur précision avait été telle que cette précaution se révéla inutile, et ils prirent leur place pour la zone « d'emboîtage » avec le piège parfaitement tendu. La voiture de la police voyant un espace entre Bolan et le Cheval, et voyant disparaître la voiture de Giordano sur l'embranchement, se faufila rapidement derrière le Cheval. Son double pot vomit un nuage de fumée sous l'accélération soudaine et elle s'avança sur le trou entre l'aile droite de Bolan et l'arrière gauche du camion.

La voiture de la Mafia avait eu l'intention de suivre le véhicule de la police et s'était placée derrière cette dernière pour passer à travers l'ouverture. Cependant l'ouverture se referma, Bolan

avançant et alignant son pare-chocs avant sur les roues arrière du Cheval.

Washington vit brièvement un visage furieux derrière le volant de la voiture de la police au moment où, pneus crissant, elle se rangea de nouveau derrière le Cheval, les freins grippant pour ralentir. Washington entendit mais ne put voir la Continental qui emboutit le coffre de la Pontiac. Un coup léger, accompagné de crissements de pneus, de bruits de métal froissé et de verre brisé.

Le Cheval suivait maintenant la gracieuse courbe du trèfle, suivi par deux voitures qui tanguaient maladroitement. Les véhicules de la *Death Squad*, le Cheval en moins, prirent de la vitesse pour rejoindre la proie.

La voix enchantée de Bolan se fit entendre par la radio !

— Superbe ! superbe !

— Voilà qui s'appelle jouer les numéros !

— Ça s'appelle jouer au con ! fit Zitka.

— J'm'en fous de vos jeux, s'écria Harrington. Où je vais, là ? Comment je ramène cette montagne sur la piste ?

— Suis le trèfle, tu en fais le tour, lui renvoya Bolan. Tu suis les indications et tu fais le tour. Nous prenons … oui, le Santa Ana freeway. Remonte aussi vite que possible. Comment vont les petits copains ?

Harrington riait dans sa radio :

— Mal, ils sont hors jeu. On dirait qu'ils ont les pare-chocs coincés. Fous… de… rage !

— Mieux que prévu, répondit Bolan. Très bien, les gars. Reprenez vos positions et allons-y !

Washington regarda Blancanales et secoua la tête.

— Drôle d'équipe, non ? fit-il doucement.

Blancanales acquiesça et reprit sa position quelques places derrière la Corvette. La Mercury de Zitka fonçait pour rejoindre Loudelk sur la file intérieure.

— Allume-moi une cigarette, demanda Blancanales. J'ai peur de retirer ma main du volant. J'ai peur que tout le bras s'en aille en tremblant.

Washington gloussa, alluma la cigarette, et la mit entre les lèvres de son co-équipier.

— Ouais, ouais, ouais. Une drôle d'équipe, répéta-t-il. J'suis content d'être là. Pas toi ?

— Attends, murmura Blancanales. Tu imagines à quel point on a failli provoquer un carambolage avec vingt mille bagnoles ?

Le grand Noir souriait joyeusement.

— Attendre quoi, vieux ?

— Attends qu'on ait fini cette mission. Si je suis encore en vie, alors… eh bien ! oui, je pense que je suis content d'être ici.

— Vieux, si tu meurs, ça n'aura plus aucune importance. Tu ferais mieux d'aimer ça maintenant pendant que tu en as le temps.

Blancanales gratifia son compagnon d'un sourire soudain.

— T'as parfaitement raison, dit-il. C'est une drôle d'équipe.

CHAPITRE VI

— Ce Break nous suit depuis tout à l'heure ou pas ? demanda le jeune homme nerveux qui portait l'attaché-case.

— La plupart du temps, oui, répondit Giordano d'une voix suffisante. C'est seulement maintenant que vous vous en rendez compte ?

— Eh ! bien, d'abord j'avais cru… Enfin avant il y avait une Ford et maintenant ce Break est revenu. On dirait la même.

Giordano émit un petit rire satisfait et s'enfonça dans le dossier confortable.

— Des jeux, dit-il. Ils aiment jouer à des jeux. Très bien, qu'ils y jouent.

Quelques minutes auparavant ils avaient quitté le freeway et avançaient sur le macadam noir d'une bonne route, les grosses voitures avalant les kilomètres à cent quarante à l'heure. Bientôt ils arriveraient dans le désert qui bordait la ville de Riverside puis vireraient au nord vers les collines rocheuses des San Bernardino Mountains. Là où se trouvaient les vergers de Giordano, dans une vallée protégée par des flancs rocailleux. On y faisait pousser des grape-fruits, des citrons, des avocats et des mandarines, mais pas en quantités suffisantes pour subvenir aux appétits gigantesques de Giordano. En réalité, tes vergers perdaient de l'argent que Giordano récupérait sur ses impôts, en somme, il gagnait ce que la ferme perdait. En tant qu'affaire légale, la ferme avait peu d'importance parmi les intérêts variés de Giordano, mais avait son utilité en tant que dépôt pour certains biens.

La Rolls se rapprochait de l'endroit où elle prendrait la petite route qui menait aux vergers. Fronçant les sourcils, Giordano appuya sur l'inter :

— Que sont devenus nos petits camarades de jeu ? grogna-t-il.

— Ils se laissaient distancer, émit le chauffeur. Je les ai perdus de vue, y'a un kilomètre.

— Prenez la petite route qui passe par-derrière et arrêtez-vous, ordonna Giordano.

Ils tournèrent et la grosse voiture s'immobilisa. La Continental continua sur une centaine de mètres, puis s'arrêta à son tour et recula jusqu'à la Rolls.

— Ayez les yeux ouverts, cracha Giordano. Le connard ne sait même pas jouer à cache-cache. Dès que vous le verrez, repartez, mais doucement, on ne veut pas le perdre :

Le chauffeur passa la tête par la fenêtre et transmit les instructions à la voiture de devant. Ils attendirent. Giordano s'énerva. Il alluma un cigare au bout d'un moment en grognant :

— Quel connard ! mais quel connard ! Comment pouvait-il nous perdre sur une route de campagne ?

— Peut-être qu'il a eu des ennuis de voiture, dit le jeune homme.

— Aaaagh ! Et où est Bruno ? Hein ! Où se trouve Bruno ?

Il repoussa le bouton de l'inter.

— Alors, où est le brillant Bruno qui connaît si bien la route ?

— Voici quelqu'un, annonça le chauffeur.

La tête de Giordano se retourna rapidement vers la vitre arrière. Il regarda la route qu'ils avaient quittée quelques minutes auparavant, puis fit un bruit dégoûté.

— Un camion ! Une connerie de camion !

Une énorme semi-remorque bleue et blanche fonçait vers eux, une épaisse volute de fumée jaillissant de l'échappement sur le toit. Giordano le regarda approcher et sa colère augmenta. Il y avait deux hommes dans la cabine du camion. En passant, le conducteur leur fit un amical coup de klaxon.

— Très bien comme embuscade, marmonna Giordano. Deux connards. L'un ne sait pas jouer à chat, et l'autre ne se souvient jamais du chemin !

Il poussa sur l'inter :

— Bon ! Allez-y ! Allez-y ! Allez-y !

*

**

Mack Bolan s'était mis à rouler tranquillement à soixante-quinze en quittant le freeway. Blancanales avait attendu le Cheval qui était plusieurs minutes derrière eux, à la sortie de la rampe.

— Ça commence à être mon genre de pays, avait dit Loudelk. Très bien pour une attaque :

— Restez tranquille, commanda Bolan. Et faites une rotation de positions.
— Bien, je ralentis. Avance, Zit.
— Entendu. Ces cons doivent faire du cent soixante. Cette vieille caisse se déglingue complètement.
— Cent cinquante tout juste, fit Loudelk. Je descends à cent trente… quatre-vingt dix. Faudra que tu fasses du cent soixante au moins, Zit, ou tu les perdras.
— J'fais du cent quatre-vingts en ce moment.
Bolan sourit mais ne dit rien.
— Salut, l'oiseau, chanta Loudelk un instant plus tard. Tout va bien, tiens le coup, visage pâle.
— O.K., fit Zitka d'une voix tendue par l'excitation. Je les ai en vue. Te laisse pas trop distancer, Brother. Ils filent comme des zèbres.
— Affirmatif. Qu'est-ce qu'il y a sur la gauche ? Des collines ?
— Oui.
Puis il ajouta un instant plus tard :
— A-ah ! y a un embranchement devant. Ils prennent au nord, vers les collines.
Bolan s'immisça dans la conversation à ce moment-là :
— Sur mesure pour toi, Brother. Choisis un bon coin pour faire le guet pour nous. Tu diras quand et où.
— Affirmatif, chuchota calmement Loudelk.
— Quelqu'un ferait bien de prendre le relais, fit Zitka. Ma caisse ne tiendra plus longtemps.
— J'arrive, fit Bolan.
Il fit un double débrayage et l'aiguille du compte-tours grimpa rapidement vers la ligne rouge alors que la petite voiture bondissait vers l'avant.
Les voix de Harrington et Washington se firent entendre, signalant la présence du Cheval sur la rampe de Riverside. Bolan prit son émetteur et leur dit :
— Bienvenue. Rejoignez-moi dès que possible.
— Entendu, fit Harrington.
— Est-ce que vous avez aussi entendu ce qu'on disait ?

— Affirmatif. Nous comprenons, tourner au nord à l'embranchement.

— Tu connais par ici, Gunsmoke ?

— Comme ma poche.

— Qu'est-ce qu'il y a dans ces collines ?

— Pas grand-chose. Quelques fermes, des vergers de citrons. Un ou deux ranchs.

— Bien. Dépêchez-vous. Traqueur, je vous ai en vue. Où est passé Brother ?

— Sais pas. J'ai vu un nuage de poussière dans le rétro y a un moment. Il a dû prendre un chemin de terre.

— Traqueur 2, commanda Bolan. Bloodbrother !

Il y eut un silence angoissant. Bolan se trouvait maintenant dans les collines et jetait de part et d'autre des regards inquiets. La Corvette continua à foncer, gardant en vue la voiture de Zitka. Finalement, la voix basse de Loudelk se fit entendre clairement :

— Aigle est en place. La vue est magnifique. Instructions ?

— La proie est-elle en vue ? cracha Bolan.

— Affirmatif, ainsi que tout le pays entre Los Angeles et Riverside.

— Rapport sur le terrain !

— Chemin de terre qui mène à l'est… à cinq kilomètres de la proie. Verdure au bout… Je suppose des arbres. Pas d'autre sortie visible.

— Traqueur 1, rompez votre contact, commanda aussitôt Bolan. Avez-vous reçu ?

— Entendu, et juste à temps. Je chauffe à mort, dit Zitka.

Bolan ralentit.

— D'où êtes-vous par rapport à moi, Aigle ? demanda-t-il.

— Tu m'as dépassé y a à peu près une minute.

— Bien. Maintiens ta position et rends compte de ce qui se passe. Arrière-garde et Cheval, remontez aussi vite que possible.

— Entendu.

Zitka avait rangé la Mercury sur le bord de la route et se tenait à côté du véhicule. Bolan s'arrêta pour le prendre puis reprit lentement son allure. Il pressa le bouton de l'émetteur et dit :

— Arrière-garde, que l'un de vous prenne le break, il est rangé au bord de la route devant vous.
— Reçu, fit Washington. Je la prends.
— Cheval, continuez à avancer jusqu'à nouvel ordre.
— Entendu.
— Vous aviez raison, maestro, émit Loudelk. Ils viennent de prendre le chemin de terre et se sont arrêtés. On dirait qu'ils attendent.
Bolan sourit et laissa s'arrêter la Corvette.
— Très bien, dit-il à Loudelk. Maintiens ta surveillance.
Il se retourna et regarda derrière lui.
— Je vois votre fumée, Cheval. Continuez. La proie est à trois minutes devant vous. Dépassez-la et faites demi-tour au premier endroit possible et restez-y. Arrière-garde, retournez à la fourche et ne vous faites pas remarquer. Communiquez tout passage de véhicules sur cette route.
— Entendu.
— Ici Arrière-garde, entendu.
— Et maintenant, dit Bolan à Zitka, séparons les renards de la meute.

*
**

Emilio Giordano était de fort mauvaise humeur. Rien ne pouvait bien aller au ranch aujourd'hui. Il flanqua à la porte deux ouvriers qui s'amusaient sur le pont de chargement, puis il engueula le directeur du ranch parce que ce dernier ne put instantanément lui fournir un inventaire complet de ce qui se trouvait dans l'entrepôt. Quelques minutes plus tard, il attaqua le jeune homme à l'attaché-case et hurla à qui voulait entendre ce qu'il allait faire â Bruno si jamais ce dernier réussissait à retrouver le chemin.
Bruno, ainsi que les quatre autres individus, arrivèrent une trentaine de minutes plus tard. Le radiateur de la belle voiture était très abîmé et les phares brisés.
— On a eu un accident, fit Bruno d'une voix craintive devant la rage de son patron.
— On a eu un accident ! minauda Giordano d'une voix de femmelette. Espèce de con ! Je devrais te tuer ! Je devrais te tuer !

— Oh ! 'Milio, ça aurait pu arriver à n'importe qui… protesta Bruno.

— Ça doit pas t'arriver à toi ! hurla Giordano. Et si ces salauds m'avaient sauté dessus, hein ? Où était Bruno pendant que ces salauds se sont payés 'Milio, hein ? Je devrais…

Il fit un pas en avant et administra une gifle retentissante à Bruno puis le frappa aussi de l'autre main.

Le garde du corps accepta ces indignités sans broncher mais devint pâle de colère contenue.

— Je n'y pouvais rien, marmonna-t-il. On a eu un carambolage sur l'autoroute, et on a accroché le pare-chocs arrière d'un flic.

— Un flic. Un flic !

— Ouais. C'est ça qui nous a tant retardés. Il a fallu montrer nos permis pour les flingues, puis ils ont dû faire un rapport sur l'accident et… Et puis ils étaient vachement en colère et pendant un moment j'ai bien cru que…

— Épargne-moi, gémit Giordano. Épargne-moi ces détails à la con. Monte dans la voiture. Monte dans cette connerie de voiture ! On retourne. On recommence tout.

Il fit signe au jeune homme à l'attaché-case de venir, puis il le poussa brutalement vers la Rolls.

Le directeur du ranch se tenait tout près avec une mine anxieuse.

— Regardez-moi ça ! fulmina Giordano en se tournant vers lui. Je fais des prodiges de stratégie, je fais même venir mon comptable tremblant avec vingt-cinq mille en liquide pour que les gardes armés aient l'air vraisemblables pour les flics et on vient jusqu'ici. Et pour quoi, je vous le demande ? Pour que Bruno le Brillant s'accroche avec une voiture de flics. Hein ? C'était juste pour ça ?

Sa rage s'estompait rapidement maintenant.

— Combien y a-t-il dans la caisse en ce moment ? demanda-t-il au directeur.

— Soixante-dix mille, répondit ce dernier. Vous voulez les prendre ?

Giordano agita la tête.

— Ouais. Avec la veine que j'ai aujourd'hui, ce con de sergent arrivera ici une heure après mon départ, et il décidera de tout voler.

Il se tourna vers Bruno et cria :

— Dis donc, le Cerveau ! Va chercher la boîte.

Bruno sortit de la voiture et suivit le directeur jusqu'au bureau. Derrière, Giordano lui cria :

— Essaye de la porter jusqu'à la voiture sans te payer un accrochage ! Hein ?

Peu après, la petite caravane rebroussait chemin sur la route en terre, la Rolls blanche serrée entre les deux Continental noires, celle de Bruno en tête. Le comptable se tenait tranquillement à côté de Giordano, l'attaché-case toujours sur les genoux, une petite boîte métallique entre les pieds.

— Dis, petit, fit Giordano. J'suis désolé d'avoir perdu mon sang-froid, hein ?

— Oui, monsieur Giordano. Je comprends.

— C'est juste un de ces mauvais jours, je pense, marmonna Giordano. J'pense pas que ça puisse empirer.

— Probablement pas, monsieur.

Ils avaient tort.

*

**

— Proies sur la piste, toutes les trois, émit calmement Loudelk.

— Entendu, fit Bolan. Quelque chose à l'arrière ?

— Négatif, dit Loudelk du haut de sa falaise. Rien du tout.

— Dernier véhicule qui ait dépassé l'embranchement était la Domestique noire abîmée, émit Washington.

— Entendu. Cheval, vous êtes prêt ?

— Le Cheval est prêt, fit la voix de Harrington.

— Alors, allez-y !

Le moteur d'un treuil couina, rompant le silence. Un grand rocher au bord de la route commença à vibrer, se pencha et roula soudainement au milieu de la route. Le treuil se tut. Zitka et Andromede se précipitèrent jusqu'au rocher, défirent des câbles et des cordes qui étaient noués autour, et les traînèrent jusque dans l'ombre d'une butte.

La *Death Squad* n'aurait pas pu espérer mieux pour dresser une embuscade. Ils se trouvaient à mi-chemin entre la route d'État goudronnée et la ferme de Giordano, à un point où la piste privée tournait pour passer entre deux grandes formations rocheuses. Le

barrage était placé à l'endroit le plus étroit, juste au-delà du virage à quatre-vingt-dix degrés. La jeep avait été déchargée du Cheval et se trouvait dans l'ombre d'une butte derrière le barrage, la grosse mitrailleuse de 50 dominant la situation. Andromede se tenait derrière la mitrailleuse.

Zitka tenait le flanc gauche, Bolan le droit, tous deux armés de mitraillettes et sur une hauteur à l'abri, ce qui leur offrait une excellente triangulation de tir.

Harrington se trouvait devant le barrage, ses colts bas sur les cuisses, une arme automatique légère suspendue à son cou. Il empêcherait toute tentative de retraite.

— En vue à un kilomètre et demi, rapporta Loudelk.

Bolan se précipita sur son émetteur et cracha :

— Entendu. Arrière-garde, commencez votre action. Restez au croisement de la route en terre.

Il reçut la confirmation de Blancanales et Washington, puis mit de coté la radio et attendit.

Ils allaient vite comme s'ils savaient que la route leur était tout particulièrement réservée, la poussière des véhicules de devant obscurcissant celui qui les suivait. Bruno s'engagea dans la courbe comme il, avait fait tant de fois auparavant et, soudain, freina de toutes ses forces. Mack Bolan observa le beau visage dont le demi-sourire se mut en regard terrifié, il vit le corps de Bruno se raidir et ses doigts s'agripper au volant.

La seconde sembla s'étirer à l'infini. La Continental tentait d'éviter le choc, les trois tonnes de métal contre les seize tonnes immobiles de rocher. Le choc effroyable expédia une tête sans corps à travers le pare-brise, le long du capot qui rétrécit d'un coup. Le compartiment passagers continua à avancer alors que l'avant de la voiture s'était immobilisé, télescopant le moteur aplati. Puis la Rolls s'encastra dans le coffre de la Continental, les freins hurlant et le klaxon bloqué. Au même instant, la deuxième Continental vint télescoper l'arrière de la Rolls.

A ce chaos vinrent s'ajouter les détonations de la grosse 50 lorsque Andromede commença à balayer les décombres de ses projectiles. Un homme s'extirpa de la troisième voiture, tirant contre les rochers. Un crachotement plus aigu retentit des deux côtés de

l'embuscade et l'homme fut soulevé par les balles et rejeté comme une poupée de son.

Incroyablement, la Rolls ripostait encore à leur feu, et tanguait en avant puis en arrière, le gros moteur tentant en vain de la dégager des débris.

— Pas de doute, c'est bien un tank, grogna tout bas Bolan en regardant les soubresauts du véhicule.

— Gunsmoke, amène le tube !

Les trois tireurs se concentraient maintenant sur la Rolls, Andromede tirant à bout portant. Malgré cela, elle continua à pousser des cris rauques d'éléphant enragé qui essaye de se dégager d'un marécage, et rendait sporadiquement quelques coups de feu. Bolan eut alors un aperçu de Harrington qui sprintait dans la courbe, un objet en forme de tube sur l'épaule. Il s'arrêta à trente mètres de la Rolls et mit le bazooka en position de tir. Une seconde plus tard il y eut un « floof ! » puis le feu et la fumée d'un rocket. L'éléphant fut enveloppé dans une explosion assourdissante et cessa ses activités immédiatement.

— D'accord ! D'accord ! hurla une voix.

Un homme épais tituba en dehors de la fumée à découvert.

Bolan sauta du haut de son rocher, se découvrant et cria :

— C'est l'heure de l'addition, Giordano !

— Connard ! hurla le mafioso.

Il leva le bras et le P.38 aboya trois fois. Mais la troisième détonation n'était plus que le réflexe d'un doigt mort. Bolan avait tiré de la hanche une rafale rapide qui transperça le gangster du pubis à la tête, debout. El Fortunato était mort.

En tout, la bataille avait duré deux minutes. Zitka prit une valise noire et une petite boîte en métal dans la Rolls. Les armes lourdes et le butin furent jetés dans la jeep. Andromede se cala au volant et fila vers la route d'Etat.

— Y a encore un type vivant là-bas, dit Zitka à Bolan. Dans le tank.

Bolan renvoya Zitka et Harrington aux voitures et alla vérifier ce que le premier lui avait dit. Il trouva un jeune homme terrifié sur la moquette arrière encore fumante de la Rolls, les doigts crispés contre son épaule blessée.

— Je ne suis qu'un comptable, gémit le blessé.

Bolan rengaina son 45 et lui passa une compresse de sa trousse de secours.

— Vous ne savez rien, vous n'avez rien vu et vous ne direz rien, grogna Bolan. Comme ça vous vivrez peut-être encore un peu.

Le comptable acquiesça vivement. Bolan se détourna rapidement et courut rejoindre les autres. La jeep était déjà dans le Cheval et Harrington faisait les cent pas près de la rampe amovible.

— Y a encore quelque chose pour le Cheval ? hurla-t-il dès qu'il vit Bolan.

— Pas encore, répondit Bolan. Prends le break au croisement, puis rentre au bercail, par le chemin le plus long.

— D'accord.

Harrington remontait déjà les rampes. Andromede accourut pour lui donner un coup de main. Bolan et Zitka sprintèrent vers la Corvette.

Zitka prenait la radio alors que Bolan forçait un demi-tour.

— Qu'en penses-tu, l'Aigle ? demanda-t-il dans l'embout.

— Très propre, très, très propre, fit la voix traînante de Loudelk. Et j'ai tout raté !

— O.K. tire-toi ! lui dit Zitka.

— Affirmatif. Je me tire.

Bolan jeta un regard sur Zitka et lui dit :

— Préviens Deadeye pour le break.

— Zitka opina et reparla dans l'émetteur :

— Le break monte dans le Cheval, dit-il. Arrière-garde se regroupe dans la Mustang et se taille vers la maison.

— D'accord, fit une voix tendue. Le maestro va pas bien ?

— Si, si. Mais je suis avec lui pour la radio. Dieu ! Ça s'est bien passé ! Et je crois qu'on a piqué un magot !

— Je vois vôtre poussière, dit Washington. J'suis content que tout aille bien. La prochaine fois, je veux être devant.

Bolan sourit et prit l'émetteur. Il appuya sur l'interrupteur et dit :

— Bravo les gars ! Mais tenez-vous pénards jusqu'à la maison. Le silence-radio à partir de maintenant sauf pour les cas urgents. Compris ?

— Entendu, répondit Deadeye Washington.

— D'accord, fit Harrington.
— Affirmatif, annonça Bloodbrother Loudelk.
— Compris, dit Blancanales.

CHAPITRE VII

Le capitaine Braddock était bouleversé. Pire que cela, il commençait à douter de lui. Il se détourna de la carte fixée au mur de son bureau et regarda ses sous-officiers. Les deux lieutenants et les quatre sergents qui étaient en face de lui avaient été scrupuleusement choisis pour le projet *Hardcase*. Chaque officier avait un dossier sans tache, vantant son efficacité.

— Bien, fit doucement Braddock. Qu’est-ce qui s'est passé ?

Le lieutenant Andy Foster s'éclaircit la voix et passa une main dans ses cheveux. Lui et Braddock étaient amis depuis l'Académie de la police.

— Nous avons sous-estimé ce type, annonça-t-il d'une voix blanche.

— Il a agi avec une telle douceur que je ne me suis rendu compte de rien, dit un jeune sergent, Carl Lyons. Jusqu'à ce que je pense aux détails.

— Il y avait de la confusion, expliqua Foster pour adoucir les aveux de Lyons. D'abord, Giordano arrive avec deux voitures. Quelque part, Dieu sait où, il en ajoute une troisième. Carl ne savait plus comment identifier les participants. Il était assez évident que Giordano essayait de provoquer une bagarre, et nous ne possédions pas les moyens de déterminer quels étaient les véhicules de Giordano et ceux de Bolan, sans parler de ceux qui défilaient autour de nous avec des particuliers. J'ai dit à Carl de rester sur Giordano et de rapporter ses mouvements.

— J'attendais une attaque, admit Lyons. Je crois que l'idée qu'un homme de Bolan pouvait me filer ne m'a même pas effleuré. J'essayais seulement de ne pas perdre Giordano. Nous sommes montés sur le freeway et paf ! - je me fais pousser sur le trèfle avec une autre voiture accrochée à mon pare-chocs.

— Et vous avez signalé immédiatement vos ennuis ? demanda Braddock.

— Bien sûr. J'étais tout le temps en contact avec le lieutenant Foster.

— Je me suis rendu compte que nous avions perdu Giordano, dit Foster. Il était 3 h 30, les embouteillages commençaient et le freeway s'encombrait. Nous étions trop peu, Tim, même si nous avions possédé trois fois notre potentiel, nous n'aurions pas pu faire face à toutes les éventualités - à moins d'une alerte générale. Il fallait que je couvre le GoldenState, le San Bernardino, le Santa Ana, et je n'étais même pas sûr qu'il ne faille pas surveiller le Harbor freeway.

— Ouais, grogna Braddock dont les tripes se retournaient.

— Et souviens-toi que nous n'étions même pas sûrs que Bolan s'intéressait à Giordano à ce moment-là. Si j'avais paniqué et envoyé tous nos véhicules à la suite de Giordano, ça aurait laissé le champ libre à Bolan pour agir ailleurs. Tu as dit qu'il était un stratège averti. J'ai dû assumer que…

— Bien sûr, Andy, interrompit Braddock. Tu as bien fait. Je ne te critique pas.

— Non, j'ai fait ce qui me semblait prudent, pas ce qui était bien, marmonna Foster. J'ai dit aux communautés avoisinantes de repérer les véhicules de Giordano et puis j'ai attendu un rapport de contact en me bouffant les ongles.

L'autre lieutenant, Charlie Rickert, s'immisça dans la conversation à ce moment-là.

— Notre plus grande erreur a été de ne pas filer Bruno Scarelli. C'était con. Il était notre seul moyen pour rallier Giordano.

Carl Lyons devint cramoisi.

— Il a fallu que je prenne une décision, et je l'ai prise, dit-il. J'ai retardé Scarelli aussi longtemps que possible sans dévoiler notre jeu. Je ne pouvais pas le filer moi-même, pas avec mon aile arrière qui frottait contre le pneu. Quand une de ces grosses voitures vous tape les fesses, on s'en rend compte !

Il se frotta la nuque et regarda fixement Rickert.

— J'ai envoyé une voiture pour suivre Scarelli, coupa Foster. Il est arrivé avec trente secondes de retard et l'a perdu sur ce même trèfle.

— Je crois toujours…

La réplique coupante de Rickert fut interrompue par l'arrivée d'un officier en uniforme.

— On a reçu le rapport de Riverside, capitaine, dit-il.

— Voyons ça, coupa Braddock.

— C'était bien un projectile envoyé par un bazooka. Il est entré dans la Rolls près de la colonne centrale, venant de l'arrière. Les deux occupants de devant sont morts sur le coup. Les autres dégâts ont été faits par les balles de calibre 50 d'une mitrailleuse.

— Merci, Art, répondit Braddock.

L'officier lui sourit, et s'en alla en secouant la tête.

— La guerre totale, grogna Braddock.

— Et la plus belle embuscade que j'aie… commenta Foster d'une voix éteinte.

Rickert fouilla dans sa poche, en retira un long objet métallique qu'il jeta sur le bureau de Braddock.

— Il y avait une montagne de ces douilles de 50 dans les rochers de la butte, dit-il.

Braddock saisit la douille et la retourna dans sa grosse patte.

— Ils avaient leur jeep, c'est certain, conclut-il. Est-ce que quelqu'un peut me dire comment ils circulent dans une jeep armée sans que personne ne les voient ? Où obtiennent-ils leurs armes lourdes - le bazooka et le reste ? Comment ont-ils déplacé cet énorme rocher ? Comment ont-ils…

Le lieutenant Rickert soupira et prit un petit carnet de sa poche.

— Je tiens peut-être quelques réponses, dit-il. Je viens de passer trois heures à relire tous les rapports. Alors… écoutez. De l'instruction de Bel-Air : la jeep a été vue, la dernière fois, allant au nord sur Skylane Drive. Mais deux témoins qui se trouvaient au prochain croisement n'ont rien vu. A part les véhicules des pompiers et de la police, le seul véhicule à avoir traversé ce croisement, à cette période, fut un semi-remorque diesel gigantesque. Le témoin n'y prêta aucun intérêt et ne put se souvenir de sa couleur ni des inscriptions sur ses flancs.

Le lieutenant regarda Lyons.

— Ensuite, du rapport de Carl : et j'ai été obligé de suivre un semi-remorque dans le trèfle de l'embranchement du freeway.

Rickert eut un sourire amer.

— Tu n'as pas dit si c'était un diesel, Carl.

Lyons acquiesça silencieusement en observant le lieutenant.

— Bon, on avance. Bien - d'après la déposition du comptable de Giordano, le seul survivant de l'embuscade : Mr Giordano pensait que nous avions été suivis et nous nous sommes même arrêtés pour attendre les poursuivants, mais le seul véhicule qui passa fut un grand camion remorque. Je crois qu'il était bleu et blanc.

Rickert jeta un coup d'œil sur le capitaine.

— Ça pourrait être une coïncidence. En revanche; ça pourrait faire partie de la réponse.

Une lumière brilla dans les yeux de Braddock.

— Il est malin, le salaud, murmura-t-il.

— Ça fait trop de coïncidences, non ? demanda Foster.

— Il n'y a pas de coïncidences, cracha Braddock. Pas quand Bolan met la main à la pâte.

Il passa derrière son bureau, fouilla dans des papiers, en saisit un et le parcourut rapidement.

— Voilà ! dit-il. C'est la transcription de la déposition de Gerald Young, le comptable de Giordano. On lui a demandé pourquoi Giordano pensait avoir été suivi. Il a dit : je le pensais moi-même. Il y avait toujours les deux mêmes voitures qui apparaissaient derrière nous. Une était une Ford bleue, quatre portes, un modèle récent et l'autre, un break plus ancien, assez grand. Sans doute une Buick ou une Mercury.

Les yeux de Braddock regardèrent fixement Carl Lyons.

— Ça vous rappelle quelque chose, sergent ?

Les yeux exorbités du jeune officier étaient révélateurs :

— La Ford bleue nous a pris en chasse à Lani Way, grogna-t-il. Le break nous a rejoints sur l'artère, juste derrière moi. Nous sommes montés sur la rampe dans cet ordre; la Continental, la Rolls, la Ford, moi, le break. Tout s'est brouillé sur le freeway, moi, je me concentrais sur la Rolls.

— Ils t'avaient vu dès le début, hurla Rickert. Ils t'ont coincé et t'ont dévié en toute beauté !

— Et comment dois-je surveiller Giordano en même temps que toutes les autres voitures sur le freeway ? Je n'ai jamais pensé à une autre voiture - et certainement pas à un semi-remorque. Qui l'aurait fait ?

— Carl a raison, marmonna Braddock. Mais une jeep avec une 50 montée derrière aurait attiré l'attention de n'importe qui. Ah ! Le salaud. C'est comme ça qu'il fait. Il se sert d'un cheval de Troie. Il pourrait y cacher une petite armée.

— Moi, je ne serais pas surpris s'il y cachait un tank ! ajouta Foster.

Braddock ignora cette remarque.

— Carl, réfléchissez bien, dit-il. Quel véhicule vous a dévié ? La Ford ou le break ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit immédiatement Lyons. J'essayais de … j'étais tellement en colère que… je… Attendez ! Je me demandais pourquoi il allait si lentement. Et… Bien sûr ! Une voiture de sport, une voiture de sport rouge !

— Quelle marque ?

— Merde. ! Je ne sais plus. Des plaques d'un autre État. Je me souviens à présent, je me disais que si on ne pouvait pas avancer avec une machine pareille il valait mieux ne pas prendre le freeway. Et puis j'ai commencé à en faire le tour, et c'était foutu !

— Le minutage a dû être fantastique, observa Foster. Et ça ne pouvait pas être spontané : Il fallait qu'ils aient des radios.

— Merde. ! dit doucement Braddock.

— Les événements prennent une nouvelle tournure, ajouta Rickert.

— Pourquoi pas ? marmonna Braddock. Pourquoi ne se servirait-il pas de radios ? C'est aussi militaire qu'un fusil. Et puis on peut les acheter n'importe où aujourd'hui.

Il s'arrêta, puis ajouta pensivement :

— Il faut revoir notre stratégie. Il faut voir s'il n'y a pas un moyen d'écouter leurs émissions. Andy, tu seras responsable de ce domaine. Les renseignements électroniques sont plutôt calés, alors il faudra que tu déniches un expert. Essaye le FCC - et puis l'armée, la marine, la CIA s'il le faut, mais faisons quelque chose à ce niveau.

— Nous nous battons avec une machine bien rodée. Ces types vont nous faire prendre pour des imbéciles si…

Il ne termina pas sa phrase et regarda Rickert d'un œil inquiet.

— Très bien, Chuck, on dirait que c'est toi qui as su deviner son plan. Trouvons tout ce que nous pouvons sur les véhicules dont il se

sert. Transmets les informations aux unités mobiles dès que tu le pourras. Mets autant de personnes que tu peux sur ce semi-remorque. Un truc pareil doit être difficile à cacher si ça ne circule pas ou si c'est pas garé dans un hangar. Suis toutes les pistes, tout ce qui n'est pas normal ou habituel contenant ce genre d'engin. Carl, occupe-toi de leur armement. On ne trouve pas de bazookas et de mitrailleuses lourdes à la quincaillerie. Fais des recherches sur les achats récents de matériel électronique. Je veux qu'on travaille vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je veux que tous…

— Il est presque minuit, Tim, dit Foster au capitaine. Y a pas mal de gens qui sont sur le pied de guerre depuis plus de quatorze heures.

— Vous aurez plus d'hommes, assura le capitaine. Je veux qu'on agisse maintenant. Je veux…

Il fut interrompu de nouveau par l'officier en uniforme qui franchit la porte à toute vitesse.

— Ils y sont de nouveau, souffla-t-il. Ils viennent d'attaquer *Tri-Coast Records* à Burbank !

— Une boîte d'enregistrement de disques ? fit Braddock, époustouflé. Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il s'agit de Bolan ? Je ne vois pas…

— Je n'en sais rien, fit l'officier. C'est dans leur dépôt de distribution sur Studio Way. Ils disent qu'il y a des types qui courent dans tous les sens en jetant des grenades incendiaires et tirant des rafales de mitraillettes. A mon avis, on dirait *Hardcase* !

Braddock franchissait déjà la porte, les autres policiers le suivant jusqu'à la salle de contrôle de *Hardcase*. Braddock se retourna sur eux :

— Filez ! Je vous renseignerai par radio !

Les sous-officiers partirent rapidement dans le couloir, et se dirigèrent vers le garage. Il appuya sur un bouton de la console et beugla :

— Écoutez ! Alerte *Hardcase* à toutes unités disponibles ! Code 7-10 et en vitesse ! Burbank, Studio City, Santa Monica, Glendale, convergez sur Alpha, Alpha 4 et attendez les instructions.

Il n'attendit pas qu'on ait répondu à son appel, mais toucha un autre interrupteur, prit un petit micro et commença à donner des

instructions aux forces spéciales de *Hardcase*.

Le sergent Carl Lyons, qui courait dans le tunnel menant aux garages aux côtés du lieutenant Foster, lui dit :

— Trois attaques en une seule journée ! C'est pas vrai !

Foster commençait à s'essouffler.

— C'est à se demander pourquoi on n'a pas gagné la guerre au Viêt-Nam, non ? siffla-t-il. Et je commence à croire qu'on perd celle-ci aussi.

— On l'aura, cracha Lyons. Je veux le voir, face à face, c'est tout !

— Personnellement, je crois qu'on devrait appeler l'artillerie et l'aviation. C'est pas un boulot de flics. Ce con a peut-être un tank Sherman avec lui. Il a même peut-être un B-52 !

Lyons se mit à rire et le distança. Ils étaient arrivés dans le garage. Il sprinta jusqu'à sa voiture. Son compagnon s'y trouvait déjà, assis au volant. Lyons espérait qu'on prendrait Bolan dans le filet ce coup-ci. Il voulait le rencontrer. Il voulait le remercier d'avoir ridiculisé le jeune sergent à l'avenir le plus prometteur de la préfecture. Il voulait lui prouver sa gratitude avec une balle dans chaque narine.

CHAPITRE VIII

— Allez ! Rompez ! hurla Bolan dans son émetteur.

Le dépôt brûlait furieusement, de gros champignons de flammes s'élevaient très haut, éclairant à des centaines de mètres. Une chaleur incroyable enveloppait le long bâtiment et en interdisait l'accès.

— Ouais, ouais ! chanta Fontanelli. Ecoute-moi ça cramer ! y font les disques en quoi, aujourd'hui ?

Bolan sautait déjà dans sa voiture, garée le long de la clôture dans le parking de derrière. Il fixa l'émetteur avec un clip au-dessus du tableau de bord et démarra en direction du bureau du dépôt. Là, il prit Boom-Boom Hoffower qui avait surveillé une bande d'employés évacués avant l'attaque. Hoffower ouvrit la portière et se glissa tranquillement sur le siège près de Bolan.

— Dire que j'ai oublié d'apporter des merguez, gémit-il.

Bolan enclencha la première et lança la petite voiture sur le macadam. Ils franchirent la grille à toute allure et dérapèrent dans la rue, puis se redressèrent pour accélérer vers les collines lointaines. Ils étaient libres et hors de danger. Bolan était tendu au volant et poussa un doigt contre l'émetteur :

— Chopper ? T'es parti ?

Il n'y eut aucune réponse. Bolan maintenait son pied sur l'accélérateur. Hoffower se crispa nerveusement puis allongea le bras pour prendre la radio. Au moment où sa main touchait le bouton, la voix de Fontanelli se fit entendre en un chuchotement inquiet :

— Sergent ! Y a des flics partout !

Bolan marmonna quelque chose entre ses dents. Sa main et son pied bougèrent de concert, l'une vers la radio, l'autre sur le frein. La Corvette ralentit et il aboya dans l'émetteur :

— Situation, Chopper !

La voix excitée de Fontanelli revint immédiatement.

— Le réservoir de ma voiture a explosé ! La bagnole brûle ! J'suis blessé ! Des flics partout ! La grille est bloquée ! Moi aussi !

La Corvette glissait déjà dans un demi-tour, Bolan tournant le volant d'une main, tenant la radio de l'autre.

— Va près de la clôture nord-ouest et planque-toi, j'arrive !

— Dépêche-toi !

— Ferme-la ! Sois calme et attends moi ! On te sortira de là, Chopper !

*

**

Carl Lyons voyait grimper les flammes au-dessus de la vallée. Le hurlement des sirènes et le ronflement rauque des voitures de pompiers trouaient la nuit, ajoutant leur curieuse et triste cacophonie à l'irréalité de la scène. Son chauffeur appuyait sur l'accélérateur et lançait la voiture dans la courbe qui menait au dépôt lorsque la voix de Braddock se fit entendre à la radio.

— Unités *Hardcase* 1, 3, 5 et 7, attention ! Alerte *Hardcase* ! Zone immédiate ! Repartez et restez à l'écoute !

— Nom de Dieu ! Ils attaquent à Hollywood en même temps, commenta l'officier Evers en regardant Lyons.

Son pied se leva un peu de l'accélérateur.

— Laisse tomber ! Nous sommes ici maintenant ! cracha Lyons.

Ils se faufilaient entre les voitures de police garées devant eux. Des policiers en uniforme et casque blanc, portant des carabines, avançaient prudemment à l'intérieur de l'enceinte. Un capitaine de pompiers faisait des gestes vigoureux vers le véhicule de Lyons pour que celui-ci dégage le chemin. Des pompiers tiraient fréquemment des tuyaux et d'autres matériels d'extinction.

La voix de Braddock éclata dans la radio.

— … Filez à travers tous les croisements de la zone 2 entre King 5 et King 9. Cernez et appréhendez. Unité 3, répondez !

Evers regarda tristement Lyons.

— Tu vas répondre ? demanda-t-il, la gorge serrée.

Le sergent quittait déjà la voiture. Il se repencha dans la portière.

— Réponds si tu en as envie. Dis-lui que nous sommes déjà ici et que j'ai quitté la voiture.

— Je ferais mieux de répondre, répondit Evers, tendant une main vers le micro. Mais Lyons était déjà loin, fonçant dans la débâcle.

*

**

George Zitka courait dans une allée sombre, un sac en toile suspendu à son épaule. Deadeye Washington était sur ses talons, ses longues jambes foulant régulièrement le sol, une arme automatique en travers de la poitrine, un autre sac dans sa grande main. Ils filèrent à travers un parking désert, passèrent derrière un restaurant mexicain et sautèrent à travers Vine Street. Une Ford quatre portes tourna lentement à l'angle de la rue. Ils coururent à côté un moment, passant les armes et les sacs à travers les fenêtres baissées; puis les portières s'ouvrirent, Zitka et Washington se jetèrent dans la voiture qui prenait déjà de la vitesse.

Au volant, Gunsmoke Harrington leur demanda anxieusement :

— Comment ça s'est passé ?

Washington gloussa et lui répondit :

— Il a fait dans son froc, tellement il avait la trouille, le gros Varone. Il a insisté pour qu'on prenne le fric. Il a insisté ! On n'a fait que lui rendre service.

Zitka haletait encore après l'effort.

— On l'a surpris en train de s'envoyer une petite blonde.

— Ouais ?

Harrington tourna la tête et fixa longuement Zitka avant de rebraquer à regret son regard sur la route. Il vira dans une petite rue secondaire et rétrograda en seconde pour accélérer où il vira pour accéder au freeway Hollywood.

— Je rate toujours les trucs marrants, grommela-t-il.

— Oh ! Merde ! C'est lui qui s'amusait, pas nous, répondit Washington. Et puis elle avait presque l'air content de nous voir arriver. Il la forçait probablement pour lui faire enregistrer un disque. J'ai entendu que ces types faisaient ça.

Une voiture de la police, le feu clignotant en folie, les frôla, roulant en sens inverse.

— Je me demande où il va ? fit Harrington avec un large sourire.

— Je parie qu'il se rend dans ce studio d'enregistrement, dit Zitka.

Il jeta un regard amusé sur Washington.

— Tu sais, fit-il. Cet endroit où on a entendu tout ce fracas.

Deadeye Washington n'était que sourires.

— Moi, j'ai eu l'impression que quelqu'un bousillait tout un équipement électronique très coûteux. Je me demande qui ferait une chose pareille ?

La Ford se trouvait sur la rampe et tentait de trouver une ouverture dans la file de voitures. Harrington se raidit un instant, les yeux braqués sur une voiture qui venait de les dépasser.

— C'était Bloodbrother, annonça-t-il. On dirait que notre minutage était parfait.

Harrington trouva un espace et se lança dans la rangée des véhicules.

— Je me demande comment s'en sort le sergent avec son attaque.

— T'en fais pas pour celui-là, dit doucement Washington. Il sait où ça se trouve, vieux, il sait ce que c'est, et comment c'est. Ne t'inquiète pas une seconde pour cette bonne âme.

*

**

La sueur coulait le long des bras de Carl Lyons et s'égouttait au bout de ses doigts. Il n'aurait pu dire, quelques instants auparavant, si c'était la chaleur ou un instinct de flic qui l'avait poussé vers ce coin retiré du terrain, mais une explosion au coin de la clôture lui dit que le destin l'avait mis là, quelle que puisse être sa forme de persuasion. Il sentit plus qu'il ne vit un mouvement dans les hautes herbes près de la grille. Son arme fut dans sa main avant même qu'il ne s'en rende compte, et il se trouva les yeux dans les yeux avec une créature simiesque souriant étrangement en braquant sur lui une mitraillette. L'homme était vêtu d'un treillis de combat et d'un béret noir avec une croix et avait un petit émetteur sur l'épaule. Il se tenait sur un genou et tenait Lyons en joue avec l'arme automatique qui semblait être en parfait état de marche.

— Laissez tomber cette arme, ordonna instinctivement Lyons.

— Non, dit l'autre avec son sourire.

Le bruit et la bagarre distants d'une centaine de mètres semblaient faire partie d'un autre monde et la lumière dansante du feu prêtait une qualité dantesque à la scène qui se déroulait.

— Ce n'est plus une partie de plaisir, Bolan, dit Lyons, la voix un peu tremblante d'excitation. Je suis un officier de police et je vous

arrête au nom de la loi. Je vous ordonne de laisser tomber cette arme.

— Je ne suis pas Bolan. Allez-y, tirez. Je vous garantis que vous arriverez en enfer une dizaine de mètres avant moi.

Le sang de Lyons se glaça lorsqu'une troisième voix vint s'ajouter à la conversation. Elle était froide, délibérée et disait :

— Debout, Chopper, et marche.

Un homme élancé se tenait près de la grille de la clôture. Soudain Lyons comprit la nature de l'explosion qui avait attiré son attention. Ils avaient fait sauter la clôture, un pilier était à moitié caché dans un nuage de fumée, grotesquement tordu avec le grillage qui pendait. Une autre partie du grillage était repliée sur elle-même.

L'homme à la voix froide tenait un 45 à bout de bras et le pointait vers le singe souriant.

— J'ai pas l'habitude de me barrer, sergent, cracha le singe.

— Tu marches ou on te porte, Chopper, conseilla la voix.

Lyons eut un instant de confusion mentale. Le grand type prenait son parti.

— Une minute, dit Lyons d'une voix épaisse. Personne ne s'en va.

— Commence à marcher, Chopper, ordonna sévèrement le grand type en ignorant les protestations de Lyons.

Le singe souriait encore mais sans humour. Un son rauque sortit de sa gorge, puis il se leva doucement, les yeux durs braqués sur le policier.

Lyons était abasourdi. Ses oreilles bourdonnaient. Le 38 Special Police pendait devant lui sans qu'il en soit responsable, mais il sentait son doigt qui serrait progressivement la détente. Le singe fit lentement un pas en arrière, puis un autre, plaçant prudemment ses pieds sur le sol inégal. Lyons jeta un coup d'œil sur l'autre homme.

— Vous êtes Bolan, dit-il.

L'homme acquiesça sèchement.

— Je n'ai pas de problème avec vous, dit-il d'une voix légère.

— Depuis quand ? demanda Lyons.

Il ne reconnaissait même pas le son de sa voix.

Bolan se déplaçait lentement vers le singe, se plaçant entre la silhouette qui disparaissait et le policier.

— Depuis toujours, dit-il sobrement. Vous avez raison et j'ai raison.

Ses yeux se dirigèrent vers le feu.

— Ce sont eux qui ont tort. C'est avec eux que je me bats.

Le singe disparaissait rapidement maintenant. Lyons se demanda vaguement pourquoi il se tenait là sans agir. Le 45 de Bolan descendait doucement, et il le remit dans sa gaine.

— Je m'en vais, dit-il doucement.

Lyons brandit son revolver à bout de bras vers la forme noire.

— Je vous arrête, Bolan, dit-il d'une voix coupante.

— Je m'en vais, répéta Bolan.

Il se retourna et disparut dans la nuit.

Lyons resta là à fixer l'endroit où s'était tenu l'Exécuteur. Il baissa son arme et la mit rageusement dans sa gaine. Un bruit de pas se dégagea du brouhaha et, une seconde plus tard, deux policiers en uniforme se trouvaient près de lui.

— Je pensais bien que cette explosion s'était produite par ici, s'exclama l'un d'eux.

Il se mit à genoux et posa la main sur une partie de la clôture détruite, puis la retira vivement.

— Merde ! C'est encore chaud ! Vous avez vu quelque chose.

— L'explosion devait être à retardement, marmonna Lyons. La saloperie a failli me sauter à la figure.

— Alors, vous n'avez rien vu, hein ?

— Non, dit Lyons qui scrutait le noir au-delà de la clôture.

CHAPITRE IX

Il était presque 3 heures du matin et Zeno Varone savait que sa nuit serait sans sommeil. Il marchait de long en large dans son bureau depuis dix minutes lorsque les policiers qui enquêtaient s'étaient retirés, une boule de fureur lui broyant les tripes, et il savait que cette boule ne partirait que lorsqu'il aurait attaqué les déments qui en étaient la cause. Il s'arrêta pile, les jambes écartées, et frappa de toutes ses forces le dossier d'un fauteuil en cuir.

— Comment me connaissaient-ils ? hurla-t-il. Comment ?

Il tourna sur lui-même et tendit un doigt accusateur vers un homme qui s'était tranquillement perché sur son bureau.

— Renseigne-toi ! tu m'entends ? C'est pour ça qu'on te paye !

Calmement l'autre homme tira sur sa cigarette et souffla la fumée vers le plafond.

— Ne me rappelle pas mes péchés, Varone, dit-il légèrement. Et ne t'énerve pas trop. On le bouclera bientôt.

— Bientôt !

Varone en manquait baver de colère.

— Je te dis que tout de suite n'est pas assez tôt ! Ces enfants de pute sont partis avec vingt mille dollars - ouais, pas comme j'ai dit à tes copains - vingt sacs en liquide qui ne m'appartenaient pas. Sans parler de ce qu'ils ont fait en bas. Je ne sais même pas si mon assureur me le remboursera. Ils diront probablement que c'est un acte de guerre ou quelque chose. Tu t'en rends compte ? Je suis en faillite ! Je suis en faillite jusqu'à ce que je remplace tout ce matériel.

L'autre acquiesça sobrement et se pencha sur le bureau pour éteindre sa cigarette.

— Je me demande, Strecchio, comment ton distributeur prend ses pertes ?

— Il n'a pas vingt sous dans la Tri-Coast. Tout le financement appartient à l'organisation, chaque centime. Pourquoi pleurerait-il ? Les disques étaient à moi, pas à lui.

L'homme grogna et alla jusqu'à la fenêtre, les mains dans les poches. Il regarda dans la rue.

— Tu as oublié le plus important, dit-il.

— Qu'est-ce que j'ai oublié ?

— Eh bien ! on avait réussi à te faire rester dans l'ombre. Tu n'es pas sur nos livres. Tu n'es pas sur la liste de l'avocat général - mais tu as réussi à te faire mettre sur la liste de Bolan. Alors maintenant, tu es sur les listes de tout le monde et dans leurs dossiers. Bolan t'a exposé, Varone. Tout le monde te connaît.

— Le fumier !

— Ouais. T'avais pas pensé à ça, hein ?

— Écoute ! T'as ton boulot à faire ! tu entends ! On ne te file pas deux mille par mois pour que tu…

— Ferme-la ! ordonna l'homme d'une voix qui indiquait une colère grandissante. Ne me dis jamais, Zeno, ce qu'est mon boulot. Mon boulot est ce que je veux bien. Et ne me dis jamais ce que tu me donnes. Et pour l'amour de Dieu, ne fais pas une crise d'hystérie. Bon, nous savons déjà pas mal de choses sur ce type. Nous savons comment il procède, nous connaissons déjà certaines de ses voitures et bientôt - bientôt - nous allons le prendre. Ne panique pas.

— J'vais appeler la Famille.

— Ce serait la pire erreur ! Pourquoi crois-tu qu'ils t'ont laissé en vie ? Ne vois-tu pas ce qu'ils veulent que tu fasses, Zeno ?

— Ne me le dis pas. Tes flics, ils ont une bonne opinion d'eux-mêmes, hein ? Ils font un bon boulot dans cette ville, hein ?

Varone eut un rire hystérique. Il alla jusqu'au bar, mélangea maladroitement du whisky et de l'eau et en but la moitié. L'autre l'observait avec un visage mécontent. Varone s'essuya les lèvres du revers de la main et lui dit :

— C'est ce que j'ai dit à 'Milio, tu sais ? Et où se trouve le pauvre 'Milio maintenant ? Hein ? J'vais te dire un truc, Gros Bonnet. Tes flics sont des impuissants. Tu le savais ? Ils ne connaissent rien à rien ! Je vais faire venir des types qui ont de la classe ! Je ne vais pas laisser ce type danser autour de moi, tuant et volant, me filant un coup de pied au cul, terrorisant mes nanas, et démolissant ma baraque. Je ne vais pas faire ça ! Et t'es le roi des cons si tu le crois.

— Tu vas commettre la même erreur paniquée que 'Milio, lui répondit le visiteur. Tu vas te battre avec le mec sur son terrain.

— Non, non. Pas sur le sien, sur le mien, Charlie. Nous allons nous battre à armes égales. Seulement, moi, j'ai plus d'expérience.

Et beaucoup plus de Classe.

— La classe remonte toujours à la surface, non ? Tu sais, Zeno, en ce moment, tu réagis et tu ressembles à ce que tu as toujours été. Un petit truand merdique.

— Sors d'ici ! espèce de salaud ! cracha Varone.

Sa main se serra sur le verre, les jointures de ses doigts blanchissant avec la tension.

— Tu es sûr de le vouloir ?

— J'en suis sûr.

— Eh ! bien, tant mieux. Volontiers, lui répondit l'autre aimablement.

Et Charlie Rickert, flic à plein temps, mafioso à mi-temps, alla doucement jusqu'à la porte et sortit.

*

**

— Oh ! dis donc ! s'exclama Andromede, j'suis bon pour le dodo.

Il se laissa choir par terre devant le canapé, et mit son visage dans le creux de son bras.

— Il s'enrichit en un jour et il fait la gueule, observa Fontanelli en faisant un clin d'œil à Blancanales.

— Mes nerfs n'en peuvent plus, marmonna Andromede d'une voix étouffée.

Blancanales appliquait un onguent anti-brûlure à l'épaule de Fontanelli.

— Y a pas beaucoup de types qui ont du poil sur les épaules, marmonna-t-il. C'est pas une mauvaise brûlure, Chopper. C'aurait pu être pire.

Fontanelli se contenta de grogner.

— Merde ! il est 3 heures, annonça Andromede. Si on allait au lit ?

— On va les attaquer, les attaquer, les attaquer, et continuer à les attaquer, fit Fontanelli en imitant assez bien la voix de Bolan. Jusqu'à ce que Flower Child pleure pour son lit.

— Va te faire foutre, vieux, répondit calmement Andromede.

Bolan arriva de la cuisine, portant un sandwich et du café.

— Comment va l'épaule, Politicien ? demanda-t-il.

— Plus de mal que de dégâts, rassura Blancanales.

— Mais pas assez pour lui donner un peu d'esprit, ajouta Andromede.

Il se mit à genoux, puis s'assit sur ses pieds, regardant Bolan d'un œil interrogateur. Bolan plaçait un plateau devant un fauteuil sur une petite table qu'il tira près de lui. Il goûta le café.

— On a eu de la veine, dit-il simplement.

Fontanelli fit bouger son épaule massive et regarda Bolan d'un œil voilé.

— Le sergent m'a mis en joue, ce soir, dit-il tranquillement.

Deadeye Washington, assis dans un gros fauteuil à l'autre bout de la pièce, rigola et lui dit :

— Si tu peux encore en parler, c'est que tu as vraiment eu de la veine.

— Ouais.

Fontanelli regardait toujours Bolan.

— Je crois aussi que tout le monde devrait le savoir, il m'a tiré d'un très mauvais pas aussi. Il était parti, et il est revenu pour me tirer de là. Je ne l'oublierai jamais, sergent.

Bolan avala une bouchée de sandwich et opina.

— J'aimerais croire que tu ferais la même chose pour moi, Chopper.

Un sourire lent envahit le visage sombre de Fontanelli.

— J'suis désolé d'avoir fait le con. Ça n'arrivera plus.

Bolan lui fit un clin d'œil puis se tourna vers Gadgets Schwarz.

— T'as pu trafiquer le bureau de Varone comme tu voulais ? lui demanda-t-il.

Schwarz regarda fixement Bolan.

— Bien sûr. L'endroit était idéal. J'ai jamais vu un endroit autant décoré. Il est bien truqué. J'ai une bande enregistreuse de douze heures avec un démarreur automatique dès qu'il y a le bruit d'une voix, qui se trouve sur le toit de l'immeuble à côté. Bloodbrother m'aidait, il sait où ça se trouve. On peut y monter deux fois par jour pour changer les bandes, et ça nous fournira une surveillance de vingt-quatre heures.

— Parfait.

Bolan avala la dernière bouchée de son sandwich et but son café. Il regarda sa montre.

— J'aimerais avoir cette première bande avant 10 heures demain matin. Emmène Bloodbrother pour te couvrir. Au fait, puisque Giordano ne fait plus partie de la fête, tu pourrais peut-être trouver un moyen de retirer tes bidules de chez lui avant que quelqu'un ne les découvre. Aucune raison de prévenir les gens de ce qu'on fait.

— C'est déjà fait.

Bolan leva les sourcils.

— Oui, continua Schwarz, ce matériel est trop difficile à obtenir. Je ne laisse rien dans un endroit désaffecté.

— Mes nerfs ! fit Andromede. J'ferais ton boulot pour rien au monde.

— Moi, j'aime ça, dit Schwartz avec un sourire.

Bolan fixait Fontanelli.

— Ce flic, murmura-t-il.

— Quel flic ? demanda Schwarz.

— Je pensais tout haut, dit Bolan. Chopper et moi avons rencontré un flic en civil ce soir à la *Tri-Coast*.

— Ouais, on le sait, dit Andromede.

— Il était dangereux - très dangereux, j'en ai peur. Est-ce que l'un de vous aurait… heu… remarqué les flics qu'on a coincés sur l'autoroute cet après-midi ?

Les hommes se regardèrent. Personne ne répondit.

— Moi, si, fit Bolan après un moment. Ils se trouvaient à côté de moi pendant un moment. Et je les ai vus pendant près d'une minute dans le rétro.

Il y eut un autre petit silence. Bolan semblait se perdre dans ses pensées. Finalement Zitka lui demanda :

— Alors ?

— Alors, le flic qui nous a surpris, Chopper et moi ce soir, se trouvait dans la voiture sur le freeway cet après-midi.

— Qu'est-ce que ça prouve ? fit Zitka.

— Eh bien ! réfléchis. Les flics sont comme des troupes. Je veux dire qu'un type de la 1ère compagnie ne va pas se trouver au sein de la 3ème dans un coup de main. Je veux dire, un flic qui fait le piquet à 3 heures de l'après-midi chez Giordano a peu de chances de se trouver à Burbank près de minuit du même jour pour faire une enquête de routine. Ils ne travaillent pas comme ça.

— A moins que ce type ne fasse partie d'une équipe spéciale, murmura pensivement Zitka.

— Exactement. Et la police a été très rapide. Trop rapide. Il y en avait partout en moins de deux.

— Comme s'ils avaient attendu pour se précipiter quelque part, hein ? observa Blancanales.

Bolan lui fit un petit sourire.

— Oui. Et ce flic m'a appelé par mon nom.

— Et après ? Moi aussi, il m'a appelé Bolan, remarqua Fontanelli.

— C'est bien pire; répondit Bolan. Il ne m'a pas reconnu personnellement. Mais il m'attendait.

— T'es une vedette, répliqua Harrington en se marrant.

— C'est plus que ça, Guns, fit Bolan. On dirait que la police a réuni une équipe spéciale. Une unité affectée à nous.

— Qu'ils aillent se faire foutre, grinça Fontanelli. Ils ne m'impressionnent pas encore.

— C'est pas si simple, Chopper, fit pensivement Bolan. Il faut connaître l'opposition. Si ces gens se chargent de nous descendre, il faudrait qu'on se charge, nous, de les en empêcher. J'aime pas ça. Vous savez tous ce qu'on réussit à faire avec une bonne organisation. Nous avons réussi jusqu'à présent parce que nous avons joué serré. Si les flics se mettent à faire de même, je pense qu'il faudrait trouver quelque chose pour les endiguer.

— Le sergent a raison, dit Andromede. Il nous faut des renseignements. Qui s'occupe des renseignements ?

Son regard tomba sur Gadgets Schwarz. Schwarz sourit et haussa les épaules. Il y eut un silence momentané, puis Loudelk annonça :

— J'ai déjà tout essayé. Pourquoi ne pas tenter d'infiltrer les flics ?

Bolan eut un sourire crispé.

— Il faudrait examiner cette idée de près. Ca pourrait bien être une mission suicide.

— Un peu comme si on envoyait Deadeye à Montgomery chez le Ku-Klux-Klan, grogna Zitka.

Deadeye gloussa et roula les yeux.

— Gadgets et moi, on pourrait trouver un moyen, fit Loudelk têtu.

Ses yeux étaient braqués sur Bolan mais il parla à Schwarz :

— Si je faisais entrer, est-ce que tu pourrais faire quelque chose ?

Andromede claqua les doigts et chantonna :

— Un gros coup de trique sur la tête des flics, un micro ou deux chez les hommes en bleu !

— Ta gueule ! grogna Fontanelli.

Bolan rendit son regard à Loudelk en réfléchissant.

— Qu'en penses-tu, Gadgets ? fit-il d'une voix presque inaudible.

Schwarz réfléchissait.

— Y a plusieurs façons, répondit-il doucement. On pourrait trouver leur fréquence d'ondes et les capter, ce qui serait plus prudent et plus facile…, mais…

— Mais ? fit Bolan.

— On a besoin d'écouter leurs émissions, mais pour cela il faudrait des renseignements intérieurs pour connaître leurs fréquences.

— Considère ça comme ton objectif, dit Bolan. Nous voulons leurs fréquences radio. Ça devrait pas être trop difficile. N'importe quel amateur pourrait probablement nous les indiquer. Mais ils ont probablement quelque chose de très spécial pour leur unité d'élite. On aura besoin de ça par-dessus tout. A toi de faire, Gadgets.

— O.K., ça fait partie des renseignements habituels. Mais tu peux être sûr que ces gens ne révèlent pas leurs secrets à la radio. Alors, il faudrait pouvoir écouter leurs conversations téléphoniques, leurs débats officiels, leurs discussions, tout ce qu'ils se disent. Ce qui veut dire qu'il faudrait y entrer ou…

— Ou quoi ?

— Si cette équipe a…, heu… et il faudrait, non ? Un gros bonnet, un type qui dirige. Il faudrait qu'on sache qui il est et où se trouve son bureau.

— Les flics de Los Angeles sont au Palais de Justice, non ? ajouta Harrington.

— Je ne parle pas de l'immeuble, fit Schwarz. Je parle de la salle ou du bureau.

— T'es vraiment sérieux ? demanda Fontanelli. Tu essayerais d'y entrer et de planter des micros chez les flics ?

— Ça ne sera peut-être pas nécessaire, répondit Schwarz. Je pourrais peut-être me servir d'un micro directionnel.

Bolan et Zitka se regardèrent.

— Une fois j'ai pu repiquer des renseignements à un demi-kilomètre, leur dit Schwarz. Bien sûr, c'était en pleine campagne. Il y a trop de bruit dans une ville comme Los Angeles. En général, s'il n'y a pas trop d'interférences, on peut capter le son de tout ce qu'on peut voir.

Bolan soupira.

— Tente le coup, Gadgets. Vas-y avec Bloodbrother dès que tu te sens prêt à repérer les lieux. Mais ne fais rien avant que je puisse revoir avec toi ton projet. Nous allons donner priorité absolue à cette action, et on ne bougera plus avant que notre appareil de renseignements soit en état de fonctionner. Pendant que vous y serez, prenez la bande chez Varone. Je veux connaître ses réactions sur l'attaque de cette nuit.

Il fit un sourire sinistre à Loudelk.

— Je compte sur ton instinct, Brother, pour être prudent. Si tu ne peux rien faire sans risques, alors je m'en passerai. D'accord ?

Loudelk sourit.

— O.K.

— Il faut que je construise d'abord le micro, fit Schwarz.

— Tu as ce qu'il te faut ?

— Je crois. Sinon, je peux tout trouver dans n'importe quelle boutique qui fait de l'électronique.

Bolan se tourna vers Blancanales.

— On s'est assez servi des voitures, Politicien, dit-il. Débarrasse-t'en et trouves-en d'autres. Sois discret. Largue la Corvette aussi - trouve-moi quelque chose, n'importe quoi avec de l'accélération. Une Porsche, peut-être, hein ?

— Pas le Cheval, quand même ? fit Blancanales, le visage sombre.

— Non, mais change la couleur et les inscriptions. Pour les plaques…

— Pas de problème. Les fournisseurs avaient une peur bleue que tu me fasses faire un nouveau Cheval.

Bolan se mit à rire.

— Il faudra peut-être complètement abandonner l'idée d'un Cheval après une nouvelle attaque. C'est impossible qu'ils ne pigent pas au bout d'un moment, et le Cheval deviendrait un poids mort très nuisible. Trouve-moi quelque chose de nouveau.

Le visage de Blancanales se rembrunit davantage.

— Mes cauchemars empirent de nuit en nuit, grommela-t-il.

Sa réplique provoqua des rires autour de la pièce. Andromede se pencha et lui mit la main sur l'épaule, disant tout haut :

— Oh ! mes nerfs, je ferais ton boulot…

— Je sais, je sais interrompit amèrement Blancanales. Pour rien au monde.

— C'est un devin ! s'écria Andromede.

Lorsque les rires se turent, il ajouta :

— J'suis prêt pour le pieu, moi.

Bolan regardait sa montre.

— Il est presque 4 heures, dit-il. Je n'ai pas grand-chose à vous offrir comme distractions mais si vos lits vous disent… Allons nous coucher. Réveil à 8 heures.

— 4 heures ! gémit Andromede.

— Un de ces jours, je vais te flanquer ta poésie dans le cul ! grommela amicalement Fontanelli.

— M'excite pas, vieux, fit Andromede.

Il envoya un petit coup qui manqua Fontanelli de trente centimètres, traversa la pièce en simulant l'entraînement d'un boxeur et partit dans le couloir.

Bolan soupira et se leva. Il avait des doutes sur son « Équipe de la Mort ». Il se servait d'eux et le savait, cela finissait par le tracasser. Bolan avait un intérêt particulier dans cette guerre avec la Mafia. Ces hommes n'en avaient pas. Quel droit avait-il de les mettre en danger de mort ?

Deadeye Washington s'était levé aussi et marchait à côté de Bolan vers le couloir qui menait aux chambres. Il sembla deviner les pensées de Bolan.

— Ces types sont ici parce qu'il n'y a pas d'autre endroit où ils aimeraient mieux se trouver, dit-il à Bolan.

— T'as peut-être raison, murmura Bolan.

— Bien sûr, j'ai raison. Y a des hommes qui vivent pour mourir parce qu'ils sont déjà morts.

— Tu es déjà mort, toi, Deadeye ? demanda Bolan, regardant avec étonnement le grand Noir.

— Moi ! Ouais, vieux. Je suis né mort. Et je continue à mourir.

CHAPITRE X

— Bon, alors Bolan vient d'ouvrir un nouveau front, dit le capitaine Braddock d'une voix lasse.

Il était visiblement irrité lorsqu'il regarda son jeune sous-officier, Carl Lyons.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il. On lui met la Légion du Mérite autour du cou ?

Lyons eut un sourire gêné.

— J'ai simplement dit que sa présence n'était pas entièrement néfaste, dit le sergent.

Il détourna les yeux et fixa le lieutenant Rickert, ce qui n'était pas plus réconfortant.

— On dirait que Bolan a trouvé un adepte, grinça. le lieutenant. Ecoute petit, ne te méprends pas. Ce mec et son équipe sont la plus grande menace que cette ville ait connue depuis que je suis ici. Ne te fais pas d'illusions.

— Il est une menace pour qui ? fit Lyons têtu. Les seuls gens à qui il a fait du mal sont ceux qui le méritent. J'ai…

— Ça suffit ! aboya Braddock. Je ne veux pas qu'on ait des discussions sur les avantages et les inconvénients de Mack Bolan. C'est de la connerie, de la connerie à l'état pur, et je vous relève de vos fonctions sur *Hardcase* immédiatement, si vous y tenez.

— Je n'y tiens pas, fit rapidement Lyons. Mon seul souci est de voir Bolan en cellule.

Sa colère sembla s'évaporer immédiatement. Il fit un sourire au capitaine et ajouta :

— Je vous parie une soirée en ville que c'est moi qui l'arrête.

Le visage de Braddock s'éclaircit.

— Tenu. Tu veux participer, Charlie ?

Avec un sourire, Rickert secoua la tête.

— Je ne suis qu'un flic, dit-il. Je fais un boulot de flic. Je ne prends pas de paris sur des possibilités. Mais tu vas gagner ce pari Tim. Le petit zélé n'arrivera pas à dix mètres de Bolan. Ça court toute la ville, mes informateurs m'apprennent que Mack Bolan est presque mort.

— Ce qui veut dire, Charlie ? demanda Braddock d'un air soucieux.

Rickert écarta délicatement les bras.

— Simplement que les généraux de la Mafia vont s'en charger, c'est tout.

— Je ne suis pas sûr de comprendre ce que tu dis.

— D'après les rumeurs que j'entends, la Famille ne s'était pas trop inquiétée de Bolan. Ils avaient ouvert un contrat de cent mille sur sa tête puis l'avaient oublié. Tu sais ce que c'est qu'un contrat ouvert ? N'importe qui peut ramasser le fric, il suffit d'avoir le scalp de Bolan. Eh bien ! à présent la famille commence à s'inquiéter. Les tueurs à gages ont fait un bide. Ils ne savent même pas comment trouver le type, et, en attendant, il bousille systématiquement les nouveaux locaux. Alors, ils vont entrer dans l'action. Ça veut probablement dire une guerre à outrance.

— Pourquoi me le dire d'une manière si détournée ? cracha Braddock. Enfin, merde ! Rickert, tu sais ce que tu dis ? Une guerre de gangs ! Où as-tu pris tes informations ?

Rickert souriait, indifférent à l'hostilité dans la voix de Braddock.

— Tout ça est dans mon rapport, Tim. Je le vois, là, sur ton bureau.

Le regard coléreux du capitaine se baissa jusqu'au bureau.

— D'accord, j'suis en retard dans mes lectures, grogna-t-il.

— C'est ce que je pensais, observa Rickert en souriant. Je vais oublier une vieille habitude. Je vais te faire un pari sur les résultats de cette affaire. Si Mack Bolan ne se trouve pas dans un des tiroirs de la morgue d'ici soixante-douze heures, c'est moi qui vous paye tous les deux une soirée en ville.

— Je n'aime pas faire des paris sur la mort, dit doucement Braddock.

Lyons bougea un peu les pieds.

— Moi non plus. Bien, il est midi passé et je crois être dans les rues à 6 heures. J'vais aller me reposer chez moi, si je peux.

Braddock acquiesça sans y prêter aucune attention. Ses pensées étaient ailleurs, occupées par ce que Rickert venait de lui dire. Rickert jouait avec un presse-papiers.

— Ce gosse sera un bon flic si jamais il devient adulte, dit-il.

Braddock laissa passer ce commentaire.

— On est dans la merde, Charlie, déclara-t-il.

— Je sais.

— On n'est pas plus près de Bolan aujourd'hui qu'hier à la même heure.

— Je le sais aussi.

Braddock se gratta le front et pencha sa chaise en arrière.

— Une guerre de gangs, hein ?

— Pire. Un petit Viêt-Nam.

— Il faut arrêter ça. Avant que ça ne démarre. Aujourd'hui. Tout de suite.

— Ouais, mais comment ? fit Rickert en souriant.

— Allons voir le chef.

— Pour quoi lui dire ?

Braddock soupira longuement.

— Si on ne peut pas atteindre Bolan, il faudra s'occuper de l'autre côté. Les mettre au frais, Charlie.

— Oh ! non, Tim.

La bonne humeur de Rickert le quitta subitement.

— Tu ne penses pas à mettre la Mafia au frais ?

— Bien sûr que si, fit Braddock en avançant sa chaise pour appuyer sur le bouton de son interphone. Voyez si le chef est là, dit-il. Si oui, demandez un rendez-vous urgent. Je dois lui parler d'un développement de *Hardcase*, dès que possible.

Une voix d'homme répondit à sa demande. Rickert allumait une cigarette.

— Ça ne vaut pas le coup, Tim, dit-il d'une voix lourde. On n'a rien pour les boucler, et tu le sais. Leurs avocats les feront sortir avant une heure, avant qu'on ne puisse refermer la porte.

— Alors, on les repiquera une heure plus tard, et on continuera à les ramasser chaque heure jusqu'à ce qu'on ait pris Bolan. Ça les immobilisera et les empêchera de lancer une contre-offensive.

— On donnerait l'avantage à Bolan, dit nerveusement Rickert. On ne connaît même pas tous les mafiosi de la ville. Ceux qu'on ne prendra pas seront bons pour les bouchers de Bolan.

— Merde ! alors. Je n'ai aucune espèce d'affection pour Bolan, mais je n'en ai pas plus pour les types de la Mafia. Evidemment, il en

tuera quelques-uns, mais il le fait déjà. Ça fera toujours un peu moins de sang dans les rues, c'est tout.

— Je pense que ce serait une erreur; fit amèrement Rickert. Avant que tu t'en rendes compte, on mettra le Légion du Mérite autour du cou de Bolan, malgré tes protestations.

— Y a une chose qu'il faudrait que tu saches, Charlie, coupa Braddock : quand ne plus être un simple flic et quand te brancher sur le XXe siècle.

Son regard dépassa Rickert et se posa sur la silhouette mince d'un homme qui venait de passer la porte. L'homme était très bronzé, avait des pommettes saillantes et était vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon de sport.

— Oui ? fit Braddock, remarquant la présence du visiteur

— Vous êtes le capitaine Braddock ? demanda l'homme.

Braddock acquiesça :

— C'est moi.

— On m'a envoyé ici. J'étais à Hollywood hier soir et j'ai vu des types qui sortaient en courant d'un immeuble et j'ai vu les journaux ce matin, alors…

— Dans le couloir, s'il vous plaît. Première porte à gauche.

— Monsieur ?

— Vous voulez faire une déposition sur le vol à la *Tri-Coast*, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur. On m'a dit de monter ici.

— Allez, s'il vous plaît, dans la grande pièce dans le couloir, la première porte sur votre gauche. Ils recueilleront votre déposition. Et merci de vous être présenté.

— Vous êtes sûr ?

L'homme observait le couloir d'un air incertain, à moitié dehors, à moitié dans le bureau de Braddock.

— De quoi ? fit Braddock qui s'impatientait.

— Eh bien ! je suis passé devant cette pièce, ils ont des radios et des trucs. Je voulais seulement déposer…

— C'est là que vous déposerez, monsieur. Vous y entrez et vous dites à l'homme qui se trouve au bureau ce que vous venez faire.

L'homme sourit.

— Bon… D'accord.

— Merci, monsieur, dit le capitaine en s'efforçant à sourire.

L'homme descendit le couloir à pas hésitants. Rickert avait un sourire tendu.

— C'est ça le XXe siècle, hein ? Dire « monsieur » à un Mexicain ?

— Parfaitement, dit Braddock à travers ses lèvres serrées. Un citoyen est un citoyen, et chacun mérite un « monsieur » dans cet immeuble - à moins qu'il ne soit inculpé. Et ce n'était pas un Mexicain. Je dirais Cherokee ou Navajo. On ne peut pas être plus « citoyen » que cela.

— Un Indien ? fit Rickert se dressant doucement sur sa chaise.

Les deux hommes se regardèrent, tendus. Braddock se leva à moitié de sa chaise, puis se rassit avec un sourire gêné.

— Vraiment ! Charlie, tu m'as glacé le sang, là, dit-il.

Rickert eut un petit rire.

— Ça montre à quel point on peut devenir subjectif quand on travaille vingt-quatre heures sur vingt-quatre sur une affaire, répondit-il.

Il se pencha en avant pour éteindre sa cigarette.

— Après tout, que ferait l'Indien de Bolan à la centrale de *Hardcase* ?

— Va le lui demander ? suggéra Braddock en souriant.

— Va lui demander toi-même, c'est toi le directeur, répliqua Rickert qui se réjouissait de la tournure qu'avait prise la conversation.

Il avait trop réagi lorsque Braddock avait décidé de ramasser les mafiosi, et s'en rendait compte. Il avait eu besoin de cette diversion. Dieu merci qu'il y avait des crétins maladroits, des « citoyens » qui étaient déterminés à faire leur devoir civique. L'Indien de « Bolan » venait de lui sauver la mise. Pour le moment, en tout cas.

Dans le couloir, un peu plus loin, un homme bronzé aux pommettes saillantes faisait son devoir civique, donnant un témoignage par écrit de ce qu'il avait vu la veille. Dans sa tête, il faisait un autre témoignage, sur la disposition de la pièce de contrôle du capitaine Braddock. L'Indien de Bolan avait pas mal à faire au P.C. de *Hardcase*.

CHAPITRE XI

— Un micro directionnel est impensable, annonça tristement Schwarz. L'immeuble est complètement fermé.

— En revanche la sécurité intérieure est inexistante, dit Loudelk à Bolan.

Il lança un petit carnet sur les genoux du sergent

— Ils appellent ça Opération *Hardcase*. Les noms des sous-officiers et leurs responsabilités sont là-dedans. J'l'ai piqué sur une feuille de service au tableau dans la salle de contrôle.

Il prit une carte de sa poche et l'agita doucement devant les yeux de Bolan.

— Et devine ce que c'est, ça ? Les numéros de téléphone, les fréquences de radio devant, les mots de code derrière.

Il sortit un papier plié de sa chemise et le déposa avec le reste du butin sur les genoux de Bolan.

— Et ça, c'est une carte de la région, délimitant les diverses zones de responsabilités.

Bolan montrait un large sourire.

— Bloodbrother, tu es un as ! s'écria-t-il.

— C'était facile. J'suis entré et j'ai pris ce qui m'intéressait. Ce Braddock, le flic qui dirige, il ressemble plus à un juge qu'à un flic. Mais il est dur et les autres le respectent. Ils l'appellent Big Tim. Derrière son dos, du moins. Son bureau est adjacent à la salle de contrôle. Le plan de l'étage est dans le carnet. Ils ont monté une opération, militaire, sergent. A mon avis, ils ont drôlement envie de nous avoir.

Bolan opina avec son grand sourire. Ses yeux parcouraient la liste des fréquences de radio sur la carte.

— Tu peux couvrir toutes ces fréquences, Gadgets ? demanda-t-il.

— Oui, mais j'aurai besoin d'un matériel supplémentaire. Et d'un peu de fric; Environ… deux mille dollars au moins. Si tu tiens à couvrir toutes ces fréquences en même temps.

— Le prix est sans importance, dit Bolan. Quel meilleur usage pour les billets de la Mafia ? Demande ce qu'il te faut au Politicien.

Tu as besoin qu'on t'aide ?

Schwarz secoua la tête avec fermeté.

— J'fais mieux mes courses tout seul, dit-il.

— D'accord, mais sois prudent. N'éveille pas la curiosité des gens. Brother, tu le couvriras d'un autre véhicule. A partir de maintenant, plus personne ne quittera la base sans une couverture.

— On bouffe d'abord ? suggéra Loudelk, les yeux sur Schwarz.

L'électronicien fit un signe affirmatif et ils partirent vers la cuisine.

Schwarz s'arrêta à la porte et se retourna vers Bolan.

— T'as trouvé quelque chose d'intéressant sur la bande que je t'ai envoyée ? demanda-t-il.

— Plein, dit Bolan. Chopper et Gunsmoke vérifient en ce moment certaines informations.

Il se leva et alla jusqu'à Schwarz près de la porte.

— Et je me suis gardé un petit morceau qui fera son effet. Je ne savais pas encore comment m'en servir mais à présent… eh bien ! Je crois que les renseignements Loudelk vont me donner les moyens. Écoute, Gadgets, installe ces radios aussi vite que possible. Ça va être une arme redoutable.

Il commença à s'éloigner, mais se retourna subitement en ajoutant :

— Et puis, je me fous du prix, installe une radio mobile. On pourra peut-être se servir du Cheval comme Q.G. mobile. Tu vois ce que je veux dire ?

Schwarz souriait avec enthousiasme.

— Je vois exactement à quoi tu penses. Mais j'sais pas si j'peux tout installer en une journée.

Bolan lui claqua les fesses.

— Mais si ! Un génie comme toi peut tout faire.

Schwarz sourit et partit dans la cuisine. Bolan retraversa la grande salle et sortit sur le patio. Deadeye Washington s'y trouvait. Il s'occupait à nettoyer sa carabine avec un torchon propre.

— T'as mangé ? fit Bolan.

L'autre acquiesça sobrement.

— Si tu définis un plateau-télévision congelé comme étant de la nourriture, alors oui, j'ai mangé, dit-il. Quand est-ce que tu nous trouves un cuisinier ?

Bolan ignora sa question.

— On a du travail. Tu me couvres. Revolver seulement, vêtements civils. Sois devant dans dix minutes.

Washington soupira et se hissa de son fauteuil.

— Tant mieux ! fit-il en riant doucement. Ça fait douze heures que je n'ai pas eu de sueurs froides, j'devenais paresseux.

*

**

Carl Lyons laissa glisser sa voiture dans le driveway de sa modeste villa de banlieue, s'arrêta et observa le sac de commissions sur le siège près de lui. Il passa en revue la liste des choses que Janie avait demandé de prendre. Il avait fait un détour pour passer chez le coiffeur et là il avait regardé une retransmission de football à la télévision; inévitablement la liste était devenue quelque peu confuse. Il fouilla dans le sac, espérant n'avoir rien oublié. Il lui fallait une heure de repos avant le dîner, car ensuite il reprenait son service. Il n'avait aucune envie de passer son temps à faire des allers et retours au super-marché.

Le jeune policier descendit de sa voiture, claqua la portière avec le pied, portant le sac sous le bras, puis se dirigea vers la porte de la cuisine. Il s'arrêta un instant pour ranger un tricycle qui bloquait le chemin.

Sa femme se tenait devant le Frigidaire ouvert, le scrutant avec perplexité. C'était ainsi que Lyons préférait Janie : candide, innocente, ignorant la présence de son mari. Ce n'était pas qu'elle manquât de naturel en sa présence mais, seule, elle avait une certaine personnalité. Elle leva les yeux et le vit la regardant. Ses yeux lumineux s'animèrent d'un grand sourire et elle lui dit :

— Je pensais que tu t'étais perdu ou qu'on t'avait arrêté. Tu es parti depuis une heure et demie.

— Coupe de cheveux, expliqua-t-il en passant la main sur sa nuque.

Il mit le sac sur l'évier.

— J'ai sans doute oublié quelque chose, dit-il.

Janie était encore devant le Frigidaire.

— J'aurais juré que nous avions du tonic, dit-elle.

— Ce n'était pas sur la liste, Janie, déclara Lyons sur la défensive.

Elle lui sourit.

— Va le dire à ton ami dans le salon. Comment vais-je lui préparer un verre sans tonic ? Hein, monsieur le détective ?

— Quel ami ? fit Lyons, méfiant.

— Un monsieur Mac-Quelque chose. Il m'a dit que tu l'attendais. Tu ne l'attendais pas ?

Elle claqua la porte du Frigidaire, observant le visage de son mari.

— Ces vendeurs ! s'exclama-t-elle. Ils feraient n'importe quoi pour se faire ouvrir la porte. Va lui dire qu'on ne prend rien, rien du tout, à moins qu'il nous donne un argentier pour rien comptant et rien chaque semaine ! Dis-le lui ! Moi, je dois faire le diner.

Lyons passait déjà par la porte de la cuisine et se trouvait dans le petit couloir qui menait au salon. Un homme de haute taille, vêtu d'un costume classique bien coupé, se tenait à la fenêtre, tournant le dos à Lyons. Des cheveux blonds bien coiffés brillaient dans les rayons de soleil qui filtraient par la fenêtre. Tommy, le fils de Lyons qui avait quatre ans, se tenait près de l'étranger et lui donnait la main en lui montrant quelque chose dans le jardin.

L'homme se retourna doucement en entendant Lyons, un vague sourire sur les lèvres.

— Nous nous retrouvons, dit-il doucement. Vous avez un bien gentil garçon.

Il caressa les cheveux du garçonnet avec douceur.

— Il m'expliquait les problèmes que vous aviez avec les taupes. C'est incroyable qu'en pleine ère atomique on ne sache pas encore comment se débarrasser des animaux nuisibles !

Lyons entendait battre son cœur. Il regarda son fils qui tiraillait les doigts de l'homme avec confiance, et sa bouche se dessécha.

— Maman te demande dans la cuisine, Tommy, fit-il d'une voix rauque.

Le garçon regarda son père avec humeur, grimaça de mécontentement et quitta la pièce. Le visiteur écarta les mains devant lui, les paumes tournées vers le sol, comme s'il voulait montrer qu'il n'était pas armé.

— Qu'est-ce que vous foutez ici, Bolan ? cracha Lyons d'une voix qu'il essayait de contrôler.

— Une petite trêve, comme hier soir. Dans l'intérêt de la justice.

— Hier soir était une exception ! Plus jamais je ne vous laisserai repartir.

— Attendez une minute, conseilla doucement Bolan. Je n'ai aucune envie de faire la guerre chez vous.

Il lança un coup d'œil vers la cuisine.

— Il y a deux personnes très bien là-dedans. Soyons calmes.

Lyons contenait à peine sa fureur.

— Vous avez un drôle de culot de venir ici, chez moi ! O.K., Bolan ! Crachez ce que vous avez à me dire.

Le regard de Bolan s'arrêta sur une boîte en plastique posée sur une table près de la fenêtre.

— J'ai amené un magnétophone. J'aimerais vous faire entendre un enregistrement que nous avons fait chez Varone.

— Pourquoi ?, demanda Lyons dont la curiosité était éveillée malgré lui.

— Je voudrais savoir si vous pourriez identifier un flic en entendant sa voix et son prénom.

— Encore une fois, pourquoi ?

— Parce que ce flic est à la solde de la Mafia.

Il y'eut un silence bref, puis :

— Mais pourquoi me l'apporter à moi ? Le fait que je n'ai rien fait une fois ne veut pas dire que je sois devenu votre meilleur copain. Pourquoi moi ?

— Parce que je pense que ça intéresse n'importe quel bon flic, avide de découvrir un agent marron. Et je ne peux pas aller au Police Department, vous comprenez ?

Son regard se dirigea de nouveau vers la cuisine.

— Je ne me trompe pas, Lyons, vous êtes un bon flic.

Le détective eut un tic d'émotion contenue.

— Très bien, passez votre bande. Vous voulez vous asseoir ?

— Merci. Je resterai debout, dit Bolan en posant les mains sur le magnétophone. Il vaut mieux que je reste ici. Mon copain, dehors, deviendrait nerveux s'il ne me voyait plus.

— Vous pensez à tout, n'est-ce pas ?

Un étrange sourire éclaira le visage de Bolan.

— Il le faut bien, répondit-il. C'est la seule façon de rester en vie. Vous devriez faire une chasse à courre un jour …, dans la peau du renard.

— Ne pleurnichez pas sur mon épaule, Bolan. C'est bien vous qui avez tout commencé.

— Vous voyez des larmes ? demanda gentiment Bolan. J'essayais seulement de vous faire des excuses d'être entré chez vous comme ça.

— J'ai bien l'impression que vous en faites réellement, avoua Lyons.

Bolan eut un regard surpris.

— Vous en doutez ?

Il appuya sur un bouton de contrôle de l'appareil.

— J'ai réalisé une copie de la partie de notre bande qui vous intéresse, et je l'ai repiquée sur une mini-cassette pour vous.

Il régla le volume.

— Il faudra écouter de près, y a quelques bruits de fond ici et là.

Le petit magnétophone avait tout de même une qualité acoustique assez bonne. Une voix épaisse sortit du minuscule haut-parleur, disant :

— Comment me connaissaient-ils ? Comment ? Renseigne-toi, tu m'entends ? C'est pour ça qu'on te paye !

Une voix fluette et désagréable se fit entendre après une légère pause.

— Ne me rappelle pas mes péchés, Varone. Et ne t'énerve pas trop. On le bouclera bientôt.

Les yeux de Lyons s'écarquillèrent puis reprirent leur aspect normal avec un regard déterminé. Il s'approcha du magnétophone, respirant à peine, s'efforçant d'entendre chaque parole de cette conversation compromettante. Son regard se tourna vers Bolan quelques instants plus tard, un rictus dégoûté au coin des lèvres, lorsqu'il entendit la voix épaisse gémir :

— On ne te donne pas deux mille dollars par mois pour…

L'enregistrement n'était pas long. Lorsqu'il fut terminé, Lyons arrêta l'appareil, se laissa choir dans un fauteuil en face de Bolan et lui dit :

— Ça me retourne les boyaux.

— Vous le connaissez ?

Lyons fixait la ceinture de Bolan. Il fit silencieusement un signe affirmatif de la tête.

Bolan prit lentement un paquet de cigarettes, en alluma une et tendit le paquet à Lyons. Le policier ignora le geste. Bolan remit le paquet dans sa poche, souffla lentement sa bouffée et demanda :

— C'est bien le lieutenant Charlie Rickert, non ?

— Comment obtenez-vous ces noms ? cracha Lyons. Comment avez-vous eu le mien ? Comment…

Subitement il se mit à sourire, sans que cela ne monte jusqu'aux yeux, puis il ferma la bouche.

— Je ne suis pas une agence privée, Bolan, reprit-il sur un ton plus aimable. Ne remettez plus jamais les pieds ici. Là prochaine fois que je vous vois, je parlerai avec mon flingue. Maintenant, partez.

— Vous ne devriez pas vous en prendre à moi, dit Bolan sur un ton plaisant. Moi, je n'ai fait que l'enregistrement. Je n'ai pas dit les paroles.

Il se dirigeait vers la porte.

— Transmettez mes respects à votre femme. Je vous laisse le magnétophone.

— Laissez tranquille ma fe…

— Bon, bon. Mais faites quelque chose pour ces taupes. Elles vont démolir votre gazon.

Il sourit, franchit la porte qu'il referma doucement derrière lui.

Lyons se précipita-vers la fenêtre. L'audacieux personnage disparaissait déjà derrière une remblai de buissons. Lyons soupira et un sourire sinistre retroussa ses lèvres.

Janie entra à ce moment-là et examina le salon.

— Je vois que tu t'en es débarrassé, dit-elle.

— Ouais, mais pas pour longtemps, j'en ai bien peur, répondit-il.

Il mit sa main sur la nuque et fit jouer ses muscles tendus.

— Tu n'as rien pris, j'espère, gémit sa femme.

— Si, dit-il. J'en ai pris plein la gueule.

CHAPITRE XII

Le Cheval se trouvait sous son camouflage en filet lorsque Bolan et Washington revinrent à la base. Le gros véhicule était l'objet de diverses attentions. Hoffower et Loudelk repeignaient les flancs avec une peinture spéciale qui séchait très vite. Fontanelli était perché sur le toit avec une perceuse électrique. Dirigés par Schwarz, Blancanales et Zitka s'essoufflaient sous un assemblage d'étagères en bois qu'ils essayaient de monter dans le camion.

Schwarz remarqua l'arrivée de Bolan. Il passa à travers les étagères, sauta du camion et sourit avec exubérance à Bolan.

— On est presque prêts, annonça-t-il. Tout le matériel est « solid state », maxi-compact. Tout ce qu'il nous reste à faire, c'est l'installer dans les étagères, monter l'antenne, faire quelques soudures et on est bons.

— C'est l'antenne qui m'inquiète le plus, lui dit Bolan en observant le long tube. Avec tous ces machins sur le toit, ça va faire drôlement suspect.

— J'y ai déjà pensé, affirma Schwarz. Aucun problème. J'en monte qu'une seule, horizontale au toit, avec des couplages pour chaque appareil. C'est tout ce qu'on pourra voir et encore. Chopper me perce des trous et j'y ferai passer les amorces d'antenne à chaque couplage.

— Je ne suis pas très sûr que je comprends, fit Bolan avec un sourire. Mais je te fais confiance. Bien joué, Gadgets. Combien de temps avant de terminer ?

— Quelques heures au plus. Ça marchera, sergent !

Bolan lui administra une tape amicale sur l'épaule et se dirigea vers la maison. Il y trouva Washington et Harrington qui bavardaient à voix basse dans le patio. Harrington éleva la voix, pour Bolan, et annonça :

— On a passé un après-midi très chouette. Ce Varone avait un doigt dans tout.

Bolan prit une chaise près de la table et la retourna, s'asseyant dessus, les bras pendant par-dessus le dossier.

— Raconte-moi, fit-il vivement intéressé.

Harrington fit le même mouvement avec sa chaise et ils se retrouvèrent face à face.

— D'abord, fit-il fermement, j'ai l'impression que même l'affaire de disques n'est pas très légale. Sais-tu ce que c'est qu'une « couverture » dans le jargon des disques ?

Bolan secoua négativement la tête.

— Eh bien ! disons qu'une boîte fasse un bon disque, tu vois. Ils font un maximum de boulot, la promotion, quoi. Ils graissent un peu les animateurs et ainsi de suite. Le disque commence à grimper, puis il se retrouve dans les quarante meilleurs disques du pays. Un tube ! Alors, et il paraît que ça se fait régulièrement, les autres boîtes font le même disque. Exactement la même chanson. C'est ce qu'on appelle une couverture. On pourrait penser qu'il s'agit de compétition mais c'est la première boîte qui s'est payé tout le boulot et l'investissement en promotion.

— Je te suis, dit Bolan.

— Eh bien ! La *Tri-Coast* ne fait que des couvertures. Ils appellent ça couvrir, moi j'appelle ça voler. Ils se servent des mêmes arrangements, ils ne changent jamais une note. Y a pire. Ils prennent ces gosses qui crèvent la faim en essayant de réussir à Hollywood, tu vois, ils leur donnent trois sous pour enregistrer le disque. Et voilà. Les artistes ne retouchent jamais le moindre centime sur ce disque, même s'il se vent pour des milliards et c'est Varone qui ramasse tout. Il est de la pire espèce, Mack. Il exploite ces gosses, ces groupes, ces chanteurs de folk-songs qui meurent de ne pas avoir leur chance. Il leur donne des miettes et lui croule sous l'or.

— Mais rien d'illégal, observa doucement Bolan.

— Pas de quoi en être sûr. On dit que son distributeur fait un peu de chantage au disc-jockeys et qu'il force un peu la main des commerçants. Ou il leur graisse la patte en cas de ventes spectaculaires. Je ne sais pas si c'est illégal ou pas.

— Bon, et ses autres activités ?

Harrington eut un sourire sinistre.

— Nous y arrivons. Il vend de tout, des filles aux drogues. J'ai eu l'impression qu'il était l'associé occulte d'une grande agence de mannequins sur Wilshire boulevard. Il prend aussi du fric à un type

sur Sunset et qui se dit imprésario. Seulement il ne marchande pas sur le talent de ses pouliches mais sur leurs corps. Il a surtout des filles de music-hall, des strip-teaseuses et ce genre. Ça sent les call-girls à plein nez.

Bolan acquiesça.

— Tu as parlé de drogues.

— Ouais. Il fait de tout. Du hasch, de la marijane, du L.S.D., même de l'héroïne. Tout ce qui donne un coup de pied ou une caresse.

— Comment le sais-tu ?

Harrington eut un petit sourire.

— J'ai trouvé quelqu'un qui a pendant un certain temps partagé sa couche

Bolan leva les sourcils.

— Une fille ?

— Ouais, et quelle fille ! Toute en seins et en fesses. Belle comme une rose et aussi conne.

— Elle connaît pas mal de trucs sur les opérations de Varone ?

Harrington haussa les épaules.

— D'une manière générale. On ne peut jamais savoir avec les connes. Je veux dire, on ne sait jamais ce qu'elles ont retenu comme détails. Elle a enregistré une couverture pour Varone y a à peu près trois mois puis elle est restée pour chauffer son lit pendant quelques semaines. Elle a vécu chez lui, au-dessus du studio. Puis il en a eu marre et lui a montré la porte.

Un sourire bref illumina le visage de Harrington.

— Elle est comme un magnétophone, Mack, dit-il. Tu pousses sur un bouton, elle enregistre. Tu pousses l'autre et elle renvoie ce qu'elle sait. Je comprends pas qu'un type comme Varone lui permette de connaître tant de choses pour la relâcher par la suite dans le monde. A moins qu'il ait pensé qu'elle était trop bête pour apprendre quoi que ce soit. Elle est bête, Mack. Mais toute son énergie semble avoir été concentrée dans les cellules de sa mémoire. Sans blague, c'est un vrai magnétophone.

— Tu pourrais la retrouver ?

— Bien sûr, fit Harrington en. souriant. Tu veux la voir ?

— Peut-être, dit Bolan en examinant ses ongles. Que faisait Varone aujourd'hui ?

— Très occupé; fit Harrington. Chopper a les notes. Nous nous sommes séparés à 2 heures. Lui a suivi Varone et moi j'ai vérifié les autres détails.

Bolan acquiesça, le visage démuni de toute expression.

— Je verrai avec Chopper pour les détails. T'as quelle impression Guns ? D'après ce que Chopper t'a dit ?

— Sur Varone ? J'crois qu'il a la trouille. Il a fait six arrêts dont l'un dans une grande baraque à Beverly Hills. Il est resté là une vingtaine de minutes. Puis il est allé jusqu'à San Pedro.

— Pour voir qui ?

Harrington haussa les épaules.

— Chopper m'a dit qu'il était entré dans un dépôt sur le port, il y est resté cinq minutes puis il est rentré directement chez lui.

Bolan se leva.

— Il faudrait que je parle à Chopper. On dirait que les événements prennent tournure. Deadeye ?

— Ouais.

Washington avait écouté la conversation avec attention. Maintenant il adressait un grand sourire à Bolan et attendait ses ordres.

— Prépare-toi pour une attaque. Toi et moi. Prends ma grosse carabine, emporte-là au terrain et règle la visée sur trois cents mètres. Calibre la lunette tous les vingt mètres. Et fais de même pour la tienne si ce n'est déjà fait.

Washington n'était qu'un sourire.

— Chouette ! s'écria-t-il.

— J'serai dans le coup ? demanda Harrington :

— Tu peux y compter. Chopper et toi serez nos hommes de flanc.

— Où se passe l'attaque ?

— Il faudra parler à Chopper avant de le savoir. Mais, d'après ce que tu m'as dit et la bande de Gadgets, on dirait Beverly Hills.

— La grande baraque ?

Bolan opina de la tête.

— Oui, la grande baraque. Varone devait essayer d'organiser un Conseil de la famille. J'ai l'impression que ça se passera à Beverly Hills. J'vais y emmener Zitter et Bloodbrother en reconnaissance pendant qu'il fait encore jour.

Bolan les quitta et se dirigea vers le Cheval pour voir Chopper. Harrington fixa Washington pour lui dire :

— Il ne croit pas à l'inactivité, hein ?

— Je vous racontais ce que faisait cette bonne âme cet après-midi, chuchota Washington d'une voix de conspirateur. Alors - imagine - il est allé jusqu'à la porte de la maison du flic et il a sonné. Je le vois qui parle à un petit garçon. Puis le flic arrive et Mack est là, devant la fenêtre, et lui parle comme à un copain. Tranquille comme Baptiste, puis ensuite…

Deadeye Washington avait trouvé la foi. Il croyait au courage de Mack Bolan.

*

**

Le sergent Carl Lyons prit sa feuille de service au P.C. des opérations puis entra d'un pas hésitant dans le bureau du capitaine Braddock. Celui-ci était assis à son bureau avec des sandwichs et du café. Il leva des yeux sombres.

— Vous voulez quelque chose, Carl ? demanda-t-il.

Lyons se tenait près de la porte.

— Je n'ai pas vu le nom de Rickert sur le tableau de service, dit-il. Je me demandais ce qu'il faisait ce soir.

— Il a des ordres particuliers ce soir, grogna Braddock.

Il regarda un sandwich avec dégoût et but une gorgée de café.

Une lueur illumina brièvement le visage de Lyons.

— D'infiltration ? demanda-t-il d'une voix tendue.

Braddock sourit par-dessus la tasse, cette suggestion semblant l'amuser par son incongruité.

— Rickert a passé l'âge des intrigues, répondit-il. Qu'avez-vous Carl ?

— C'est… heu… personnel. Que va-t-on faire, capitaine. ? Tous les ordres sont chamboulés.

Braddock fixa le jeune sergent un moment, puis lui sourit.

— Refermez la porte et entrez, Carl. Vous avez un instant, non ?

Lyons acquiesça et entra dans le bureau, prenant une chaise devant le bureau du capitaine.

— N'en parlez même pas à vos hommes, dit Braddock. Mais ce soir nous réglons les détails d'un ramassage général de la Mafia qui est prévu pour demain matin. Il s'agit d'harasser, purement et simplement, dans le seul but de les empêcher de s'organiser contre Bolan. Nous modifierons également la stratégie de *Hardcase* et on vous en signalera les détails au fur et à mesure. Est-ce Bolan qui vous préoccupe ainsi, Carl ?

Lyons fut surpris par la question.

— Je ne sais pas ce que… Que voulez-vous dire ?

— Pourquoi vouliez-vous voir Rickert ?

— Règle-t-il les détails du ramassage ?

— Pourquoi répondez-vous à mes questions par d'autres questions ?

Lyons rougit et s'éclaircit la voix.

— Ce salaud est venu chez moi aujourd'hui.

— Quel salaud ?

— Bolan.

Il y eut un long silence chargé. Puis Braddock lui dit :

— Ça vous a pris un moment pour me le dire.

— Je voulais d'abord voir Rickert.

— Pourquoi ?

— Écoutez, capitaine, il est entré tout bêtement chez moi. Mon fils lui a fait la conversation pendant que ma femme lui servait un verre.

— Non ? Bolan !

Un second silence, puis :

— Je sais ce que vous ressentez, Carl. Nous détacherons un homme qui surveillera votre maison. La prochaine fois qu'il se présente…

— Il ne reviendra pas. Il s'est installé pour m'attendre. Je lui ai parlé. Il a fait ce qu'il avait décidé de faire, puis il est reparti.

— Je vois. Non ! je ne vois pas. Comme ça ? Il est reparti ?

Lyons secoua la tête.

— Evidemment. J'allais pas risquer des coups de feu. Pas avec Janie et Tommy à trois mètres.

— Bien. Il y a une foule de questions qui me viennent immédiatement à l'esprit, mais pour commencer, pourquoi est-il venu ?

Lyons fixa durement son supérieur pendant un temps; puis sans dire un mot il se leva, quitta le bureau, puis revint un instant plus tard, portant une petite boîte en plastique.

— Il y a quelque chose ici que j'aimerais que vous entendiez, dit-il d'une voix étranglée. Tirez vos propres conclusions. Moi, c'est déjà fait.

*
**

La voix grinçante de Zeno Varone sortait, menaçante, de l'écouteur :

— Eh bien ! Tu n'as qu'à endiguer ce projet, nom de Dieu ! Charlie. C'est tout ce que j'ai à dire. C'est quoi tes responsabilités après tout ?

— Ne dis pas des conneries grosses comme toi ! chuchota Rickert furieux. Ce n'est pas un truc que je peux contrôler. C'est déjà bien que je puisse te prévenir.

— Nous ne supporterons pas cette conduite, Charlie.

— Alors que comptes-tu faire ? répondit le lieutenant fou de rage.

— J'vais te dire c'qu'on fera ! On leur flanquera tant de procès pour arrestation sans preuves qu'ils…

— Il faudra les leur flanquer d'une cellule ! Je te dis qu'ils vont commencer demain matin à 8 heures. A toi de jouer.

Un déclic soudain annonça la coupure.

Varone hurla dans la ligne morte :

— Tu n'es pas trop fort pour éviter d'avoir ton nom sur un contrat, Rickert ! Rickert ? Si tu m'as raccroché au nez, fumier, je te jure que je…

Un bref silence, puis :

— Le fumier a raccroché.

*
**

Bolan sourit à Loudelk et arrêta le magnétophone.

— J'suis content qu'on soit passé prendre ceci, dit-il. Arrête-toi à la prochaine cabine. J'ai un coup de fil à passer.

Loudelk acquiesça, changea de file et au premier croisement entra dans une station-service où il s'immobilisa près d'une cabine.

Bolan laissa tomber une pièce dans l'appareil et composa le numéro du Police Department.

— Je dois parler au lieutenant Charlie Rickert de toute urgence, dit-il à la standardiste.

— Un moment s'il vous plaît.

— Il est chez Tim Braddock. *Hardcase*.

Le mot était magique.

— Ah ! oui. Une seconde… ça sonne.

Bolan remercia la standardiste et fit un sourire sinistre à Loudelk à travers les parois en verre. Une voix grave d'homme répondit à la première sonnerie :

— *Hardcase*.

— Charlie Rickert de toute urgence, répondit Bolan, Il m'a dit de lui téléphoner ici.

— Une seconde. Il est en mission. Je vais trouver le numéro.

— Merci, dit Bolan en faisant un clin d'œil à Loudelk.

La voix revint presque immédiatement :

— Restez en ligne, je vais sonner la standardiste.

— O.K.

La standardiste intervint au troisième déclic.

— Transférez cet appel au trente-sept onze, fit la voix du policier.

Bolan attendit pendant qu'on le mettait sur une autre ligne.

Une voix de femme répondit.

— Urgent, pour Charlie Rickert, dit Bolan.

— Un instant, s'il vous plaît.

Bolan chantonna.

— De la part de qui ? fit la femme un instant plus tard.

— *Hardcase*, dit Bolan.

— Ici Rickert, fit une voix désagréable.

— Rickert, Mack Bolan à l'appareil.

— Ouais, et moi j'suis le Nain Bleu. J'ai pas le temps pour…

— Fermez-la et écoutez. C'est Bolan. J'attaque vos petits copains ce soir.

Il y eut un petit silence, puis Rickert demanda :

— C'est vrai ? Vous êtes vraiment qui vous dites ?

— J'ai pas le temps de jouer non plus, Rickert.

— O.K. Alors dites-moi où vous allez attaquer pour qu'on puisse dégager le champ. Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je voulais vous passer une bande, Rickert. Elle sera livrée à Braddock demain matin à la première heure, mais je pensais vous la faire entendre en avant-première. Vous êtes là ?

— J'écoute.

Bolan appuya sur le bouton de remontage, puis celui d'écoute en mettant l'embout du téléphone contre le petit haut-parleur du magnétophone. Il laissa filer pendant une trentaine de secondes, puis reprit l'appareil.

— Ça vous a plu ? demanda-t-il d'une voix froide :

La communication fut interrompue. Bolan agita le berceau et la standardiste revint :

— Votre interlocuteur a interrompu la communication, monsieur, dit-elle. Voulez-vous que je le resonne ?

— Non, ça va, fit Bolan en souriant. Je crois que la coupure est définitive. Merci, mademoiselle.

Il quitta la cabine et retourna vers la voiture.

— Comment l'a-t-il pris ? demanda Loudelk avec un sourire.

— Mal, dit Bolan.

CHAPITRE XIII

— Bon, voici la situation, dit Bolan à la *Death Squad* réunie. La tension monte vite comme j'avais prévu. Les maffiosi locaux sont en état d'alerte. Ils réagissent comme prévu, ils resserrent les rangs et se préparent à nous écraser dès notre prochaine opération. Il y a aussi de la tension chez les flics et ils seront sous pression tant qu'ils ne nous auront pas arrêtés. Il y a également un autre ennui. Les flics s'inquiètent du rassemblement de la Mafia. Ils pensent qu'il s'agit d'une guerre de gangs qui peut éclater dans les rues d'une seconde à l'autre. Donc, ils mettent leur grain de sel. Ils commencent demain matin une opération d'harassement qui immobilisera la Mafia et les empêchera de se préparer contre nous. En plus la Mafia en a eu vent. Ils savent que les flics vont commencer demain matin à la première heure.

— Ça aura quel effet sur nos projets ? demanda Zitka.

— Je ne sais pas exactement, dit Bolan en fronçant les sourcils. En revanche, je sais que notre succès dépend de la rapidité avec laquelle nous agirons si nous voulons nous en sortir, et quitter cet état. Los Angeles a probablement les meilleurs policiers du pays et lorsqu'ils se décident à prendre quelqu'un, les jours de cette personne sont comptés. Je vois deux effets possibles : Ou nous perdrons notre rythme à cause des flics ou la Mafia se planque ou part en vacances pendant un temps. De toute façon, nous sommes vaincus. Ou du moins, nos objectifs le seront.

— On pourrait se planquer aussi, non ? demanda Andromede.

— Pas dans les environs, dit rapidement Bolan. On ne peut pas donner ce laps de temps aux policiers. Comme je vous l'ai dit, ces types sont des professionnels. Avec le temps, ils nous dénicheront et nous prendront. J'avais prévu cinq jours pour l'opération de Los Angeles, c'est tout. Il y en a déjà deux de passés.

— Qu'est-ce que tu veux nous dire, Mack ? demanda Zitka inquiet.

— Eh bien !… fit Bolan en se grattant le front. Ce soir sera peut-être la dernière occasion de frapper un grand coup. Il nous reste vingt-quatre heures au maximum. Il y a trop de facteurs contre nous.

— Alors, tu penses que ce sera un grand Vahn-Duc ce soir ?

Bolan acquiesça sobrement.

— Oui, ça ou on avorte.

— Quoi, avorter, grogna Fontanelli.

Bolan regarda Blancanales.

— Quelle est la prise, Politicien ?

Blancanales toussota et sourit en disant :

— En arrondissant, cent quarante-sept mille dollars.

— O.K. fit Bolan. C'est pas assez pour vous établir comme rentiers, mais c'est déjà mieux qu'il y a quarante-huit heures. Si vous décidez d'abandonner maintenant, je mets la caisse du fonds dans le partage.

— Qu'est-ce que ça veut dire, abandonner ? demanda doucement Andromede. Qui veut abandonner ?

— Ce serait peut-être mieux, observa Blancanales. Comme dit Mack…

— Mieux que quoi ? Mieux pour qui ? fit Fontanelli.

Tous commencèrent à parler en même temps et la réunion tourna au chaos. Bolan hurla pour rétablir l'ordre et le calme.

— Attendez de savoir tous les détails, leur dit-il. Alors, écoutez-moi. Je pense que la plupart d'entre vous sont venus pour l'argent. Ce qui est très bien, et j'ai apprécié votre aide. Mais vous devez savoir que les nouveaux facteurs modifient l'emploi du temps ainsi que les possibilités financières. Nous en sommes à la bataille principale bien avant que je ne l'avais prévue. Le dessert vient de disparaître et il ne reste plus que la viande. C'est la guerre maintenant à l'état pur. Voilà ce que je veux dire, il n'y a plus de gloriole. Y a que la merde. Je tiens à ce que vous le compreniez. Je veux vous donner l'occasion de prendre votre argent et de vous tirer pendant qu'il en est encore temps.

— Et toi, tu feras quoi ? demanda Deadeye Washington sérieusement

Bolan lui fit un sourire.

— Eh bien, moi, la merde m'amuse. Je vais terminer l'opération

— Tout seul ? demanda Andromede.

— Il est pas tout seul, dit rapidement Washington avant que Bolan ne puisse répondre. Je n'aime pas n'avoir que les desserts.

J'veux un peu d'emmerde aussi.
— Et comment ! annonça Gunsmoke Harrington. Je reste aussi, sergent.
— Eh bien, parlez-en entre vous, dit Bolan. Le Politicien vous donnera votre argent si vous partez. Je vais sur la plage. La réunion est interrompue une demi-heure. Lorsque je reviendrai, on fera les prévisions pour le grand coup avec ce qui reste de l'équipe. Merci, et bonne chance à tous, que vous partiez ou que vous restiez.
Bolan se retourna et marcha rapidement vers la mer.
— J'en suis sur le cul ! murmura doucement Fontanelli.
Déjà, l'Exécuteur ne l'entendait plus. Il regardait la mer. Elle lui renvoyait, toujours, l'image de sa famille morte. Et Cindy, nue, qui pleurait.

*
**

— On dirait trois identifications positives et deux possibles, dit le lieutenant Andy Foster au capitaine Braddock. L'Indien, nous en sommes presque certains, se nomme Thomas Loudelk, un Blackfoot d'une réserve du Montana. Il connaissait Bolan au Viêt-Nam. Il a vendu des biens la semaine dernière avant de quitter la réserve. Il a essayé de se faire payer un mandat de mille dollars sur place. Finalement il a dû aller à Butte pour pouvoir l'encaisser. Le mandat venait d'un bureau de poste ici à Los Angeles. L'expéditeur s'appelait B. Mackay.
— Je dirais que c'est positif, grogna Braddock. Du nouveau sur lui par ici ?
Foster secoua la tête.
— Rien pour le moment mais on y travaille. Voici un autre personnage intéressant. On l'appelait Gunsmoke au Viêt-Nam. Il portait des colts du style ancien, un de chaque côté. Un gosse, mais on dit que le Viêt-Cong en avait la trouille. Il travaillait dans une foire depuis sa réforme. Il a quitté son boulot un jour, la semaine dernière, sans préavis.
Le lieutenant regarda son supérieur.
— Il a dit à son patron qu'il avait tiré sa dernière cartouche à blanc. Un gentil gosse, il paraît. Facile à vivre, aimable, beau; il avait un essaim de filles qui lui tournaient autour. S'appelle James

Harrington. Son père tient un ranch où il fait l'élevage de moutons. Il ne s'y est pas rendu, et le vieux s'en fout.

— Un ami de Bolan ?

Foster acquiesça.

— Presque un disciple. Il habitait Anaheim. Il a quitté son appartement le même jour que son boulot. Sans laisser d'adresse.

— Admettons que ça soit positif, dit Braddock. Qui d'autre ?

— Eh bien !… Voici Zitka. Le telex de Saigon confirme cette identification. Il était le bras droit de Bolan vous savez, l'équipe de « snipers » - pendant plus d'un an. Ils étaient comme cuir et peau, Zitka était son éclaireur, il faisait ses reconnaissances. Les Viets l'avaient baptisé d'un nom qui se traduit « la mort silencieuse ». Il est presque aussi décoré que Bolan.

— Voyons les deux possibles.

— Celui-ci s'appelle Rosario Blancanales. Un sergent dans les services spéciaux, il connaissait le pays là-bas comme un indigène. Travaille aussi comme infirmier et homme à tout faire. Fais beaucoup de choses, mécanicien, armurier, joue de plusieurs instruments. Il a organisé des classes pour les gosses de villageois et mène une équipe de baseball dans les territoires en guerre. On dit que c'est un génie d'organisation et d'administration. On l'a recommandé deux fois pour l'O.C.S., l'école des officiers, et il a raté les examens d'entrée chaque fois. Il semble qu'il n'ait pas eu assez d'instruction secondaire.

— Comment serait-il lié à Bolan ?

— Il a quitté les services spéciaux après un second échec à l'O.C.S. et entra dans une unité d'élite. Il a travaillé plusieurs fois avec Bolan comme guide à travers des territoires ennemis.

— Où est-il maintenant ? demanda Braddock.

Foster soupira.

— Il travaillait à l'hôpital militaire à Long Beach. Il a donné son préavis bien avant que Bolan soit dans les parages, il y a un mois. Le surintendant a dit à, notre envoyé que Blancanales pensait rempiler. Il a quitté son travail comme prévu, au jour le jour. Il ne s'est pas réengagé en Californie, ça je peux vous le certifier.

— Pas du même genre que les autres, murmura Braddock.

— Non. Mais il a quand même disparu. Et il a disparu tout de suite après l'attaque chez Zitka.

— Très bien. Poursuivez vos recherches. Qui est l'autre possible ?

— Angelo Fontanelli, connu sous le pseudonyme « Chopper ». Un spécialiste des armes lourdes au Viêt-Nam, un autre ami de Bolan. Il est marié, il a une femme et deux gosses au New Jersey. La femme dit qu'elle n'en a pas eu de nouvelles depuis deux ans et qu'en plus les chèques du gouvernement ne viennent plus, c'est comme ça qu'elle avait appris alors qu'il était réformé. Du moins, c'est ce qu'elle dit.

— Qu'est-ce qui le lie à Bolan ?

— Rien, excepté leur association dans le passé. Au Viêt-Nam. Il est suspect parce qu'il est introuvable.

— O.K. continuez à le rechercher. Qu'est-ce que vous avez appris sur ces véhicules. ?

— Ça c'est vraiment quasi impossible, Tim, sans plus de renseignements.

— Oui. Bien… on a eu un coup de chance. La section de Lyons a déniché un distributeur en gros de matériel électronique qui a vendu un gros lot d'équipements radio U.H.F. ce matin. L'acheteur disait être d'une école technique. Il a pris le tout en pièces détachées. Vous voyez, châssis, composants, cristaux, des tas de trucs. Il a dit que le matériel serait utilisé par des étudiants qui en feraient des radios.

— Ça paraît logique, commenta Foster.

— Bien sûr, mais on ne trouve pas l'école qu'il a nommée et il a payé en liquide. Plusieurs milliers de dollars. Quelle sorte d'école envoie un acheteur avec autant d'argent dans son blue-jean ?

— On dirait un achat frauduleux, hein ?

— Précisément. Lyons s'y trouve en ce moment pour faire une liste du matériel en détail.

Foster se tortilla inconfortablement sur sa chaise.

— Heu… Quelles sont les nouvelles sur Rickert ?

— Arrêtez, grogna Braddock. Ça me donne envie de vomir.

— Vous pensez qu'il a été prévenu ?

— Ouais, et j'donnerais un mois de salaire pour savoir comment. Betty a dit qu'il a reçu un coup de fil pendant qu'il était dans la salle de conférences. Il est devenu blanc comme un linge, puis il est retourné dans la salle, a dit à Menkes qu'il venait de recevoir un tuyau et qu'il fallait qu'il s'y rende personnellement, et il est parti. Cinq minutes à peine avant qu'on aille le prendre ! Personne ne l'a vu depuis. Je ne…

Il fut interrompu par le téléphone qui se trouvait sur son bureau. Il se saisit du récepteur et dit;

— Braddock.

Ses yeux s'arrondirent et il fixa Foster avec le regard d'une chouette ébahie.

— O.K. ouais. Restez-y et tenez-moi au courant.

Braddock remit doucement l'appareil en place.

— Le jour commence à se faire, dit-il au lieutenant.

C'était Granger. Un marchand de voitures a acheté tout un lot à un individu aujourd'hui. Une Corvette Stingray rouge de 1968. Une Ford Custom bleue de 1967, une Mustang grise de 1967 aussi et un breack Mercury de 1963.

— Eureka !

— Ouais, et c'est pas tout. Tu parles d'un coup de veine. Le nom du vendeur ?

— Oui ?

— Rosario Blancanales. A part la Corvette, toutes les cartes grises temporaires étaient à son nom. Les voitures ne lui appartenaient que depuis une semaine. Il a dit à l'acheteur qu'il les avait prises pour les revendre individuellement mais que son projet n'avait pas marché et qu'il fallait récupérer son argent. La Corvette était immatriculée au Nevada au nom d'un certain Bill Mackay.

— Ce qui nous donne quoi ? demanda Foster, les yeux inquisiteurs.

— Quelques renseignements complémentaires, répondit Braddock. On n'a plus besoin de rechercher ces véhicules. Nous pouvons établir Blancanales comme positif. Et peut être… enfin, peut-être Bolan s'apprête-t-il à quitter Los Angeles.

— C'est pas logique, dit Foster. Pas si c'est lui qui a acheté ce matériel de radio.

— Disons que ce soit lui. Bon… il ne quitte pas la ville. Il change de vitesses. Il a vendu les voitures compromettantes, et il en rachètera d'autres. Il ne les volera pas, il les achètera. O.K. disons que…

Carl Lyons entra. Sa mine excitée arrêta Braddock au milieu de sa phrase.

— Qu'avez-vous Carl ? dit-il.

— La trouille ! déclara Lyons.

Il avança jusqu'au bureau et déposa une feuille de papier devant le capitaine.

— La liste des pièces radio. Regardez les cristaux au milieu de la feuille.

— Je regarde. Qu'est-ce que je dois voir ?

— C'est du U.H.F. à cristaux. Regardez les fréquences qu'il a achetées.

— Je vois Carl, mais…

— Mais, bon Dieu, capitaine, ce sont les fréquences de *Hardcase* !

Les lèvres pincées, Braddock fixa avec haine le papier. Foster se leva à moitié de sa chaise et se tourna pour regarder aussi.

— Ben, merde ! murmura-t-il, époustouflé.

— Comment ce salaud a-t-il eu nos fréquences ? s'écria Lyons.

Braddock fouillait dans les articles d'identification que Foster lui avait montrés plus tôt. Enfin il trouva la pièce qu'il cherchait et la mit sous la lampe de bureau. C'était une photo d'identification militaire d'un homme brun aux cheveux épais avec des yeux perçants.

— Qui est-ce ? demanda Lyons.

— C'est un Indien, annonça Braddock. Pas un Cherokee ni un Navajo, mais un Blackfoot. Il se tenait là, sur le pas de ma porte, un peu plus tôt aujourd'hui, il a dit qu'il avait vu la scène à Hollywood hier soir. Je l'ai expédié à la salle de contrôle pour qu'il fasse une déclaration par écrit. Je l'y ai envoyé moi-même.

Lyons ne parvenait pas à contrôler les muscles de son visage.

— Ils sont gonflés tout de même, dit-il en souriant. Qu'est-ce qu'on peut faire avec des mecs pareils ?

— Je vais les foutre en cellule, et j'vais prendre la clef, voilà c'que j'vais faire, explosa Braddock.

Il soupira en regardant la photo de Bloodbrother Loudelk.

— C'est presque dommage.

— Et du gâchis, ajouta Foster. Pensez à ce qu'ils pourraient faire avec leurs cerveaux et leur énergie, s'ils…

— Que pourraient-ils faire ? demanda Lyons en l'interrompant. Je veux dire, réellement. Ils vivent dans un monde différent - un monde à part.

— Mais c'est dans ce monde-là qu'ils vivent, cracha Braddock.

Le ton impliquait que le moment de sentimentalité était terminé. Il appuya furieusement sur l'interrupteur de son interphone.

— Tout le personnel de *Hardcase* est en état d'alerte immédiatement. Je veux voir tous les sous-officiers dans la salle de contrôle dans une demi-heure. Et faites venir un spécialiste en communications. Que devient cette équipe d'électroniciens de San Diego ?

— La Marine les envoie par avion de Miramer, fit une voix. Ils devraient être là d'une minute à l'autre.

— Avec leur équipement ?

— Oui, monsieur. Avec tout leur équipement.

Braddock lâcha l'interrupteur et fixa Lyons d'un regard sévère.

— J'vais vous dire ce qu'on va leur faire à ces mecs, on va les battre à leur propre jeu !

*

**

Julian « Deej » DiGeorge n'aimait pas cette affaire Mack Bolan, mais pas du tout. Il aurait préféré éviter cette rencontre, pouvoir se débarrasser de Bolan sans avoir recours aux anciennes méthodes. Lorsqu'un homme atteint l'âge de cinquante-sept ans, raisonnait « Deej », il devrait pouvoir se reposer et jouir des fruits d'une vie de travail. Bien entendu, Deej se servait du mot « travail » avec aisance, mais, en réalité il ignorait complètement ce que ce mot impliquait. Son père avait porté une arme au début de l'époque Capone et était mort en prison fédérale. Le petit Deej avait pénétré dans, les milieux criminels et avait servi de garçon de courses et receleur dans le South Side de Chicago dès l'âge de treize ans. Il n'y avait pas eu de « travail » dans cette place, ni dans celles qui succédèrent à la loterie, les drogues, la prostitution et les jeux

organisés pour finalement occuper une place importante dans la hiérarchie de la famille. Le travail, en ce qui concernait Deej, voulait dire porter une arme. Ça voulait dire les ennuis avec la police, être surveillé, et, de temps en temps, de brèves « vacances » en cellule. Ça voulait dire : s'inquiéter continuellement, faire attention aux ambitieux de la Famille, et vivre perpétuellement sous le regard hostile des autorités.

En conséquence, Deej n'avait pas travaillé depuis plusieurs années. Apparemment, il avait été « légal » depuis les années 60. Il avait financé presque une douzaine de films. Il était propriétaire de trois boîtes de nuit, et partenaire occulte dans plusieurs activités bancaires. Plus d'une vedette de l'écran ou de la scène devait sa chance aux manœuvres discrètes de ce mécène silencieux. Il était donc compréhensible que Deej n'aimât pas cette affaire Mack Bolan.

Beaucoup de gens, surtout ceux des nouvelles générations, ne connaissait pas les mots « mafia » et « Cosa Nostra ». Lorsqu'ils les entendaient, c'était dans le cadre d'un conte de fées, d'une nouvelle, d'une légende. Deej lui-même riait poliment des comics qui, à la télévision ou dans les boîtes de nuit, se servaient avec humour de ces termes. Il était donc normal que Deej soit inquiété par cette histoire Bolan. Grâce à Bolan, ces mots retentissaient de tous côtés, et sans humour. Déjà le président se servait de ces mots dans ses documents officiels adressés au Congrès. Grâce à Bolan, le repos que Deej s'était toujours promis devenait vague et incertain. De nouveau, grâce à Bolan, Deej allait devoir sortir de dessous sa couverture « légale », ne serait-ce que pour vérifier si elle était toujours bien en place. Il y avait plusieurs aspects des activités DiGeorge que Deej ne voulait pas exposer au grand public. Par exemple, son affaire d'importation dans le port de Los Angeles, avec les dépôts bourrés d'articles non taxés. Le navire *SS Pacific Palace* avec ses filles et ses tables de jeux. Son pourcentage dans le *Tri-Coast* qui venait d'être démasquée comme appartenant à la Mafia. Aussi, il y avait des contacts vitaux dans le monde de la politique et des affaires qui seraient exposés si Bolan jetait trop de lumière sur l'entourage de Deej.

Deej avait pourtant tenté d'éviter la rencontre avec Bolan. Il avait offert de sa poche cent mille dollars supplémentaires pour sa tête. Il

avait suggéré qu'on achetât Bolan, ou même qu'il soit intégré à la Famille avec un pardon complet de ses péchés. Mais Deej se rendait compte qu'il essayait seulement de retarder l'inévitable. Il fallait trouver Bolan et l'écraser. C'était inévitable. Ce type voulait supprimer la Famille - c'était aussi simple que ça. Il fallait le descendre, on ne pouvait pas le tuer à coups de plaisir ou au jeu. Il ne restait que la mort. Il fallait en revenir aux vieilles méthodes. Il fallait prendre un pistolet, le lui mettre au fond de la gorge et appuyer sur la détente.

Il fallait que Julian « Deej » DiGeorge redevienne un « travailleur ». Ne serait-ce qu'occasionnellement. Déjà il avait expédié sa femme, sa fille et ses petits-enfants à Palm-Springs pour des vacances « à l'abri ». Il allait reprendre le boulot. Il n'avait pas le choix. Il était l'oncle suprême de la Californie. Et ce soir, la Famille se réunissait en conseil. Un conseil de mort. La mort de Bolan.

CHAPITRE XIV

La *Death Squad* attendait Bolan lorsqu'il revint de sa promenade sur la plage. Ils étaient tous là. Bolan ne dit rien lorsqu'il s'en rendit compte mais ses yeux brillaient et sa voix était chaleureuse lorsqu'il leur dit :

— Bien, continuons la conférence.

Il prit une série de photos Polaroid qu'il tendit à Zitka.

— Que tout le monde les regarde bien. Passez-les-vous. Brother et moi avons été sur les lieux tout à l'heure et avons essayé de couvrir tous les angles. Etudiez-les. On va y aller dans le noir, alors je veux que vous soyez tous familiers avec le terrain.

— Le devant de la maison fait face à l'ouest avec la rue derrière, et une pente douce devant. Le patio est en dalles - trente mètres de long sur vingt de large à sa partie supérieure - et donne sur le rez-de-chaussée de la maison, à travers les baies vitrées que vous voyez dans le mur en ciment. L'autre muret au bout du patio n'a que soixante-quinze centimètres de haut. Au-delà de ce muret il y a trois niveaux de gazon - moins en pente que ça ne paraît sur les photos. La piscine se trouve au premier niveau sous le patio. Le tennis est au sud. Il y a un green au nord. Le chemin d'accès fait à peu près cent cinquante mètres de la rue au parking derrière la maison. Le terrain est un peu inégal mais à peu près plat. Il y a aussi plusieurs taillis de fleurs et des bassins.

— Le seul mur se trouve ici près de la rue. C'est une clôture simple qui va d'une haie à l'autre. Le portail est large et ouvert, il n'y a même pas de porte. Deux voitures peuvent y passer en même temps. Les haies qui bordent les lignes sud et nord semblent épaisses sauf dans le bas. Ce serait facile de passer là si on décide de prendre ce chemin. Ce n'est pas une maison « dure », une maison fortifiée. C'est une maison très vulnérable, facile à atteindre, facile à pénétrer et à détruire. DiGeorge s'y sent sûrement assez en sécurité pour ne pas l'avoir fortifiée.

Il s'arrêta pour allumer une cigarette.

— Et c'est pour cette raison, poursuivit-il en soufflant sa fumée, que je pense que ses troupes vont cavaler dès qu'on commencera à

tirer. S'ils le font, nous poursuivrons. Ils nous montreront peut-être le chemin de leur maison « dure », leur blockhaus. Je suis sûr qu'il en existe une quelque part dans la région.

— Est-ce que l'intérieur de la maison te préoccupe ? demanda Zitka.

Bolan secoua la tête.

— Non. Je ne pense pas que nous en ayons besoin. Il m'a semblé et à Brother aussi qu'ils allaient tenir leur conseil dans le patio. Ils installaient des bars et des buffets lorsqu'on y était.

— Les ritals aiment un peu de bouffe pendant qu'ils discutent affaires, commenta Andromede en souriant.

Fontanelli se tortilla nerveusement.

— Je me demandais bien quand on allait commencer le numéro des ritals, murmura-t-il.

— Oh ! C'est pas ce que je voulais dire, répondit rapidement Andromede. Quelques-uns de mes meilleurs amis sont italiens.

Deadeye Washington se mit à glousser.

— Où ai-je donc entendu cette phrase ? hurla-t-il.

— Parfois je me demande si je ne suis pas du mauvais côté, marmonna Fontanelli.

— Ça suffit, ordonna Bolan avec calme. C'est pas une guerre raciale, et certainement pas une vendetta contre le peuple italien.

— Alors, c'est quoi la Mafia ? demanda Andromede en souriant.

— C'est le Rital Power, vieux ! s'écria joyeusement Washington.

Tout le monde rit sauf Fontanelli.

— Mafia ne veut pas dire italien, dit-il avec raideur. Qui pensez-vous que les mafiosi emmerdaient dans le temps ? Les Italiens ne les aiment pas du tout ! De ma vie entière, je n'ai jamais même connu un mafioso.

— Ne t'énerve pas, vieux, fit Andromede. On plaisantait.

— J'ai encore plus de raisons que quiconque ici pour les détester, ces salauds, persista Fontanelli. Ils donnent un mauvais renom à tous les Italiens.

— Merde ! Mais moi, je les adore, les ritals ! déclara avec émotion Andromede. Surtout les femmes ! Oooooh ! Ces femmes qui savent aimer ! J't'ai pas dit que j'allais retourner avec toi au New Jersey un de ces jours ? Hein ?

— Bon, j'suis trop susceptible, dit Fontanelli, rancunier.

Il regarda Washington et lui sourit. Deadeye lui fit un clin d'œil.

— Dis, fit-il, ils prennent des Noirs dans la Mafia ?

Fontanelli se mit à rire.

— A une époque on appelait ça « la Main Noire ».

— Oooo-eh ! Faudra qu'on me prenne tout entier, pas juste mes mains noires !

Bolan était content. Les tensions s'étaient dissipées. Mais il n'avait pas beaucoup de temps.

— Bien, dit-il. Retournons à notre guerre. Et à la question de Zitter. Je ne pense pas qu'on ait à s'inquiéter de l'intérieur de la maison parce qu'on ne les suivra pas s'ils y vont. On tirera dedans le plus qu'on pourra puis on avortera la mission. On ne peut pas prendre le risque de les débusquer, parce que les flics vont arriver en vitesse - ça, j'en suis sûr. Alors…

Gunsmoke Harrington l'interrompit en disant :

— Ta stratégie consistera alors à prendre contact et replier aussitôt.

Bolan acquiesça.

— Ou alors peu après. Il y a… Enfin voici la raison. On les a prévenus. Ils savent que la police projette de les arrêter à partir de demain matin. Bien. Quel est le but de la rencontre de ce soir ? D'abord, je crois qu'ils veulent établir une contre-offensive contre nous. Ensuite, ils vont certainement discuter des mesures à prendre contre la police. Beaucoup d'entre eux sont fort respectables, et ils n'ont aucune envie que leurs noms soient mêlés aux activités de la police. Comme n'importe quel citoyen.

— Donc, voici ce que je pense qu'ils feront. Ils vont resserrer les rangs contre nous. Je crois qu'ils quitteront leurs maisons pendant un moment. Le meilleur endroit pour ces deux objectifs est leur blockhaus. Ils en ont un, j'en suis sûr : Dans trois conversations aujourd'hui, Varone a parlé de « la maison de la Famille ». Nous allons donc les persuader de s'y rendre. Compris ?

— Ça me paraît raisonnable, dit Zitka.

— Bien.

Bolan alla auprès d'un tableau noir portatif où étaient dessinés les environs de la maison DiGeorge.

— Je veux d'abord vous donner vos positions. Ensuite nous verrons pour les missions individuelles. Deadeye et moi serons sur cette colline à l'ouest avec nos carabines. Bloodbrother sera en « aigle » au-dessus de nous au sommet de la colline. Chopper et Gunsmoke ici, à l'arrière, en position de flanc avec les armes automatiques. Zitter et Boom en éclaireurs, ici…, et là. Il faudra peut-être que je fasse appel à vous si les choses tournent mal, alors soyez prêts à foutre le feu. Flower Child sur le flanc sud, arrière. Prends ton lance-grenades, Flower, et choisis un bon endroit où tu peux canarder.

Andromede se lécha les babines en souriant.

— Chopper te couvrira quand tu commenceras à lancer tes grenades. Maintenant, Gadgets. Tu seras dans le Cheval avec le Politicien qui conduira. Continue à tourner, Politicien, et ne t'approche pas trop. Gadgets couvrira les émissions de la police et nous tiendra au courant. Je veux que chaque homme ait son harnais radio et qu'elle soit branchée. Ça pourrait bien…

— Je pensais à ça, justement, fit Gadgets Schwarz, interrompant Bolan. Et je suis inquiet.

— Pourquoi, Gadgets ?

— Je me demandais si ces flics ont les moyens de nous faire des E.C.M. S'ils peuvent, le Cheval devient un cheval de Troie pour nous.

— Qu'est-ce que c'est le E.C.M. ?

— Contre-Mesures Électroniques. L'espionnage électronique, quoi. Comme nos bateaux et nos avions-espions. Tu te souviens du « Pueblo » ? Eh bien !…

— Tu veux dire du radar ? demanda Zitka. Comment pourraient-ils se servir de radar dans un endroit aussi encombré ?

— Mais non, dit Schwarz, dégoûté. Je veux dire…

— La détection de direction de radio, marmonna Bolan.

Schwarz acquiesça.

— Ouais. Le même principe, mais ils on un équipement nettement plus au point maintenant. Ils peuvent repérer et accrocher un autre transmetteur en moins de deux.

— Comment font-ils ? demanda Bolan. S'ils ne savent pas sur quelle fréquence on transmet ?

— Ils vérifient toutes les fréquences. Ils la trouvent, puis, comme un ordinateur, ils branchent deux récepteurs périphériques sur ta fréquence et obtiennent une triangulation automatique.

— Suppose que tu sois en mouvement ? Rapide ?

— E.C.M. à chaque fois que tu transmets et ils te suivent. Ils déterminent ta direction, ta vitesse, tout. Ensuite c'est comme un radar sauf qu'ils attendent tes émissions pour que leur équipement fonctionne.

— C'est un matériel compliqué, Gadgets ?

— Ouais. Très. Je ne pensais pas que les flics auraient quoi que ce soit dans ce genre. Pas assez d'usage pour que ce soit rentable.

— S'ils l'ont, qu'est-ce qu'on y peut ?

Schwarz secoua la tête.

— Rien. Pas avec le matériel que j'ai. La seule contre-mesure serait de se taire le plus possible. Transmettre en vitesse.

— Combien de temps ?

— Trois, quatre secondes à la fois. Aussi bref que ça.

— Bon, dit Bolan. C'est ce qu'on fera. On ne se servira des radios que lorsque ce sera indispensable. Et on ne répondra pas aux transmissions. Comptez sur des mots de code autant que possible. Ne dites rien qui puisse trahir votre route ou votre position. D'accord ?

— Je veux que vous soyez tous en combinaison de nuit avec le visage noirci. Et aussi léger que possible. Les hommes de flanc ne fourniront qu'un feu de couverture et de diversion. Les éclaireurs, je veux…

Les hommes de l'équipe écoutèrent le reste de la conférence de guerre en silence, interrompant seulement pour poser doucement une question, pour éclaircir un détail, chacun réalisant l'importance d'une compréhension totale. Chacun d'eux se rendait compte qu'il s'agissait d'une répétition pour un jeu avec la Mort.

*

**

— Écoute, tu places plein de types en pleine vue, disait DiGeorge à Zeno Varone. Je les veux partout. Devant, derrière, dans la rue. Je veux qu'on en voit partout sur la propriété. Si ce type nous surveille, je ne tiens pas à ce qu'il ait l'idée d'attaquer ici.

— Tu penses qu'il nous observe, Deej ? demanda Varone.

— S'il est aussi malin qu'on le dit, bien sûr, il nous observe.

DiGeorge marcha jusqu'au bout du patio et fixa la colline éloignée qui se profilait dans le ciel étoilé.

— Peut-être de là-bas, s'il est si malin. Avec de bonnes jumelles, il pourrait examiner l'évier de ma cuisine.

— Peut-être qu'il nous tirerait dessus de là-bas, observa nerveusement Varone.

— Hé ! fit DiGeorge. S'il est aussi bon que ça, faut pas le tuer, faut le convertir. Hein ? Ne sois pas une vieille fille, Zeno. Ne cherche pas sous ton lit et dans ton armoire tous les soirs. Ce Bolan est simplement un type comme les copains. Il se prend pour quelqu'un - l'homme commando ou quelque chose. Lorsqu'il attaque, c'est la foudre et le tonnerre, hein ? Pense à ce qu'il a fait à 'Milio. Les deux fois, en plus. Foudre et tonnerre, hein. Il ne peut pas faire ça de là-bas.

— Je suppose que non, Deej, dit Varone qui observait encore les collines avec nervosité.

— Alors, mets les gars où il peut les voir, au cas où il serait curieux. Je ne veux pas de foudre et tonnerre ici. Je n'ai pas besoin de ce genre de publicité;

— Léonardo vient d'arriver, fit Varone en regardant vers la maison.

— Ouais, bon, place ses types aussi. Fais-leur bien comprendre, je veux qu'ils soient vus. Il va être l'heure de commencer. Allez, va, mets les types en place.

Varone secoua la tête affirmativement et partit rapidement vers la maison. DiGeorge marcha le long du patio, les yeux scrutant l'obscurité au-delà des espaces éclairés. Il rit doucement et pensa qu'il devrait écouter ses propres conseils. Ce Bolan ne serait pas assez bête pour tenter une attaque ici, ce soir. Il se demandait combien de tours ce type pouvait connaître. Puis il vit que les neveux prenaient leurs places autour de la table immense au centre du patio. Il repoussa momentanément l'idée de l'homme-commando, arbora un large sourire, et marcha avec autorité jusqu'à la table de conseil.

*

**

Deadeye Washington était allongé dans un petit creux avec un bosquet d'arbres-ombrelle derrière lui, sa longue carabine fixée sur. un trépied. Son œil droit était vissé à l'œilleton de sa grosse lunette et il souriait. A sa gauche se trouvait Mack Bolan qui, comme un jumeau, visait dans sa lunette et souriait également.

— J'aimerais bien pouvoir lire sur les lèvres, grogna Bolan.

— Ouais, ce serait chouette, dit doucement Washington. C'est Varone sur la droite, le petit. Tu crois que les Cheveux-Blancs c'est le gros poisson ?

— Probablement, la gueule de l'emploi. On saura vraiment lorsqu'ils prendront leurs places à table.

— Tu es sûr pour la distance ?

Bolan grogna.

— Vérifie, Deadeye. Tu vois le mur arrière de la maison ? Ces blocs mesurent environ vingt centimètres d'une jointure à l'autre. Alors, disons que le haut du septième bloc doit être à un mètre quarante du sol.

— Ouais.

Deadeye émit un long soupir sifflant.

— J'obtiens…

Il retira l'œil de la lunette et se tordit le cou pour voir une carte qu'il avait collée à la crosse de la carabine.

— T'as raison, c'est 600 mètres.

Il soupira encore et remit l'œil dans la lunette.

— C'est vachement loin.

— Compte une seconde pour que ces Magnums fassent le trajet, conseilla Bolan.

— Ouais. Un homme qui a peur pourrait traverser la moitié du patio en ce temps. Je dois pas mal compenser, même avec les Magnums. Ta pièce est un peu mieux réglée que la mienne. Il faut que je hausse de quarante-cinq centimètres à cette distance.

— Pas facile, hein ? dit Bolan. Heu… Que penses-tu que puisse être la longueur de la table, Deadeye ?

— Oh… environ… quatre mètres. Dis ! Ils commencent à bouger en bas. Où est passé Cheveux-Blancs ?

— A la tête de la table, à ta droite. C'est bien ton gros poisson. Passe-moi les jumelles, Deadeye. Le champ de vision de cette lunette est…

— Comme un microscope, termina Deadeye.

Il passa les jumelles sans modifier sa position sur la carabine. Bolan les mit à ses yeux par-dessus son arme.

— Ça va mieux, dit-il en examinant la propriété DiGeorge dans le champ élargi que lui donnaient les jumelles. Et t'as raison, ils font bouger les troupes. En pleine vue. Qu'est-ce que…

— T'en comptes combien, sergent ?

Bolan balayait lentement l'étendue.

— A peu près une compagnie en pleine vue, répondit-il doucement. Et ils mettent des lumières partout.

— Ils sont peut-être devenus fous. Trop de tension.

Bolan rit doucement.

— Non. Non, je crois qu'ils veulent montrer leur force.

— Ah ! Comme un paon qui déploie sa queue, hein ?

— Ouais, fit Bolan avec un sourire.

Il tourna la tête vers son épaule gauche, appuya sur le bouton de transmission et dit :

— Cheval. Quelque chose ?

Il y eut un silence de cinq secondes, puis la voix de Schwarz répondit :

— Négatif. Rien.

Bolan compta jusqu'à dix, puis appuya de nouveau sur le bouton.

— Flower. (Pause). Prends Able Four. (Pause). Lance cinq sur signal. (Pause). Chopper, couvre. Terminé.

— Flower va être très content, commenta doucement Washington. Ce petit bonhomme adore son lance-grenades.

Bolan acquiesça sinistrement puis il s'adressa de nouveau au transmetteur :

— Prudence, prudence. Il attendit une dizaine de secondes, puis :

— Environ une compagnie. Extrême prudence.

— Tu ne donnes pas de temps aux flics de te trouver, dit Washington avec un grand sourire.

Bolan lui sourit et remit l'œil sur la lunette.

— Je dois dire que Gadgets m'a foutu la trouille, dit-il. Je ne veux rien prendre pour acquis quand il s'agit des flics de Los Angeles. Je ne leur donnerai pas un seul avantage.

— En revanche, les gens en bas nous en donnent, observa Washington. Même la table est tournée vers nous.

La grosse carabine de Bolan tournait lentement sur son trépied, passant en revue les visages autour de la table.

— Rappelle-toi, une seconde avant l'impact, dit-il à son compagnon. L'homme à la gauche de DiGeorge, le premier, le gros, qui te tourne le dos. Tu le vois ?

— Ouais, je le vois. J'aime pas ces chaises. J'ai envie de la prendre au-dessus des épaules.

— Comme tu veux, Deadeye. Il est à toi. Après la panique, c'est qui on veut. Je prends celui à la droite de DiGeorge.

— Tu prends quoi pour faire ta correction ?

— Je me sers du haut de la porte en verre derrière.

Washington renifla.

— D'accord. Moi, je retire trois centimètres de ça. Qu'est-ce que tu penses du vent ?

— Un calme de mort.

— Oh ! Le bon mot ! dit Washington. J'suis prêt si tu veux commencer le décompte.

— A cinq, répondit Bolan.

Il respira un grand coup et commença à le relâcher par petits à-coups en comptant, le doigt pressant progressivement la détente.

— Un… deux… trois…

CHAPITRE XV

Flower Child Andromede se pencha dans le coffre de la voiture et défit la housse en feutre qui protégeait son lance-grenades. Puis il le fixa sur sa carabine et saisit un sac de grenades. Il claqua le coffre, fit rapidement le tour de la voiture et courut le long du mur de la propriété qui bordait le jardin de la villa Di-George. Une vingtaine de mètres avant d'atteindre la haie qui délimitait les deux propriétés, Andromede se hissa sur le mur et rampa une dizaine de mètres avant de s'immobiliser sous les frondes d'un dattier.

Il voyait clairement l'arrière de la maison Di-George d'où il se tenait et pouvait observer de petits groupes d'hommes qui se déplaçaient bruyamment en riant et se lançant des quolibets. Tout était illuminé. Deux hommes se lançaient une balle de tennis sur le court, éclairés par des projecteurs. Un autre groupe se tenait de l'autre côté du jardin et faisait rouler des balles de golf sur le green. Bolan avait eu raison, ils étaient nombreux. Ne serait-ce que de ce côté-ci, il y avait une compagnie. Il sourit et plaça une grenade dans le lanceur. Pour certains individus terrestres, ce serait bientôt « la quille », la libération.

Andromede, lui-même, ne se sentait pas tout à fait mûr pour sa propre libération. Il calcula judicieusement où il faudrait viser, disposa ses grenades sur le mur pour pouvoir recharger rapidement, puis se mit à patienter en attendant le signal. Il se demandait vaguement où se trouvait Chopper, lorsqu'une silhouette se détacha de la haie quelques mètres devant lui. Il reconnut tout de suite la forme râblée de Fontanelli et toussota doucement pour signaler sa position. Fontanelli se glissa à l'ombre du mur et avança silencieusement, s'immobilisant sous lui.

— Tu vois bien de là-haut ? chuchota-t-il.

— A merveille, répondit Andromede sur le même ton. Je vais les canarder de droite à gauche, près de la maison. Ça devrait les faire pisser.

— J'espère que Bolan sait ce qu'il fait, fit Fontanelli après une courte pause. Cette baraque est bourrée des plus méchants truands du pays.

— Parle pas trop, suggéra Andromede. Y'en avait quatre qui se baladaient le long du mur tout à l'heure.

— J'voudrais te dire un truc, chuchota Fontanelli.

— Dépêche-toi.

— T'es au courant de ma bonne femme qui se faisait baiser pendant que j'étais au Viêt-Nam.

— J'suis au courant.

— On a deux gosses au New Jersey.

— Ouais, je sais.

— Si j'm'en tire pas, j'veux qu'ma part aille aux gosses. Aux gosses, pas à cette salope.

— Tu t'en tireras, Chopper.

— Bien sûr, mais si jamais…

— Bon, bon. J'm'en occuperai.

— Tu y resteras peut-être aussi. Dis-le à Bolan sur la radio.

— Dis-lui toi-même.

— Peux pas. J'l'ai perdue.

— T'as perdu ta radio ?

— Ouais. Quelque part dans la haie. Ce harnais à la con s'est défait.

— Alors, reste près de moi.

— Ouais. Tu le dis à Bolan, hein ?

— D'accord, mais ferme-la maintenant.

Fontanelli s'éloigna silencieusement. Andromede le vit tomber par terre et ramper sous les buissons, puis il le perdit de vue. L'inquiétude de Chopper avait momentanément rendu nerveux le jeune Puerto-Ricain. Et puis, merde ! Ils savaient tous les risques qu'ils prenaient. C'était comme ça, ce jeu. Vivre jusqu'à la libération. Libère l'autre avant qu'il ne puisse te libérer. Un jeu, quoi. Andromede eut un frisson involontaire. Il ne voulait pas encore terminer la partie, malgré son indifférence concernant la vie et la mort. Il était plus agréable de contempler la libération si elle concernait son prochain. Andromede fit alors le vide dans son esprit, ne retenant que l'essentiel, ouvrit les oreilles pour entendre le signal de Bolan et contempla la libération des autres.

Alors il y eut le double « cra-aac ! » de deux carabines identiques, tirant en même temps, qui rompit le silence et glaça les

contemplations d'Andromede. Quelqu'un criait du côté éloigné de la maison. Les « cra-aacs » se suivaient rapidement maintenant, et des hommes couraient partout dans le jardin voisin en jurant et s'interpellant.

Andromede eut un sourire sinistre et pressa doucement son doigt contre la détente, l'oreille collée à la radio. La libération commençait.

*

**

Julian DiGeorge n'appréciait guère l'attitude de certains neveux. Plusieurs semblaient plus préoccupés par leur rang au sein de la famille que par la menace qui flottait au-dessus de leurs têtes. Et il semblait que tout le monde voulait parler plus du harassement que préparait la police que du danger très réel que représentait Mack Bolan. Fin, éduqué à l'université, Leonardo Cacci se trouvait à sa droite; il faisait partie de l'administration de trois banques, commençait une brillante carrière dans la politique locale et était très malheureux de penser qu'il allait falloir prendre une arme pour guerroyer, une tâche indigne de lui.

Le beau sourire de Cacci charmait peut-être les électrices de sa commune mais donnait parfois envie de vomir à DiGeorge. Car c'était bien les gains illégaux de DiGeorge qui avaient permis à ce beau sourire d'éclore de sous un quadrillage de fils correcteurs. Cacci était un Neveu; c'était une chose de faire un numéro charmant dans le monde mais c'était impensable devant l'oncle Deej. Parler de « sa » responsabilité à « sa » commune. DiGeorge se demandait combien de temps Cacci durerait sans l'argent de l'Organisation pour le renflouer, constamment. Pas bien longtemps, il en était certain.

Et puis, il y avait Johnny Trieste. Oui, il semblait qu'il y avait toujours Johnny Trieste. Il était assis à la gauche de DiGeorge, une énorme masse porcine qui ne s'était jamais préoccupée de son image publique. Johnny se trouvait parmi eux depuis le début et n'avait pas changé d'un poil, pas d'une grosse ride. Il parlait l'anglais avec des tonalités de comique burlesque, et il n'avait jamais appris ni à le lire ni à l'écrire. Mais il savait compter les dollars américains, ça oui !

Johnny n'avait jamais dépassé le stade de recéleur mais il avait été le meilleur du métier. Et personne n'avait le droit de se plaindre d'un homme qui était le meilleur de sa spécialité, si ses ambitions s'arrêtaient là. Mais, parfois, Johnny était gênant. Il ne pouvait pas s'intégrer au nouvel environnement, aux nouveaux cercles - il n'arrivait même plus à s'intégrer à la famille. Pourtant, il avait été un mafioso loyal, jusqu'au bout. Et il était là depuis si longtemps, qu'il avait un certain poids dans les conseils. A présent, Johnny Trieste était fort ennuyé par les intentions de la police. Johnny esquivait depuis trente ans une condamnation à mort. Il s'était échappé du tribunal deux minutes avant que la sentence ne soit prononcée. Il avait fait son chemin jusqu'à la Californie et, depuis, la Famille le cachait. Malgré cela, chaque contact potentiel avec la police lui donnait des frayeurs. DiGeorge sympathisait avec le vieux mafioso mais… Les affaires avant tout, la Famille avait priorité.

Johnny Trieste était vautré sur la table et fixait un verre de vin, et Leonardo Cacci le regardait avec un de ses sourires hypocrites. DiGeorge disait :

— Bon, le plus important d'abord. Parlons de…

C'est à ce moment-là qu'il arriva une chose curieuse à la nuque de Johnny; sans aucune raison, elle sembla éclater. Au même instant, le sourire de Leonardo disparut dans un éclatement de sang et d'ivoire. Pendant une seconde, ahuri, DiGeorge pensa que la tête éclatée de Johnny s'était plaquée sur la bouche de Leonardo. L'immense masse de Johnny s'affaissa sur la table et DiGeorge ne douta plus alors que la sentence du tribunal new-yorkais avait été exécutée avec trente ans de retard. La tête de Leonardo rebondit en arrière, son corps suivit, la chaise se renversant sur ses pieds arrière; puis le tout alla s'écrouler par terre. Seulement à ce moment-là les deux « cra-aacs » expliquèrent la tuerie.

Tous les autres se tinrent immobiles, glacés par les réactions incroyables de Cacci et Trieste. Puis deux autres types furent jetés violemment de côté au moment où les premières détonations se firent entendre.

DiGeorge poussa un grand cri et se rendit compte que les vieux instincts étaient encore assez vifs pour le propulser vers le sol. Les

cris lointains des deux grosses carabines se succédaient sans interruption, des corps volaient dans tous les sens.

— Retournez-la ! Retournez-la ! Retournez la table ! hurla DiGeorge, s'agrippant au pied de la lourde table en chêne.

La table se renversa sur les dalles. DiGeorge rampa derrière, se mettant à l'abri, découvrant en un même instant les corps enchevêtrés et les hommes qui couraient partout. Il en vit deux qui trébuchèrent, semblant être saisis d'une paralysie soudaine avant de s'écrouler.

— Bon Dieu ! Bon Dieu ! C'est un massacre ! gémit-il, le cœur battant à tout rompre entre ses côtes.

Le tonnerre et la foudre étaient bien venus jusqu'à Jullian DiGeorge. Et il ne savait même pas d'où ils provenaient.

*

**

— Ouais, p'tit ! C'est ça ! Cours tout droit, murmura Deadeye Washington. Il appuya sur la détente légère et cherchait une nouvelle cible avant même que la convulsion terrifiante de la grosse arme se soit calmée contre son épaule.

— Bien, évaluation ! cracha Bolan au moment où la carabine de son compagnon tonnait de nouveau.

Lorsque Washington se hissa de son œilleton, il vit Bolan assis, les jambes pliées, tenant les jumelles devant ses yeux d'une main et se massant l'épaule droite de l'autre.

— C'est à vous démettre une épaule, cette connerie ! marmonnait-il.

— Ouais. Qu'est-ce qu'ils font en bas en c'moment ?

— Ils s'agitent comme des poules avec la tête coupée. Il y en a qui commencent à regarder dans notre direction. Donne-leur encore quelques coups, Deadeye. On verra s'ils peuvent voir ta flamme.

Washington esquissa un rapide sourire et se pencha sur sa lunette. Il tira rapidement deux coups dans la grande baie vitrée devant la maison. Bolan, regardant à travers les jumelles, se mit à sourire.

— Je crois que tu en as eu une dizaine là, dit-il.

— J'ai juste tiré dans la fenêtre, dit Washington avec un petit rire.

— Et provoqué dix attaques coronaires, fit Bolan en riant aussi.

Il devint sérieux puis se remit à sourire.

— Ils nous ont vus. Il y a un mec qui arrive avec un Thompson, qui cavale comme s'il avait le diable aux trousses. Ils courent vers le muret.

Son sourire s'élargit.

— Non, c'est pas vrai ! Ils vont nous tirer dessus ?

Un crépitement distant leur parvint de la propriété. Washington se tourna vers Bolan avec un large sourire méprisant.

— Mee-erde !

Bolan lui lança les jumelles en disant :

— Maintenant, regarde la foire. Il appuya sur le bouton du transmetteur et dit :

— Maintenant, Flower, vas-y !

Une grosse explosion lointaine ponctua ses mots. Il sourit à Washington.

— On ne peut pas dire qu'ils ne soient pas prêts, hein ? Comment réagissent-ils ?

Il y eut une seconde explosion.

— Ils arrivaient tous en courant de derrière, dit Washington. Maintenant ils se sont arrêtés et se regardent comme des cons. Maintenant, ils reculent - mais doucement, très doucement.

— Ils ont besoin d'exercice, dit Bolan.

Il se servait déjà de sa carabine. Les grenades éclataient à des intervalles de dix secondes. Les terres de DiGeorge ressemblaient à l'apocalypse. Des flammes jaillissaient ici et là, des nuages de fumée flottaient sans but, et des hommes couraient partout. Bolan tirait des coups précis sur des cibles éloignées et Washington fit de même.

Quelques minutes plus tard, la chaleur de la carabine de Bolan devint insupportable, lui brûlant le visage. Deadeye Washington s'arrêta de tirer.

— C'est pire qu'au Viêt-Nam. C'est immonde. J'en peux plus, Mack.

Bolan écarta sa carabine bouillante, le visage cruel.

— La puissante Mafia, dit-il solennellement. D'accord, Deadeye. Range les pièces. On va se barrer, il en est temps.

Il parla dans le transmetteur :

— Cheval ! Que se passe-t-il ?

— Rien ! fit la réponse immédiate. Un appel sur la fréquence générale, puis rien. Ça sent mauvais. *Hardcase* se tait.

— Rompez ! cracha Bolan. Placez-vous pour pister !

— Merde ! cria Schwarz. J'suis sur l'E.C.M. !

— Comment le sais-tu ?

— J'le sais !

— Partez tous ! commanda Bolan. Bougez ! Toutes les unités, rompez et laissez tomber le pistage !

— Négatif, fit la voix calme de Zitka. J'en ai un et je le suis.

— Un mouvement de bleus, venant du sud, annonça le chuchotement placide de Loudelk.

Washington tenait les carabines dans ses bras. Ses yeux brillaient d'excitation. Bolan agita la tête vers le haut de la colline et son compagnon s'y dirigea immédiatement

— Encore des bleus, venant de l'ouest, dit Loudelk. Et je romps.

Bolan sprintait sur la pente derrière Washington. La voix de Zitka passait à travers le petit haut-parleur :

— Route trois. Ils font la queue. C'est bon. Rompez et je suggère qu'on regroupe sur moi.

— Ceux qui peuvent, ajouta Bolan. Mais évitez les bleus à tout prix !

— J'n'arrive pas à trouver Chopper ! s'écria désespérément Andromede.

— Romps, Flower ! Casse toi !

Bolan avait atteint la route et courait vers sa voiture en transmettant

— Chopper n'a pas de radio ! Il ne sait pas !

— Fous… le… camp !

— Merde ! Merde !

*

**

DiGeorge avait rapidement compté ses morts. Huit de la Famille étaient tombés et il y avait un carnage épouvantable parmi les employés. Seuls quatre des - douze neveux vivaient encore, et les balles frappaient toujours les dalles, passaient à travers la table, et cognaient le mur en béton par derrière. Et maintenant il y avait du nouveau - des explosions et les crachotements des mitraillettes.

— Foutez le camp ! hurla DiGeorge.

Les quatre survivants de la table de conseil tournèrent des yeux apeurés vers lui.

— A travers la maison ! Appelez vos hommes et partez ! Vous entendez ? Partez !

— Où est-ce qu'on va, Deej ? gémit Zeno Varone.

— Allez à Balboa ! Je vous y retrouverai ! Mais partez maintenant ! A travers la maison ! ! !

Varone agita la tête humblement et se traîna sur les dalles. Il avait été touché au bras et saignait. Les autres le suivirent rapidement.

— Allez à Balboa ! hurla DiGeorge. Et fortifiez-vous dès que vous y serez !

Il attendit qu'ils soient partis du patio; puis il se leva et partit en zigzag jusqu'au mur protecteur en béton. Il passa par la fenêtre brisée et courut vers le fond de la maison, s'écrasant contre son garde du corps personnel, Lou Pena, dans la cuisine.

— Qu'est-ce que tu fous là ? cracha DiGeorge.

— Y a un dingue qui se balade dehors avec une mitraillette, déclara Pena, hors d'haleine. J'suis entré pour les lumières.

DiGeorge arracha le pistolet des mains de Pena, le poussa de côté, sortit par la porte de service, se plia en deux et courut vers le garage. Il avait fait la moitié du chemin lorsque les lumières s'éteignirent. DiGeorge jura et se jeta par terre au moment où une mitraillette commença à cracher près de lui. Un nuage de fumée s'approchait de lui et un homme trapu en sortit, vêtu d'une combinaison noire, portant une mitraillette qui n'en finissait pas de tirer. DiGeorge leva le revolver de Pena et tira trois coups rapides. Le type tomba à genoux sans bruit, tenant toujours la grosse arme. Elle continuait à cracher une flamme sporadique dont le seul résultat était d'abîmer le gazon. Le tireur essayait encore de remonter le canon mais celui-ci tombait de plus en plus bas jusqu'à ce qu'il soit par terre. Le crachotement cessa, le type tomba sur le derrière, puis s'affaissa en avant.

DiGeorge se releva lentement et poursuivit son chemin vers le garage. Il jeta un regard rapide par-dessus son épaule. Le type en

noir était encore assis, une forme vague dans l'obscurité. Il essayait encore de retirer le canon du gazon.

DiGeorge tira frénétiquement la porte du garage. Combien de types comme celui-ci rodaient sur sa propriété ? Beverly Hills n'était plus un abri pour Jullian DiGeorge. Il y avait un meilleur endroit. Il fallait y arriver, et le plus tôt serait le mieux.

*

**

Andromede avait tiré sa première grenade avant même que la voix de Bolan se soit tue. Et il tendait la main vers la troisième lorsqu'il entendit aboyer la mitraillette de Chopper. Des groupes de mafiosi couraient partout sur la propriété DiGeorge, hurlant des imprécations et des ordres. L'un d'eux avait crié :

— Sur le mur !

C'est à ce moment-là que Chopper avait commencé.

Andromede voyait jaillir des flammèches de la mitraillette de Chopper, et les cris qui s'élevèrent derrière la haie indiquèrent les résultats. Le Puerto-Ricain venait de lancer sa cinquième recharge lorsqu'il remarqua que les flammèches dépassaient maintenant la haie et avançaient.

— Chopper ! Recule ! Recule ! hurla-t-il, sachant bien que sa voix était couverte par le bruit des explosions.

Il chargea la sixième grenade, se leva, et courut le long du mur. Il voyait Chopper. L'Italien trapu avançait doucement mais sans hésitation dans le jardin, tirant par courtes rafales, effrayant l'ennemi qui battait en retraite. Andromede pouvait voir une douzaine d'hommes qui couraient vers la grande maison, le dos à Fontanelli, complètement affolés. Il leva son lance-grenades, visa juste par-dessus leurs têtes et fit feu. La flamme et la fumée obscurcirent momentanément l'espace devant Fontanelli. Il s'arrêta et se retourna vers Andromede.

— Reviens ! hurla Andromede, se levant sur la pointe des pieds et agitant un bras.

Fontanelli tira une rafale en forme de huit dans sa direction approximative, virevolta et disparut dans la fumée. Andromede mit en bandoulière le lance-grenades et se jeta dans le vide. Il passa par-dessus la haie et tomba sur le gazon de la propriété DiGeorge

avec un choc sourd à l'instant précis où les lumières furent coupées. Il fit une pause puis partit dans la direction qu'avait prise Fontanelli lorsque sa radio avait crépité. Il continua à avancer prudemment en écoutant la conversation de Bolan et Schwarz, puis s'arrêta net lorsque Bolan ordonna :

— Rompez !

Tout était silencieux autour de lui. Un véhicule accélérait dans le chemin, quittant la propriété avec un bruit de pneus torturés. Une rafale sourde qui rappelait l'arme de Chopper éclata dans l'obscurité enfumée. Il avança, appelant doucement son ami.

— … Evitez les bleus à tout prix ! lui disait la voix de Bolan.

Il enfonça le bouton du transmetteur et cria :

— J'n'arrive pas à trouver Chopper !

— Romps, Flower ! Casse toi ! ordonna sèchement Bolan.

— Chopper n'a pas de radio ! Il ne sait pas ! protesta Andromede.

— Fous… le… camp !

— Merde ! merde ! dit-il désespérément en relâchant le bouton du transmetteur.

— Chopper ! hurla-t-il. Romps ! Merde ! Regroupe !

Une file de voiture s'élançait sur le chemin. Andromede hésita, puis fonça dans la fumée.

Il trouva Fontanelli assis par terre à mi-chemin entre la rue et la maison. Il était penché en avant, soutenu par son arme dont le canon s'enfonçait dans l'herbe. Le devant de sa combinaison était humide, chaud et collant, ses yeux fixaient aveuglément la terre. Les doigts rapides d'Andromede décelèrent trois trous dans sa poitrine. Il allongea son ami à côté de la mitraillette, lui ferma les yeux, et s'éloigna d'un pas rapide.

CHAPITRE XVI

La Porsche descendait la colline à vive allure, Washington tenant le volant, Bolan calé contre la porte, la radio à la main.

— C'est Bloodbrother devant, observa Washington.

Bolan secoua la tête.

— Suis-le, dit-il.

Il s'adressa au transmetteur :

— Cheval ! Abandonnez véhicule ! Vous n'avez aucune chance dans cette monstruosité !

— On a une meilleure idée, rapporta la voix de Blancanales. On va essayer une L.D.

— Négatif ! cracha Bolan. Abandonnez ! Laissez tomber !

— J'regrette, sergent. C'est une L.D. On a décidé.

— De quoi parle-t-il ? demanda Washington en jetant un coup d'œil rapide à Bolan avant de regarder la route, pendant que la Porsche amorçait un virage à 90 degrés.

— Une leurre avec déviation, marmonna Bolan. Ils vont tenter de détourner les bleus.

— Ils peuvent y arriver ?

Bolan soupira.

— Je ne sais pas. Ils vont se faire prendre, c'est sûr. Mais ils pourraient bien faire échapper tous les autres.

Il parla de nouveau dans le transmetteur.

— Quelle direction, Cheval ?

— Route Deux toujours. Gadgets a trouvé leur nouvelle fréquence. Restez à l'écoute.

— Route trois maintenue, reprit Zitka.

Une pause.

— Un barrage ! Merde ! R'garde-moi ça ! Ils foncent à travers !

— Romps !

Un bref silence, puis :

— C'est la Route Trois, deuxième croisement. J'évite et je les reprends au-delà.

Bolan jura. Washington gloussa et lança la voiture dans un autre virage serré.

— T'as dit que c'était ce soir ou jamais, et ils t'ont tous pris au mot, dit-il à Bolan.

La voix de Gadgets Schwarz se fit entendre dans la radio :

— Bien, voici la situation, dit-il monocorde. La périphérie est bouclée. On dirait qu'il y a un trou sur la Quatre. Toutes les sorties sur la Deux et la Trois sont bloquées. Evitez ! Convergez sur la Quatre. Terminé.

— Bon, parfait ! cracha Bolan dans la radio. Maintenant, abandonnez !

— Négatif, fit Schwarz. La L.D. porte ses fruits. On improvisera.

— Appel ! ordonna Bolan.

— Aigle est sorti et vole vers la Quatre, dit Bloodbrother Loudelk.

— Pisteur en place et fonçant, dit Zitka.

— Déviant vers la Quatre, soupira Gunsmoke Harrington.

— J'ai le Cheval en vue, dit Flower Child Andromede. Couvrirai tant que possible.

Il y eut un silence bref. Bolan jeta un regard sur Washington. Il appuya sur le bouton et aboya :

— Chopper ! Où es-tu ?

— Il a trouvé la paix quand on l'a mitraillé, annonça Andromede d'une voix morne. Il dit de donner le fric à ses gosses.

— Confirmé ! cracha Bolan avec haine.

— Il est libre, vieux, on ne peut pas être plus confirmé que ça.

— Soyez prudents, bon Dieu ! marmonna Bolan dans la radio. Le prix est déjà trop élevé.

*

**

Le capitaine Braddock frappa sa paume ouverte d'un coup de poing et s'écria :

— Bloquez le trou sur la Golden State. C'est la Route Quatre dont ils parlent !

L'annonceur agita la main vers Braddock et lui dit :

— Encore un échange de coups de feu. Pacific Coast et Beverly. Encore deux voitures endommagées. J'ai plus d'unités tout près pour les remplacer.

Braddock s'élança vers la console et étudia la carte placée sous le dessus en verre du bureau.

— Envoyez ceux-ci, dit-il en montrant du doigt un emplacement entouré de petits drapeaux.

Il se déplaça pour venir devant une radio.

— Andy ! Quoi de neuf là-haut ?

Le lieutenant Andy Foster se trouvait sur le toit avec l'équipe de la Marine et il répondit immédiatement :

— Ils s'envolent comme les morceaux d'une bombe. Ils ont également trouvé la nouvelle fréquence de *Hardcase*.

— Ouais, je sais. Je les écoutais. Qu'est-ce que c'est que ce Cheval ?

— Un centre de contrôle mobile d'après ce que nous avons pu comprendre. Probablement le semi-remorque.

— Restez sur eux. Fais-moi savoir quand un trajet défini sera établi.

Braddock soupira et se retourna vers l'annonceur.

— Virons au sud, dit-il. Commencez à les déplacer.

— Ils ne sauront même pas quoi rechercher, capitaine, dit l'annonceur à voix basse.

— Je le sais, bon Dieu ! Déplacez-les quand même.

L'annonceur acquiesça et se pencha par-dessus la console.

— Zone Quatre, annonça-t-il. Zone Cinq, Zone Six - toutes unités, commencez à…

Braddock se détourna avec un visage soucieux et alla chercher du café. Ce qu'il avait craint se passait. Le filet qui avait été établi pour Bolan cernait d'abord les véhicules de la Mafia, et le sang coulait dans les rues de Los Angeles. Le capitaine soupira et remplit à moitié sa tasse de café. Il sentait, en tout cas, que cette nuit serait la dernière de l'affaire Bolan. D'une manière ou d'une autre, demain, les rues de sa ville, inondées de sang ou non, seraient plus propres.

Le sous-officier en charge de l'équipe de la Marine sourit à Andy Foster et lui dit :

— C'est le type qu'on appelle l'Exécuteur ?

— C'est ça, répondit Foster d'une voix aigre. Vous ne pouvez pas faire mieux ?

— C'est une D.D.R., pas un radar, vous savez, dit le marin. Nous obtenons une triangulation automatique chaque fois qu'ils émettent un signal, mais nos récepteurs ne peuvent pas définir et identifier

chaque voix qui leur parvient. La seule chose que nous puissions faire, c'est définir leur route. Vous comprenez ? Nous pouvons dire, il y a cinq minutes, ils étaient à Beverly Hills un peu au sud, mais y'a un loup, lieutenant. Je crois que c'est celui qu'ils appellent Cheval, et il y a plus d'une voix, je dirais trois ou quatre. Il fait un mouvement de diversion et émet fréquemment, donc nous ne pouvons pas fixer les autres à cause de ça. Ça prendra encore au moins cinq minutes avant que nous puissions établir un groupe qui s'éloigne. J'sais pas qui est ce Cheval, mais il connait bien son boulot.

Un deuxième sous-officier ôta son casque et se joignit à la conversation.

— Je crois que je reçois le même type sur *Hardcase* aussi, déclara-t-il. Il fout vraiment le bordel. Ecoutez ça.

Il poussa un interrupteur pour brancher son moniteur sur un haut-parleur.

— Unités de la Zone Cinq, révocation de l'ordre précédent. Restez à l'écoute, ordonna une voix officielle sur la fréquence de *Hardcase*.

— Ce n'est pas votre annonceur, indiqua le marin.

Une voix indignée s'éleva contre la validité de l'annonce précédente. Un son aigu noya instantanément cette émission, la rendant inaudible. Les marins se souriaient.

— Il réussit même à vous bloquez dit le chef à Foster.

— Qu'est-ce qu'on peut y faire ? demanda Foster furieusement.

Le marin haussa les épaules.

— Vous devriez avoir une stratégie de rechange.

— Zone Six, Zone Six, ignorez précédent et virage sur Quatre. Dirigez-vous sur Alpha Trois, répète Alpha Trois, et restez à l'écoute.

— Ce n'est pas…

Foster reconnut la voix de Braddock avant que celle-ci ne soit noyée par le cri aigu du blocage de la fréquence.

Les marins riaient ouvertement maintenant. Foster virevolta vers l'interphone et cria :

— Il faut coincer cette merde de Cheval !

— Tu veux me foutre la paix ? demanda la voix lasse de Braddock.

*

**

La Cadillac massive de Jullian DiGeorge absorbait les kilomètres du Golden State freeway. Il était voûté sur le volant, le cœur battant, l'esprit affolé et chaque tour des pneus semblait crier : idiot, idiot, idiot… Deej avait fait une connerie… Une grosse connerie ! Il avait eu si peu envie de retourner aux « anciennes méthodes ». Bien sûr, pourquoi pas ? Au fond de lui-même il avait dû sentir qu'il n'y avait pas de retour possible. Les anciennes méthodes étaient finies, mortes, on ne pouvait pas les ressusciter. Deej avait tenté de faire un petit saut de vingt ans en arrière, et il avait failli poser le pied dans la tombe de ces vieilles méthodes défuntes.

Les temps changent, ils changent, et un homme doit se transformer avec son temps. Oui, il s'en rendait compte à présent. Essayer de faire la guerre aujourd'hui avec des armes de la Seconde Guerre mondiale, ouais, c'est bien ce que Deej avait essayé de faire. Les temps avaient changé et Deej avait voulu faire marche arrière. Il avait pensé faire peur à Bolan en montrant sa puissance et ce salaud de Bolan lui avait enfoncé sa puissance au fond de la gorge. Un type comme les autres, hein ? Tu parles !

Eh bien ! tout était perdu maintenant. La légalité, le respect, les associations agréables avec la crème de la haute société… oui, c'était bien terminé. Les flics, les journaux, les fédéraux, tous commenceraient à fouiller l'empire DiGeorge. La vérité se ferait connaître. Jullian DiGeorge, né Julio DiGeorgio, serait un autre nom sur les listes des autorités anticriminelles. Ils enquêteraient sur ses banques, ses navires, ses activités politiques, tout serait mis à nu, et Deej devrait travailler : de nouveau. Il aurait à travailler jusqu'à sa mort.

Eh bien, d'accord ! Deej avait toujours su, au fond de lui-même, qu'il n'avait rien à faire avec cette masse écœurante de haute société. Par Dieu ! Deej était de nouveau un travailleur, et il n'en avait pas honte. Au diable Beverly Hills ! Au diable les jeunes universitaires aux sourires flagorneurs ! Et au diable les salopes qui avaient le feu au cul ! Au diable le tout ! Deej était un travailleur et il se rendait au château du laboureur à Balboa, la maison de la Famille, un endroit où un homme pouvait faire des pieds de nez aux flics, aux mondains, aux lunatiques comme cet homme-commando,

Bolan. Deej espérait que Bolan trouverait Balboa. Mon Dieu ! Comme il le souhaitait. Il n'y trouverait pas une bande de vieux idiots, essayant de retrouver le passé. Non. Bolan trouverait la Famille du XXe siècle à Balboa. Il y rencontrerait la Main Noire de Dieu ! Dans toute sa fureur et sa puissance.

*

**

— Ici Cheval. Je vous quitte. Dernière émission. Bonne chance, Mack. J'espère que tu gagneras la guerre.

— Gadgets ! cracha Bolan. Gadgets ?

La voix calme d'Andromede s'éleva.

— J'pense pas qu'il puisse t'entendre, Maestro. Les flics les ont coincés. Aucune chance, aucune. Je romps. Un politicien et un électronicien de moins.

— Prisonniers de guerre, Flower ? demanda anxieusement Bolan.

— Affirmatif. Reddition paisible. Quelle route ? Je reviens.

La voix de Bolan était un mélange de tristesse et de détente.

— Même route. Tu choisis, Flower. Entre au bercail si tu préfères.

— Négatif. On est déjà à court de trois. J'vous retrouverai.

— J'suis en place, fit Zitka. Tu suis ?

— Je suis, dit Bolan. Gunsmoke ? Où es-tu ?

— Parallèle à la route et je continue, rapporta Harrington.

— Entendu. Je crois qu'on est libres. Continuez.

— J'pouvais pas entendre le Cheval et Flower, se plaignit Zitka. Que se passe-t-il ?

— Les bleus ont pris le Cheval, expliqua Bolan. Flower revient, et il semble au bon moment. J'ai l'impression qu'on a semé leurs radios.

— Peut-être qu'ils peuvent plus nous suivre avec l'E.C.M. observa doucement Zitka.

— Possible. Mais restons au minimum au cas où.

— Entendu.

— Où es-tu, Boom ?

— J'arrive à l'instant sur Gunsmoke, fit la voix tranquille de Hoffower.

— O.K. Essayons de nous resserrer. Donne-moi un point, Zit, pour que je vérifie la piste.

— Marque ton passage.

— D'acc… attention… marque !

— O.K. Je suis deux minutes derrière. Je remonte. Groupons-nous.

— J'te vois dans le rétro, Maestro, fit la voix de Loudelk.

— Entendu, je te vois. Groupez les gars. Un coup d'aile !

— J'arrive comme un épervier, annonça la voix lointaine d'Andromede.

*

**

— Y a encore un résidu d'émission, mais ils semblent avoir pris la Golden State, rapporta Foster d'une voix excitée. Et on les perd rapidement.

— On pourrait penser qu'avec la moitié des unités mobiles de la ville on aurait pu bloquer ce trou, fulmina Braddock.

Il prenait son chapeau et mettait des objets dans sa poche.

— Préparez ma voiture ! Étendez l'alerte jusqu'à Oceanside et essayez d'y inclure Riverside, Redlands, Banning, San Jacinto, et tous les autres que vous pouvez. Dites au C.H.P. de fermer Oceanside, et je veux dire « fermer » !

— Vous comptez suivre ces types jusqu'où, capitaine ? demanda un officier en uniforme.

— Jusqu'au Tijuana, s'il le faut ! hurla Braddock.

CHAPITRE XVII

La piste se terminait quelques kilomètres au-dessus de Balboa, sur un promontoire de la côte californienne. Quelques minutes auparavant, ils avaient quitté la route d'Etat pour emprunter un chemin sinueux en macadam qui descendait jusqu'au bord de la mer avant de remonter plusieurs centaines de mètres pour arriver au promontoire rocheux.

Bolan s'immobilisa avec Washington derrière la voiture de Loudelk. La voiture de Zitka, une petite M.G., n'était pas en vue mais Zitka lui-même descendait le chemin au pas de gymnastique vers les véhicules assemblés de la *Death Squad*. Bolan sortit de la sienne au moment où une autre voiture s'arrêtait près de son pare-chocs arrière. Loudelk avait été à la rencontre de Zitka; et tous les deux revinrent vers la Porsche de Bolan où Gunsmoke Harrington les rejoignit avec un visage hilare. Washington poussa sa portière, s'extirpa de la voiture et se tint appuyé, les bras sur le toit, avec un sourire paisible.

Zitka essayait d'allumer une cigarette, tâche difficile avec le vent hargneux de la côte. Il tira une longue bouffée et annonça :

— Terminus.

Bolan acquiesça. Il fixait le promontoire, en calculant mentalement hauteur, longueur et largeur. Une grande maison éloignée découpait une ligne sinistre sur l'horizon. Quelques lumières brillaient indistinctement aux divers étages.

— C'est clos de ce côté ? demanda-t-il à Zitka.

— Plutôt. Un mur en pierre, haut de trois mètres, fait toute la façade. Sur une centaine de mètres. Un grand portail en fer juste au milieu. Maison de gardes en brique à l'intérieur. Je crois qu'il y a quatre gardes dedans. J'estime que la maison est à huit cents mètres du portail. Il y a un type qui marche le long du mur avec un fusil.

— Conclusions ? demanda sèchement Bolan.

— C'est une forteresse.

Bolan acquiesça.

— C'est évident. C'est leur site « dur ».

— Mentalité du XVIIIe siècle, ajouta Harrington.

— Peut-être, fit Bolan. Mais il va falloir trouver un moyen XXe siècle pour y entrer.

Loudelk s'était promené de l'autre côté du chemin pour observer la falaise qui dominait la mer.

— Presqu'en ligne droite de haut en bas, observa-t-il doucement. Et j'aimerais pas y tomber. On dirait qu'il n'y a que des rochers en bas.

Bolan fixa Harrington.

— Boom ne se trouvait-il pas juste derrière toi ?

— Il s'est arrêté à la bifurcation, expliqua Harrington. Pour que Flower ne se perde pas.

— C'est bien qu'on ait pu profiter de la dernière idée du Politicien, annonça Bolan d'un air amusé. J'ai l'impression que ça nous donnera un sérieux coup de main.

— On va y entrer ? demanda Harrington avec un sourire joyeux.

— Faudra peut-être, répondit Bolan. Faites une reconnaissance complète, ajouta-t-il aux éclaireurs. Faites particulièrement attention aux falaises de l'autre côté. Trouvez une faille, n'importe laquelle.

Zitka et Loudelk échangèrent un regard puis s'éloignèrent silencieusement. Bolan les regarda disparaître, puis parla dans sa radio.

— Boom, situation ?

— Flower vient d'arriver, répondit immédiatement Hoffower. Nous sommes en route.

Bolan posa la radio sur le toit de la Porsche et dit aux autres :

— Regardons les armes.

Washington se pencha à l'intérieur et tira sur le levier pour ouvrir le coffre. Harrington se dirigea rapidement vers son véhicule, jouant avec les courroies qui tenaient ses colts en place. Quelques instants plus tard, lorsque les autres voitures les rejoignirent, il y avait tout un assortiment d'armes sur le toit de la Porsche.

Hoffower pilotait une camionnette traînant ce qui semblait être une remorque basse, recouverte d'une bâche. Il vint se ranger à côté de la Porsche et coupa le contact. Andromede arrêta son véhicule, une Fury récente, un peu derrière.

Bolan leur expliqua brièvement la situation.

— On dirait qu't'auras besoin de mon petit lot, alors, observa Hoffower.

Bolan secoua brièvement la tête.

— Mets-toi devant moi, Boom, et dételle. Donne-lui un coup de main, Flower, et apprête ton arme. Dès que tu seras dételé, Boom, tu apprêtes tes explosifs. Combien de charges portatives as-tu ?

— Six, répondit Hoffower. J'peux en faire encore quelques unes en vitesse, si tu veux.

Bolan secoua la tête.

— Ça devrait suffire. Et donne quatre grenades à chaque homme.

Il se gratta le nez et ajouta à voix basse :

— On n'est plus que sept… vingt-huit morceaux, Boom.

Hoffower fit un signe affirmatif, mit en marche la camionnette et la rangea en dehors du chemin devant la Porsche. Andromede marcha près de la remorque, taillant les cordes qui retenaient la bâche. Washington l'aida à replier la toile pour découvrir la jeep. Hoffower se mit entre les deux véhicules avec une clé anglaise pour détacher la remorque.

Andromede se hissa sur la jeep, se plaça derrière la « 50 » et s'affaira avec la boîte à munitions.

Zitka et Loudelk apparurent de l'ombre qui bordait le chemin et Zitka annonça :

— Aucun trou nulle part, Mack. Faut y aller par le centre ou pas du tout.

Bolan s'était attendu à ce genre de réponse.

— D'accord, dit-il.

Il écarta les bras et agita les mains.

— Venez par ici, et voyons le plan, l'heure.

Il regarda sa montre.

— Il est… une heure… sept. Boom, je voudrais que tu fixes une charge sur le radiateur de la voiture de Zitka. A une heure quinze précise, Boom, tu envoies cette voiture contre le portail. Donne-toi assez de place pour rouler hors de la zone d'explosion. Flower, toi à la « 50 » et Deadeye au volant, vous passez derrière le bélier. Restez vingt mètres en arrière et toi, tu lâches tout avec ton arrosoir. Vous vous étalez le long du mur et vous faites autant de dégâts

possibles sans vous exposer; Balancez des grenades, Boom, il me faut quatre charges portatives. Maintenant, personne n'entre. Vous faites un feu de diversion seulement. Et je veux…

— Merde ! une seconde, protesta Zitka. Tu vas y entrer tout seul ?

— Un type seul peut réussir, Zit, dit Bolan. Si vous pouvez attirer tout le monde vers le portail et le mur, je peux être à mi-chemin entre la maison et le mur que j'aurais escaladé, avant même que les autres ne se rendent compte de ce qui se passe.

— Avec quatre charges portatives à la main ! ajouta Harrington d'un ton dégoûté.

— Tu ne vas pas nous abandonner à l'extérieur, Mack, dit Zitka. Écoute, nous sommes tous navrés pour Chopper et le Politicien et Gadgets, mais nous avons tous pris nos décisions au camp. Nous irons jusqu'au bout.

— C'est notre guerre aussi, vieux, murmura Washington.

— Boom ? demanda Bolan, les yeux sérieux.

— Tu parles ! répondit doucement Hoffower. C'est pas le moment de manquer de cœur.

— Bien équipés, on leur lancera le paquet, s'écria Flower Child.

Bolan baissa les yeux. Lorsqu'il les releva, il souriait.

— D'accord. Peut-être que la charge cinglée de Chopper est ce qui les a fait cavaler jusqu'ici. Son effet est avec nous. Politicien et Gadgets ont détourné la police pour nous fournir la chance d'y arriver. Donc…

— Donc, l'équipe est au complet, dit Andromede. Alors, allons montrer à ces mecs.

— O.K. On met toujours la portative sur la M.G., mais c'est Zitka qui prend le volant. Ça fournira autant de poussée sur ce portail qu'un tank et c'est assez léger pour qu'on puisse la déplacer. Flower, Deadeye, et Gunsmoke dans la jeep. Rangez-vous devant à l'écart et couvrez-nous pendant qu'on déblaie le portail. Boom, tu prends la camionnette et tu pousses la M.G. en essayant de la dégager du chemin. Si la camionnette marche encore, mets-toi sur le côté et tu nous suivras, sinon, saute et sois prêt à sauter dans le premier véhicule qui passe.

— Deadeye, tu mènes la jeep derrière la camionnette mais attends que le chemin soit libre. Flower, dès que vous avez passé le portail, dirige ton feu sur la gauche du chemin et vise tout ce qui bouge. Gunsmoke, je te veux devant, près de Deadeye avec ta mitrailleuse. Tu balaies le côté droit du chemin ainsi que devant. Bloodbrother, tu files derrière la jeep. Prends Zitka en passant et suis les autres. Boom, il vaut mieux que tu abandonnes la camionnette et que tu montes avec moi dans la Porsche. J'arriverai en dernier. Alors, j'aurai besoin d'un tireur pour couvrir mon arrière.

— Ce sera une poussée en avant pure et simple. Il n'y a aucun moyen de savoir combien de troupes actives nous laisserons derrière nous. Il faudra ressortir aussi vite probablement, et si les « . bleus » débarquent, la situation sera délicate. Alors, de la force et de la rapidité, et plus vite on agira, mieux ça vaudra.

— Sortons tout ce qui est dans la camionnette et mettons-le dans les véhicules qui passeront. Allons-y activons !

*

**

Le sergent Carl Lyons ralentit sa voiture et se saisit de son microphone.

— Le C.H.P. me dit qu'il n'y a aucun mouvement vers Balboa, capitaine, dit-il. Je viens de dépasser un chemin qui mène vers les falaises. J'vais y jeter un coup d'œil.

— Je me trouve quelques minutes derrière vous, répondit la voix triste de Braddock. Attendez-moi là.

— Entendu.

Lyons lâcha le microphone et fit un demi-tour en queue de poisson par-dessus la ligne jaune, puis il accéléra vers le nord. Ensuite il se lança dans une rampe de sortie, passa dans un tunnel sous la route principale et se laissa glisser vers la plage. Dans la nuit il pouvait distinguer une pointe rocheuse qui se dressait sur l'horizon. Il freina, se retourna sur le siège pour apercevoir la route d'Etat, puis reprit le micro.

— Là où la route tourne un peu vers les collines, indiqua-t-il. Une petite baie sur la droite, un chemin en macadam qui descend.

— O.K., fit Braddock.

Lyons fixait le promontoire. Il voyait de minuscules lumières se détacher du bout de cette projection de rochers. Puis une immense gerbe de flammes bondit vers le ciel, partant du promontoire. Une seconde plus tard, le bruit de l'explosion lui parvint aux oreilles. Il appuyait déjà à fond sur l'accélérateur en disant à Braddock :

— C'est bon ! Vous ne pouvez plus vous perdre ! Suivez les flammes !

*

**

Zitka sauta de la M.G. lancée et fit un roulé-boulé. Un homme sortit de la maison de gardes en courant au moment où la voiture s'écrasa contre le portail, envoyant une gerbe de flammes en l'air avec un roulement de tonnerre. La jeep vint près du portail en une courbe serrée, dépassant Zitka qui se releva pour redescendre le chemin au pas de course.

L'aboiement staccato de la grosse « 50 » se mêla à la seconde explosion provoquée par le réservoir d'essence de la M.G. et les cris affolés qui sortaient des flammes.

Harrington leva son arme pour viser un homme qui courait sur le mur; l'arme se fit brièvement entendre, et l'homme en mouvement disparut du mur.

La camionnette se lança prudemment dans la courbe et approcha lentement la masse en feu dans le portail; puis la première fut enclenchée et la camionnette se mit à repousser l'amas brûlant. Harrington avait sauté de la jeep et se tenait près du mur pour couvrir cette manœuvre. La camionnette grinça à travers les débris, les repoussant avec des bruits de métaux déchirés, pendant que la jeep refaisait un tour pour prendre place dans la procession. Harrington sauta dedans, la mitraillette levée, balayant constamment la maison des gardes. Des hommes couraient en criant, et des détonations se firent entendre du fond de la propriété. Le pare-brise de la jeep éclata, et Harrington s'assit brusquement.

Deux hommes se tenaient derrière la maison des gardes, tirant sur la camionnette avec des revolvers. Ils sautèrent, puis s'écroulèrent à terre sous l'impact des grosses balles de la 50. Des flammes sortaient de sous le capot de la camionnette lorsque Hoffower repoussa la portière et en sauta. La jeep s'élança

rapidement dans l'allée étroite. La quatre-portes de Loudelk passa sous le portail et suivit la jeep; puis la Porsche de Bolan avança avec un hurlement. Hoffower avait traversé l'allée et se tenait un genou dans l'herbe, son 45 crachant vers le mur. La Porsche ralentit un instant, la portière ouverte; Hoffower y plongea, claquant en même temps la portière, et la voiture s'élança avec des crissements de pneus.

La jeep menait la procession infernale, ses armes automatiques aboyant avec férocité. Des balles traçantes jaillissaient de la 50, sondant le terrain devant. Des cris et des jurons se faisaient entendre des deux côtés, s'élevant au-dessus des explosions fracassantes. Si Beverly Hills contenaient une compagnie, pensait Bolan, cet endroit avait un bataillon. La vitre derrière sa tête éclata; Hoffower annonça immédiatement d'un voix calme :

— J'suis touché.

Il se retourna sur son siège, passa son 45 par la fenêtre avec la main gauche et commença à tirer sur les ombres courantes sur leur flanc droit. Bolan risqua un regard sur son compagnon. Un sillon rouge traversait un côté de son visage, suintant le sang.

— Frôlé, rectifia Hoffower, éjectant un chargeur vide avant d'en remettre un neuf.

La jeep prenait du large, sur le côté de Bolan, et la 50 dégageait son flanc gauche. Ils avaient atteint la portion circulaire de l'allée devant la maison. Bolan vint s'immobiliser brutalement derrière la voiture de Loudelk lorsque celui-ci et Zitka jaillirent de ce véhicule.

On faisait feu sur eux de plusieurs fenêtres de la cave, et la mitraillette d'Harrington rendait balle pour balle. La *Death Squad* se trouvait prise entre deux feux, avec un accroissement d'ennemis des deux côtés de leur position inconfortable.

— Prenez la maison ! cria Bolan.

Loudelk et Zitka sprintèrent des deux côtés de la maison, des grenades à la main. Bolan mit pied à terre avec une mitraillette dans une main et une charge portative dans l'autre. Il fit tournoyer la charge par-dessus sa tête puis l'expédia. Elle tomba sur les portes massives de la maison qu'elle emporta dans une explosion terrifiante. Des flammes commencèrent à éclairer les alentours. Bolan lança également une charge à travers les baies vitrées au

premier, et cette explosion se mêla aux deux autres plus petites qui vinrent de chaque côté de la maison.

Harrington s'occupait du feu ennemi des deux étages et de la cave; Andromede couvrait ceux qui tentaient de les atteindre par-derrière avec la 50. Deadeye Washington avait saisi une mitraillette et sprintait vers les portes démolies. Une rafale venant d'une fenêtre au premier étage l'atteignit en pleine poitrine, et il s'écroula, l'arme tirant encore. Bolan, qui lui aussi s'élançait vers la porte, dut s'esquiver pour éviter le corps de Washington lors de sa chute. Il ressentit une douleur au talon et se rendit compte qu'il avait été touché aussi, mais il grimpa les marches et s'élança par les portes brûlantes avec Harrington sur ses traces et le talon fut oublié. Il arriva dans une grande pièce à l'instant où un groupe d'hommes descendaient un escalier circulaire. Il leur envoya une rafale; deux tombèrent, et les trois autres remontèrent en courant.

La mitraillette d'Harrington virevolta vers une porte à l'arrière et encore deux hommes tombèrent. La mitraillette se tut; Harrington la secoua puis la laissa tomber et défit les courroies de ses colts en se dirigeant vers l'escalier.

Bolan siffla :

— La cave !

Harrington secoua la tête et revint vers Bolan. La maison brûlait, les flammes commençaient à crépiter à l'étage supérieur. Ils trouvèrent l'escalier de la cave dans une alcôve au-delà de la pièce principale, à l'instant où deux hommes entraient dans la maison par la porte de devant. Harrington dit :

— Je couvre !

Et s'avança avec les deux colts aboyant. Bolan s'inquiéta vaguement du sort des quatre autres membres de son équipe et du fait que deux des ennemis aient pu entrer par la porte de devant, mais il n'y avait pas de temps pour spéculer. Il était déjà sur le pas de la porte qui donnait sur l'escalier de la cave.

Il se rejeta en arrière lorsqu'une balle vint s'écraser dans le bois près de sa tête, puis se pencha dans la courbe et laissa tomber une grenade. Dès l'explosion, il plongea dans l'escalier, tirant partout avec son arme. On ne lui répondit pas. Une étagère le long du mur commença à flamber, illuminant la scène souterraine d'une étrange

clarté. Des cadavres gisaient partout, rien ne bougeait. Au bas des marches un homme était allongé. Bolan l'avait vu plus tôt dans la soirée à travers sa lunette. Deadeye avait dit :

— C'est Varone, là. Le petit.

Bolan se relança dans l'escalier et fit irruption dans l'alcôve. Il y trouva Gunsmoke Harrington, allongé sur le dos, la poitrine ensanglantée, les lèvres barbouillées de salive rougie.

— Fais gaffe, Mack, dit-il d'une voix faible.

Puis il mourut.

Un homme aux cheveux blancs se matérialisa dans la périphérie de la vision de Bolan. Un fusil explosa au moment où Bolan se jeta de côté dans un coin. Bolan ressentit la piqûre de plusieurs plombs et il sut que la décharge principale l'avait marqué. Il se cabrait pour diriger sa mitraillette lorsque DiGeorge lui jeta le fusil et se précipita vers la porte. Le fusil projeté se flanqua sur l'arme de Bolan, la déviant. Il se leva et le poursuivit atteignant les marches à l'instant où les sirènes de la police s'imprégnèrent dans son esprit.

La maison était engloutie par le feu à présent. Bolan descendit les marches en vacillant, l'esprit engourdi, et passa à travers l'incroyable carnage. Des corps encombraient l'allée devant la maison, et Bolan ne vit aucun mouvement nulle part. Il fixa à ses pieds la caricature grotesque de ce qu'avait été jadis Deadeye Washington. Quelques mètres plus loin se trouvaient les restes de Boom-Boom Hoffower. Flower Child Andromede s'était affaissé sur la 50.

Bolan jeta la tête en arrière et hurla :

— Zitter ! Brother ! Regroupez !

Les sirènes hurlaient sur le chemin en macadam presque au portail, pensa Bolan. Il fit le tour de la maison et trouva immédiatement Zitka. Le féroce petit bagarreur tenait sa mitraillette et grimaçait même dans la mort.

Bolan trouva Bloodbrother à l'arrière. Il lui manquait la moitié de la tête. Sinon, il semblait très serein. Tel dans la vie, pensa Bolan, tel dans la mort. Très las, il retourna vers la Porsche, se demandant où était passé l'ennemi, et lança la mitraillette sur la plage arrière, puis s'effondra sur le siège. Il était pris au piège et le reste de l'équipe était mort. L'ennemi, qu'est-ce que ça pouvait bien foutre ? Quel

enfer il avait créé ! Ils auraient mieux fait d'avorter. Ils auraient dû, au moins, prendre du recul et trouver un meilleur moyen de procéder.

Les sirènes franchissaient maintenant le portail. Bolan fit démarrer la Porsche et fit un demi-tour sur l'herbe. Son talon lui faisait un mal de chien et il se découvrait petit à petit des tas de coupures et ecchymoses. Il accéléra dans le sens opposé aux sirènes, et s'immobilisa près d'une petite clôture en bois qui délimitait l'extrémité de la propriété, descendit de la voiture et étudia calmement la falaise sur l'océan. Bloodbrother avait raison; il n'y avait que des rochers en bas. Pas une chance de pouvoir plonger; il ne franchirait jamais ces rochers. A moins…

Bolan remonta dans la Porsche, attacha la ceinture de sécurité, et retourna rapidement vers l'allée. Il voyait à présent les phares tournant sur les toits des véhicules de la police. Quel défilé. Il soupira. La *Death Squad*, l'Equipe de la Mort, était une équipe morte maintenant. Il leur avait offert la fortune et la gloire et ne leur avait donné qu'une mort violente dans une guerre que personne n'approuvait. Comme au Viêt-Nam.

Il revérifia de nouveau sa ceinture de sécurité, puis fit un demi-tour hurlant, se redressant pour accélérer à pleins gaz vers la clôture. Les pneus patinèrent un peu sur l'herbe mouillée, mais l'aiguille grimpait régulièrement vers la zone rouge du compte-tours. Il jeta un coup d'œil dans le rétro. Le défilé s'était arrêté devant la maison et des policiers avec des carabines grouillaient sur le terrain. Un seul véhicule avait pris en chasse la Porsche.

L'indicateur de vitesse vibrait aux alentours de deux cents lorsqu'il perçut la résistance minime de la barrière puis il se retrouva libre, flânant avec superbe au-dessus du Pacifique.

— Appel, marmonna-t-il.

Toute son équipe se trouvait là. Il les emmenait avec lui, en pensée du moins, dans ce plongeon merveilleux et définitif vers cet enfer qu'on appelle la vie.

CHAPITRE XVIII

Carl Lyons avait laissé sa voiture près du chemin macadamisé et était venu à pied jusqu'au bord de l'eau. Il se tenait là, les mains dans les poches, se dandinant sur ses talons. Si ç'avait été « lui » dans cette voiture, raisonna Lyons, s'il avait encore été vivant lorsque le bolide était entré dans l'eau, et s'il avait pu s'en extirper, et s'il lui restait assez de tripes et de détermination pour essayer de gagner sa liberté à la nage - alors, ce serait ici qu'il viendrait. Non qu'il y eût une grande chance que Bolan ait pu survivre et quitter la voiture après ce plongeon. Mais tout de même… Le garde-côte avait répondu rapidement à l'appel, et il se préparait même à envoyer par le fond des plongeurs. « Si » et « lorsqu'ils » remonteraient le corps, seulement à ce moment-là Lyons croirait à la mort de Mack Bolan.

Un petit bruit le fit se retourner et il se trouva nez à nez avec le canon d'un 38 Police Special. Le revolver se trouvait dans la main du lieutenant Charlie Rickert, et les yeux par-dessus l'arme n'avaient rien de normal, même dans l'ombre de la nuit.

— Que faites-vous ici, Rickert ? demanda calmement Lyons.

— Toi et Bolan, vous y avez vraiment cru, hein ? demanda Rickert, méprisant. Que vous m'auriez ? Vous en étiez persuadés, non ?

— De quoi parlez-vous ?

— Les mains derrière la tête ! Qu'est-ce que tu crois ? Tu sais trop bien de quoi je parle. C'est toi et Bolan qui avez tout manigancé. Tu ne pensais pas que j'allais tout accepter comme ça, non ?

Rickert se mit à rire, un son sec et grinçant.

— Tu croyais que Charlie Rickert ne s'en apercevrait pas ? P'tit con ! J'étais déjà flic quand tu tétais !

— Qu'est-ce que vous espérez faire, Rickert ?

Doucement, il s'était déplacé de côté, essayant de mettre son nouvel adversaire dans une meilleure lumière.

— Tiens-toi tranquille ! siffla Rickert.

— Depuis combien de temps êtes-vous un mauvais flic, Rickert ?

— J'vais te tuer, p'tit. Tu le sais, hein ?

— Pourquoi, Rickert ?

Lyons avait aperçu un léger mouvement dans l'ombre derrière Rickert. Il poursuivit la conversation et refit un mouvement circulaire vers l'eau.

— Qu'avez-vous à y gagner ? Braddock possède déjà toutes les preuves dont il a besoin. Il a déjà établi votre mise à pied. Une enquête approfondie commencera à partir de demain.

— Non, non, non. Ils n'ont que des preuves truquées, fabriquées par un assassin et son complice flic.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je travaille avec Bolan, Rickert ?

— Charlie Rickert a ses méthodes, et Charlie Rickert sait tout. Comment j'ai appris ne te regarde pas. T'es un flic minable, Lyons. Tu te rends même pas compte quand on te file. J'te suis depuis six heures.

— Attendant une chance comme celle-ci, hein ?

— Exact. Attendant une chance… comme… celle… ci !

Rickert brandissait le 38 et pressait la détente, lorsque l'ombre se mit en mouvement. Une main donna une manchette sur le bras qui tenait l'arme, et un coude s'enfonça dans son bas ventre alors que le revolver tombait. L'ombre vrilla et un poing violent s'écrasa contre le visage de Rickert qui tomba sans émettre un son.

Une main saisit le revolver à terre et une voix familière annonça :

— Nous nous rencontrons toujours.

Lyons regarda fixement la silhouette trempée en combinaison noire.

— Ca fait combien de temps que vous êtes là, Bolan ? demanda-t-il.

— Assez pour reprendre mon souffle, répondit Bolan qui soufflait encore un peu.

— Alors vous avez entendu cette conversation ?

— Oui.

— Vous saviez qu'il était prêt à me descendre. Pourquoi ne pas avoir attendu une seconde de plus ? Vous auriez pu l'abattre et avoir le champ libre.

Bolan haussa les épaules.

— Je ne pouvais pas foutre le camp et laisser Tommy se débrouiller avec son problème.

— Quoi ?

— Vous savez. Les taupes.

Lyons rit.

— J'ai fait quelques lectures depuis sur les animaux nuisibles, Bolan. Ils sont destructeurs, d'accord, mais ils ont aussi leur utilité. Le bouquin m'a appris que je ne devrais pas m'en débarrasser trop rapidement. Je pense qu'on essayera la coexistence pacifique.

— Vous voulez me faire patienter, Lyons ? Comme avec Rickert ?

Bolan commençait doucement à s'éloigner.

— Pas du tout. Heu… Bolan, y a un connard de flic qui a laissé sa bagnole toute seule sur le chemin là-haut. Y a les clefs et tout…

— Ouais ?

— Ouais.

Lyons se baissa près de Rickert et lui passa des menottes.

— Il patientera un moment. Et à présent ce même connard de flic va aller se promener dans les rochers, espérant retrouver le conducteur de cette voiture qui a fait le plongeon par-dessus la falaise. Je vous souhaite une longue coexistence, Bolan. Cette fois, c'est « moi » qui m'en vais.

Lyons se retourna brusquement et s'éloigna dans la nuit.

Bolan sourit et se dirigea rapidement vers le chemin. La vie n'était pas qu'un enfer, pensa-t-il. Une seconde bataille était terminée. Peut-être quelque part, un jour, il trouverait le moyen de conclure cette guerre. Flower avait eu tort. L'enfer n'appartenait pas aux vivants, c'était le lieu des morts. Même de ceux qu'on vénérait. Que les morts reposent en paix. Un jour, Mack Bolan, lui aussi, reposerait. Mais à présent, il lui fallait survivre parmi les vivants. Et il retrouverait Julian DiGeorge quelque part sur cette terre ainsi que ses semblables.

Mais il ne retrouverait jamais une *Death Squad*. Pas comme les merveilleux compagnons qu'il venait de perdre. Il se mit derrière le volant de la voiture de Lyons, la mit en marche, et se mit à rouler. Son regard tomba sur le micro.

— Appel ! dit-il à mi-voix. Pour lui-même.

Il aurait juré qu'il les entendait répondre. Bloodbrother, Zitter, Gunsmoke, Deadeye, Boom-Boom, Flower Child, Chopper, Gadgets

et le Politicien. Ils se trouvaient tous là - dans le cœur et sur la conscience Mack Bolan.

Que de morts ! se disait-il. Il en fallait des cadavres des cadavres pour éteindre un souvenir. Et il en faudrait combien d'autres ?